
U d'/ of Ottawa
39003000357797

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LE
TRAVAIL INTELLECTUEL
ET LA VOLONTÉ

Suite à « L'ÉDUCATION DE LA VOLONTÉ »

PAR

JULES PAYOT
Recteur de l'Université d'Aix-Marseille.

Aimer travailler.
Savoir travailler.

HUITIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VI[e]

LE TRAVAIL INTELLECTUEL ET LA VOLONTÉ

Suite à « **L'ÉDUCATION DE LA VOLONTÉ** »

PAR

JULES PAYOT
Recteur de l'Université d'Aix-Marseille.

Aimer travailler
Savoir travailler

NEUVIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1921





PRÉFACE

Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde! disait Archimède qui connaissait la puissance de cette « méthode » qu'on appelle le levier.

Qu'est-ce, en effet, que la méthode sinon l'application de l'esprit à la chose, la concentration des forces de l'intelligence sur le problème à résoudre? En ce sens, un outil est une méthode. Le gigantesque marteau-pilon du Creusot n'est qu'un marteau perfectionné et la plus puissante machine à vapeur n'est qu'un jeu de leviers qui met en œuvre quelques lois élémentaires de la mécanique. Les outils de l'industrie moderne qui nous donnent sur le monde matériel une puissance prodigieuse ne sont que les transformations des outils élémentaires.

Or ces outils élémentaires étaient autant de méthodes. Le génie si clairvoyant des Grecs avait deviné que l'essentiel, dans le travail, était de marcher droit, de suivre sa route (μετὰ ὁδὸς), donc de ne pas disperser l'attention, mais, au contraire, d'aller dans une direction unique. En concentrant son attention sur le problème à résoudre, on finit par trouver la vraie route à suivre et c'est ainsi qu'un esprit plus pénétrant que les autres put mouvoir quelque grosse pierre gênante au moyen du levier. Il avait vu sans doute des enfants l'employer dans leurs jeux. N'est-ce pas le petit Potter qui, pour aller jouer aux billes, inventa l'excentrique

qui permet de distribuer la vapeur alternativement sur les deux faces du piston ? Watt qui le surprit, fut immédiatement frappé par la valeur de la découverte.

Or ces méthodes que sont les outils et les machines et qui centuplent notre force, existent pour le travail intellectuel : elles accroissent l'efficacité de l'esprit comme le levier celle de nos muscles, comme le télescope celle de la vision.

Mais pour deux raisons la découverte des méthodes a été plus facile dans le travail matériel que dans le travail intellectuel.

La première est que les problèmes qui se présentent aux inventeurs sont circonscrits, limités, précis et que l'attention est appuyée sur le dessin, sur des essais de construction matérielle. D'autre part, si l'on prend mal ses mesures ou si l'on viole les lois inéluctables de la nature les sanctions sont immédiates et le redressement de l'erreur est brutal : si j'ai mal évalué la pression que subira une pièce, elle casse.

Au contraire, dans le travail intellectuel, les erreurs n'ont jamais la netteté d'un fait physique et leurs sanctions ne se produisent qu'à la longue et beaucoup de travailleurs ne les aperçoivent jamais.

Déjà il est difficile de ne pas être distrait par la confusion des choses matérielles un peu compliquées. Il est difficile de se reculer pour bien regarder, de voir objectivement, avec des yeux « frais » et de critiquer ce qui est. Herbert Spencer passe la revue des objets familiers dont il se sert depuis son lever et il remarque qu'il n'en est pas un qui ne pourrait être grandement amélioré par un peu de réflexion de la part du fabricant. Taylor a récemment démontré que l'étude attentive des mouvements des ouvriers dans leurs travaux les plus simples, chargement d'un wagonnet, construction d'un mur en briques, permettait de réduire *des trois quarts* la dépense de forces ! Qu'on

regarde à l'arrivée d'un grand express à Paris l'inintelligence obtuse qui préside au brutal déchargement des bagages sur les tables : qu'on suppute la perte de temps répétée chaque jour, à chaque train, le gaspillage de forces, la mauvaise humeur de tous et l'on verra les maux que produit la non application de l'esprit à la chose.

C'est que rien n'est si rare que cette application de l'esprit à la chose ! Rien n'est si rare que l'attitude objective, réfléchie, qui étudie du dehors une pratique habituelle, qui la regarde avec des yeux neufs, vierges, ingénus. Rien n'est si rare qu'un esprit en équilibre comme une balance juste et sensible, capable de percevoir les poids impondérables et qui ne soit pas faussé par des préventions, des habitudes. C'est ce qui rend difficile de corriger une pratique routinière même dans les choses matérielles où la sanction des erreurs est palpable : à plus forte raison s'il s'agit de routines intellectuelles dont les conséquences sont difficiles à démêler !

L'Armée et l'Université sont certainement dans la Nation des corps d'élite, cependant l'observation démontre qu'il n'y a pas un homme sur cent capable de critiquer ce qu'il fait, objectivement, avec un esprit frais. Bien plus, il n'y en a guère que dix pour cent capables, quand on démontre l'absurdité d'un procédé d'enseignement, d'en changer. C'est ainsi que des méthodes d'enseignement aussi absurdes que la dictée (1) se maintiennent avec une inertie désespérante et que l'enseignement traditionnel de la composition française, qui est d'une inefficacité certaine, continue sa routine dans nos lycées.

Comment s'en étonner ? Il a fallu des siècles pour faire les découvertes les plus simples. On imprimait

(1) *Revue Universitaire*, 15 juin 1896.

depuis longtemps avec des planchettes gravées — il fallut un homme de génie pour imaginer de scier la planchette entre chaque lettre !

Ce qui a considérablement augmenté la difficulté de voir clair dans les routines intellectuelles, c'est l'absence de tout esprit scientifique en psychologie. L'enseignement de la psychologie a été, jusqu'à ces derniers temps, faussé par des préoccupations théologiques. C'est ainsi que la question purement scientifique de la volonté se mue en une question sournoisement théologique : celle du libre arbitre. L'idée essentielle, qu'il y a en psychologie des lois aussi sûres, aussi inéluctables dans leurs effets que les lois de la mécanique, n'a pas, jusqu'ici, pénétré l'esprit des éducateurs. De sorte qu'en l'absence d'un corps cohérent d'observations et d'expérimentations dans la question du travail intellectuel, la routine sévit. « Un Chef Fidji suivait un jour un sentier de montagne, escorté par une longue file d'hommes de sa peuplade, quand il lui arriva par hasard de faire un faux-pas et de tomber ; tous les autres en firent immédiatement autant, à l'exception d'un seul sur lequel les autres se jetèrent pour savoir s'il croyait valoir mieux que le chef (1) ».

Ne sourions pas : nous sommes très semblables à ces populations des îles Fidji, car chaque étudiant fait ce qu'il a vu faire et comme il l'a vu faire.

Moi-même, j'ai été abandonné à mes erreurs de méthode. Accablé par l'étendue des connaissances exigées à l'agrégation, si dispersive, je n'avais aucun moyen de découvrir une méthode personnelle de travail. Jamais nos maîtres ne nous ont associés à leurs recherches : ils semblaient même éprouver de la répugnance à nous dévoiler leurs procédés d'investigation.

(1) W. Bagehot, *Lois scientifiques du développement des nations*, ch. V. F. Alcan, éditeur.

Est-ce survivance du préjugé qui regarde le travail comme servile ? Préféraient-ils que nous croyions leurs succès dus à une facilité naturelle qui œuvrait comme en se jouant ?

D'autre part — la nature humaine n'en est pas à une contradiction près — quand ils avouaient le labeur, ils l'exagéraient jusqu'à l'absurde, afin de paraître d'une énergie surhumaine — mais qui nous décourageait. C'est ainsi que ce grand musard de Flaubert se vante de travailler dix-huit heures par jour ! Combien de fois n'ai-je pas entendu des « intellectuels » dire modestement : « Moi, je travaille quinze heures par jour ». A ceux-là, demandez qu'ils vous montrent leurs œuvres.

Pendant mes études, personne ne me rendit attentif à quelques vérités que je découvris — pas trop tard, heureusement ! Je ne soupçonnais pas qu'il y eut dans le travail une perfection technique et qu'on l'obtient par l'adaptation intelligente de l'énergie aux lois de la mémoire, de l'attention et aux lois qui règlent l'énergie corporelle. L'art d'apprendre c'est l'art de savoir obéir aux lois de l'esprit et du corps.

Mais l'obéissance à des lois inéluctables est un crucifiement pour notre paresse, pour notre vanité, pour notre besoin d'activité anarchique. Nous avons tous le fol espoir qu'en ce qui nous concerne les lois ne joueront pas. Aussi préférons-nous laisser les choses aller et notre développement intellectuel se faire à l'aventure. Nous vivons sous le régime du Hasard. Nos idées s'associent suivant leurs attractions propres, au gré de la fantaisie et cette vie intellectuelle qui n'est qu'une rêverie un peu cohérente, est agréable par son imprévu. Ce qui rend la vie du touriste savoureuse, c'est la variété des spectacles qui se présentent à lui et l'imprévu des incidents de la route, rencontres, orages, inconfortables chalets de montagne, etc.

Or, dans nos voyages à travers les programmes encyclopédiques qui conduisent au baccalauréat, nous avons appris à vivre en touristes, et ce régime du hasard, qui répond à notre nature instable et à notre répugnance pour l'attention volontaire, nous l'aimons. C'est un régime naturel.

La plupart s'y complaisent et manquent leur vie. A l'étranger on est unanime à considérer nos étudiants comme intelligents, sérieux, laborieux — ils sont curieux, facilement émus, enthousiastes — mais ce sont des touristes qui se promènent dans les domaines du Hasard. Ils sont enfiévrés par le pressentiment des grandes choses... qu'ils ne réaliseront jamais ! Ils sentent en eux-mêmes l'énergie bouillonnante de la jeunesse, et gonflés de foi, ils rêvent à des œuvres que personne, hélas, ne lira, car elles resteront à l'état de velléités.

Victimes de cette sensation d'une énergie qui coule à pleins bords, ils se gaspillent, s'éparpillent. Combien pourrais-je citer de jeunes gens ardents et bien doués, plantes robustes aux fleurs éclatantes mais qui n'ont pas donné de fruits !

Je me trouvai, peu de temps après la publication de l'*Education de la Volonté* avec un professeur de philosophie d'un grand lycée, d'une curiosité d'esprit universelle, capable de gros labeurs (il avait traduit pour son usage personnel *Le Capital de Robertus*). Il me déclara, les larmes aux yeux, qu'il me devait une cruelle souffrance. Subitement, mais trop tard, la lecture de mon livre lui avait donné la certitude qu'il avait manqué sa vie à cause de la dispersion de ses efforts et il ajoutait que le sentiment de l'irréparable (il avait près de soixante ans) était l'enfer réalisé puisqu'aucune lueur d'espoir ne pouvait alléger le regret cuisant de s'être trompé.

C'est parce que j'ai failli, moi aussi, dilapider mon

énergie dans des curiosités sans fin que je crois de mon devoir de faire part de mon expérience aux jeunes gens. Au moment où notre pays est cruellement appauvri en hommes, il a besoin de toutes ses énergies. Nos étudiants voient clairement aujourd'hui qu'ils doivent tout à leur Patrie. Inouïs sont les sacrifices faits par les générations actuelles ! Pourquoi ces 1.500.000 morts, sinon pour permettre aux jeunes de transmettre intact le patrimoine d'idées et de sentiments qui fait de la France un foyer rayonnant? Leur intelligence et leur énergie, ils en doivent compte au pays. C'est un capital qu'ils doivent faire fructifier. Mais tous les capitaux peuvent être dilapidés si on ne les gère intelligemment.

Or notre capital d'énergie intellectuelle, quoique limité, peut produire beaucoup si le travail est méthodique, et si nous savons faire servir à nos fins les lois qui régissent la santé et celles qui régissent la mémoire et l'attention.

Non seulement nos forces nous sont mesurées, mais la vie elle-même est courte : il faut donc jouer serré dans la partie que nous avons à disputer contre le destin. Si comme des joueurs maladroits, nous ne voulons être faits échec et mat au début de la partie, nous devons nous donner la peine de connaître les règles du jeu et de réfléchir avant d'avancer une pièce. Mais quand on joue bien sa partie, on s'aperçoit qu'on a à faire à un partenaire débonnaire. Il n'est impitoyable que pour ceux qui refusent d'apprendre les règles : pour les autres, son indulgence est généreuse et il lui arrive de ne pas prendre une tour ou même la reine imprudemment aventurée.

En d'autres termes, la méthode de travail, quand on en a compris les lois, n'a rien d'étriqué, d'asservissant. Elle peut comporter une part de hasard et de « tourisme ». Il n'est pas interdit de regarder le paysage, de se désaltérer à quelque source, de cueillir des rhodo-

dendrons. Mais il faut que même pendant ces distractions, on n'oublie pas qu'il faut arriver chaque soir à l'étape et cela implique une marche ferme et le sens précis de la direction à suivre.

Partant, un apprentissage est nécessaire : il faut savoir son métier. Qu'il s'agisse de raboter une planche, de limer du fer, de scier du bois, de poser une vitre, il y a un ensemble de connaissances indispensables à acquérir pour ménager nos forces, pour obéir aux lois des choses, pour bien faire le travail. Si un ouvrier expérimenté ne nous communique son expérience et ne rectifie nos maladresses, nous ferons mal le travail et avec beaucoup de fatigue, jusqu'au moment où nous découvrirons comment il faut s'y prendre : mais c'est une perte de temps et d'énergie car nous ne pouvons prétendre trouver par nous-mêmes les procédés peu à peu élaborés par des générations d'observateurs. Il ne nous viendra pas à l'idée que du suif est nécessaire pour souder un tuyau de plomb, et ainsi pour les innombrables découvertes qu'un apprenti reçoit par tradition. Nous devons tout apprendre, même à faire cuire un œuf à la coque.

Or, quand il s'agit du métier le plus difficile et le plus délicat de tous, qui est celui de l'ouvrier intellectuel, il semble admis que de vagues directions suffisent !

Que dis-je, de vagues directions ? La plupart du temps nos maîtres, parce qu'ils n'ont jamais étudié cette question cependant essentielle, nous donnent des conseils absurdes, car ce sont toujours des conseils de dispersion. « Il faut lire beaucoup » répètent à l'envi tous les professeurs, tandis qu'il faut lire peu et uniquement des pages de grande valeur. Mon expérience me permet d'affirmer qu'il n'y a pas un étudiant sur cent qui ait la moindre idée de la méthode de travail qui convient à la qualité de son énergie, à la nature de sa mémoire, à l'état de sa santé.

Jamais personne ne l'a amené à réfléchir sur cette question vitale pour lui. Au lycée, je trouve à chaque instant des élèves qui ne savent pas consulter un dictionnaire, une grammaire : on ne le leur a pas appris ! Un pauvre élève de quatrième auprès duquel j'étais allé m'asseoir à l'étude me confessait douloureusement qu'il ne savait pas trouver les modes des verbes dans le dictionnaire ! Ils ne savent pas résumer un passage. Neuf sur dix n'ont aucune idée du genre d'effort que nécessite une version latine.

Quand leur tâche est fixée, ils ne savent pas par où commencer : or à des volontés si fragiles, tout choix, toute décision coûte. Personne ne leur apprend à « attaquer » le travail. Que de désespoirs chez ces pauvres enfants abandonnés dans le plus difficile des apprentissages ! Désespoirs qui, souvent, tournent en une morne résignation découragée.

Etant professeur de philosophie j'eus un jour l'heureuse inspiration d'aller m'asseoir à l'étude auprès de mes élèves. J'y fis une découverte qui me bouleversa : des élèves, à la fin du premier trimestre, ne comprenaient pas mon cours ! Heureuse découverte qui eut de l'influence sur moi, car de ce jour, j'apportai une attention anxieuse à l'effet de mon enseignement, que je simplifiai d'année en année.

Beaucoup de maîtres n'ont jamais sérieusement étudié comment les élèves réagissent à leur enseignement et je cite ailleurs les expériences que j'ai souvent répétées (1) de classes trop chargées dont absolument rien ne restait dans l'esprit des enfants.

J'espère qu'au siècle prochain, dans chaque établissement d'instruction, un homme ayant le goût des choses de l'éducation, très instruit en psychologie,

(1) *L'apprentissage de l'art d'écrire.* Critique des pratiques actuelles, p. 249. Armand Colin, éditeur.

sera spécialement chargé de la mise en pratique des méthodes de travail. Ce sera un *directeur du travail* qui saura donner à chaque enfant, suivant sa nature propre, les conseils particuliers dont il aura besoin. Il apprendra aux élèves comment ils doivent étudier une leçon, comment il faut se servir du dictionnaire, de la grammaire, comment on fait une version latine, une composition française, comment on prend des notes, comment on les classe....

Il maintiendra très haut le moral des élèves en leur racontant la vie des grands hommes et la puissance des petits efforts accumulés.

Quand un élève se décourage, il l'observe, recherche les causes de cet affaissement de l'énergie et il y applique le remède approprié. Il étudie les faiblesses de chaque enfant et ses aptitudes, ses habitudes d'esprit, ses lacunes, ses tendances et donne à chacun exactement le secours dont il a besoin.

Peu à peu ce directeur du travail recueillera la continuité des efforts intelligents, l'accumulation des expériences et des compétences professionnelles et il en induira les méthodes de travail adaptées à chaque personnalité. Il fera en sorte que l'effort des meilleurs ne disparaisse pas avec eux et il mettra fin au gaspillage criminel d'expériences qui fait que chacun de nous, à l'entrée de la carrière, se trouve aussi dépourvu du soutien de la sagesse des aînés, morte avec eux faute d'un organe de conservation, que si nous naissions sur une île déserte !

Que d'intelligences d'élite ont avorté faute d'un apprentisage bien organisé du travail intellectuel ! Combien d'étudiants découragés par un amer sentiment d'impuissance ont glissé aux habitudes médiocres ou avilissantes !

J'ai moi-même le sentiment douloureux que si j'avais su travailler, j'aurais évité des pertes de temps énor-

mes, un gaspillage insensé de mes forces, des moments de découragement bien douloureux et j'aurais obtenu des résultats plus rapides avec moins de fatigue, avec plus d'aisance et avec une vie plus gaie et plus saine.

Nos jeunes gens ont à reconstituer une France que nous voudrions splendide. C'est pour que leur travail soit plus heureux, plus facile, plus fécond — c'est pour leur éviter de gaspillager leur énergie — que nous leur offrons ce manuel de l'apprentissage du travail intellectuel. Tandis que nous avons obtenu un minimum de résultats avec un maximum d'efforts, ils pourront s'ils savent adapter ce livre à leur personnalité réaliser avec un minimum d'efforts un maximum de résultats.

LIVRE PREMIER

AIMER TRAVAILLER ET SAVOIR TRAVAILLER

LIVRE PREMIER

AIMER TRAVAILLER ET SAVOIR TRAVAILLER

CHAPITRE PREMIER

La condition de tout progrès : aimer travailler.

Notre système d'éducation, issu de traditions empiriques, est fondé sur de graves erreurs de psychologie. Il paraît ignorer que les racines de l'esprit plongent dans la vie affective, sensations et émotions et que la volonté est une puissance sentimentale. Il semblerait naturel qu'on commençât par la culture des sentiments et par leur intelligente organisation. On peut réaliser des prodiges par une éducation habile des sentiments : on peut mater des tendances naturelles puissantes ou au contraire, donner essor et force à des inclinations d'abord faibles (1).

Les fondateurs de l'éducation nationale éblouis par le développement des sciences et l'esprit faussé par une admiration excessive pour l'érudition allemande ont confondu l'accumulation des connaissances reçues d'autrui avec l'éducation de l'esprit. Pressés d'entasser

(1) Jules Payot, *Education de la volonté*. F. Alcan, éditeur.

dans la mémoire une encyclopédie de connaissances superficielles, ils ont négligé l'éducation profonde de l'âme. Ils se sont privés ainsi de la collaboration des sentiments les plus efficaces et les plus nobles de la nature humaine.

L'APPEL A LA PEUR

Notre pédagogie ne rejette pas tout appel à l'émotion car elle se condamnerait à la faillite, mais par une inconséquence d'autant plus grande que le Français est plus accessible aux sentiments généreux, elle ne fait appel qu'à des émotions assez misérables, à la peur et à l'envie. Ce sont des émotions universelles et fortes mais leur efficacité est bornée au moment.

La peur des punitions peut être un frein mais elle n'est jamais un réconfortant ni un stimulant. Elle n'a d'efficacité que pour réprimer une mauvaise habitude ou un penchant vicieux. C'est ainsi que la peur des coups finit par se lier si bien à la représentation de l'acte défendu qu'on peut dresser un chien de chasse à ne pas dévorer le gibier abattu : encore est-il prudent de ne pas se fier à ce mécanisme. De même, par la peur, on peut empêcher un enfant de faire l'école buissonnière, mais quant à l'amener à travailler sérieusement et à faire un effort loyal, n'y comptez pas. Il ne vous donnera que le minimum qu'on obtient par la contrainte : l'apparence extérieure de l'effort, l'hypocrisie de la bonne volonté. L'élève que son travail ennuie est très ingénieux pour se dérober à l'effort. Il paraît donner son attention, mais il la dose chichement et ne livre de son énergie que ce qui suffit pour tromper le maître. Il ne va pas franchement et il ne s'enlève pas de toutes ses forces pour franchir l'obstacle.

Cette attitude peu loyale est celle de la majorité de nos élèves. Ils savent simuler l'attention pendant qu'ils

suivent quelque pensée préférée. Par lassitude, les maîtres se résignent à se contenter de l'apparence. La conspiration est unanime pour prendre son parti d'une situation honteuse : on se résoud à accepter la fausse monnaie de l'effort simulé, car on s'userait à exiger l'effort réel : il faudrait exclure la moitié des élèves. Cet état de choses constitue le scandale de notre enseignement secondaire.

Chaque fois que je pénètre dans le cloaque d'un collège, qu'on appelle la retenue ou la consigne du jeudi, j'ai le sentiment que c'est l'opprobre de notre système d'éducation, comme la misère persistante est la condamnation de notre organisation de l'Assistance. Une constatation saute aux yeux : ce sont toujours les mêmes élèves qui constituent le gros effectif de la consigne, ce qui prouve qu'elle n'améliore pas ses habitués : le système fait faillite précisément pour ceux en vue desquels il a été créé.

Comment en serait-il autrement? Les habitués de la consigne sont des malades de la volonté : les enfermer durant deux heures et les condamner à une besogne bâclée, où triomphe la simulation, est aussi judicieux que de faire copier la conjugaison d'un verbe à un enfant atteint de la grippe dans l'espoir de le guérir ! Une maladie de la volonté, quoiqu'elle ne fasse pas monter la température à quarante degrés, est une maladie : il faudrait en discerner les symptômes, diagnostiquer la cause et essayer les remèdes spécifiques. La salle de consigne devrait être transférée à l'infirmerie. Il est étrange que dans une maison d'éducation où les anomalies mentales sont nombreuses, personne ne s'occupe de les déceler et de les traiter. Notre système barbare de répression ne fait qu'aggraver d'année en année les maladies de la volonté de sorte que les quarts de fous et les demi-fous pullulent parmi les gens dits cultivés. Parmi les habitués de la

retenue, beaucoup pourraient être sauvés par un traitement approprié — mais la peur des punitions ne donnera jamais l'élan à une volonté défaillante.

Enfin, il est clair que la faillite du système est complète le lendemain de la sortie du lycée. Pour l'étudiant qui n'a pas appris à vouloir, il n'y a plus de punitions. Une sanction n'a le peu d'efficacité qu'elle a que si elle est très proche et inévitable (1). Or, les sanctions qui atteignent l'étudiant paresseux sont lointaines et l'exemple de camarades qui les ont éludées par la tricherie aux examens et par l'indulgence sans limites des jurys du droit et de la médecine, lui permettent d'espérer qu'il n'aura pas à expier sa paresse.

APPEL A L'ÉMULATION, SES DANGERS

Aux bons élèves, à ceux qui ont de l'énergie, notre pédagogie surannée, pour aiguillonner leur volonté, offre l'émulation. Mais qui ne voit qu'elle risque de développer deux ordres de sentiments mauvais? Chez les élèves, peu nombreux, qui luttent pour les premières places, elle excite la vanité et l'orgueil et chez les autres, l'envie. L'émulation de bon aloi s'exerce à l'intérieur de la conscience : si aujourd'hui je suis plus courageux, plus stoïque qu'hier, je sens que je vaux mieux et ce sentiment d'une perfection accrue est une des joies les plus pures et les plus profondes de la nature humaine. C'est une joie légitime.

Mais se comparer à ses camarades est déplorable. D'abord, le parallèle est nécessairement injuste, car nous sommes tous besaciers :

(1) Voir sur l'inefficacité des sanctions éloignées les pages profondes de Bentham, *La religion naturelle. Son influence sur le bonheur*, par Grote, trad. Cazelles, 1875. F. Alcan, éditeur.

« Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché
« Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché (1) ; »

Même si nous étions capables de nous juger sainement, n'y a-t-il pas une part de chance dans le succès ? De plus, on ne se regarde et on ne regarde son camarade que par un étroit judas : on est plus fort que lui en thème, ou en histoire, mais on ne tient pas compte de sa supériorité en droiture et en courage. La vanité est une mauvaise herbe si envahissante, qu'il est inutile de la cultiver artificiellement : elle pousse bien assez d'elle-même et les jeunes gens ne sont que trop enclins à s'exagérer leurs mérites, et à déprécier celui des autres.

C'est une faute que d'habituer l'enfant à n'agir que par vanité : devenu étudiant, seul dans sa chambre, à peu près inconnu de ses maîtres, cette excitation extérieure ne joue plus : il tombe à plat et devient la victime des tristes habitudes de café où sombrent tant de jeunes gens qui n'ont pas su trouver en eux-mêmes le ressort pour travailler.

Il est donc imprudent d'habituer la volonté à emprunter sa chaleur à un foyer artificiel et à ne s'enflammer que par frottement à quelque volonté extérieure. Il n'y a que trop d'automates qui n'ont pas en eux de force propre et qui ne sont mis en mouvement que par une énergie étrangère.

Peut-être l'indigence de la vie des petites villes est-elle due pour une part à l'appel à la vanité qui commence dès l'enfance. Déshabitué de chercher au plus profond de lui-même ses raisons d'agir, le jeune homme les cherche au dehors. Comment s'étonner que plus tard il subisse servilement le despotisme que l'opinion de son monde fera peser sur sa personnalité ?

(1) *La Besace*, I, 7.

Opinion indulgente à bien des fautes basses, mais impitoyable pour les esprits indépendants. Le plus grand des crimes c'est l'initiative et le non-conformisme. Il en sera ainsi tant que l'éducation cultivera, comme elle le fait, cette forte mais sordide passion qu'est la vanité.

Il est d'autant plus déplorable d'y recourir que l'émulation a une influence de peu d'étendue. Elle n'agit que sur les premiers de la classe. Comme elle est le principal ressort de la pédagogie actuelle, il arrive que ceux qui ne peuvent prétendre aux prix sont comme abandonnés. On ne fait jouer en eux aucun sentiment supérieur à l'amour-propre, aussi est-on contraint de faire appel à la crainte des punitions, dont nous avons montré l'inefficacité, ou encore à l'appât du plaisir.

L'APPAT DU PLAISIR

L'appât du plaisir ne vaut pas mieux que la crainte des punitions. Promettre à un enfant du dessert, ou un jouet, ou une promenade s'il s'attelle à sa version, c'est de l'éducation inférieure. Peut-être fera-t-il un effort, mais soyez sûr que cet effort sera plus apparent que réel. Nous retrouverons ici, comme dans l'acte de volonté inspiré par la crainte, l'habileté à simuler. Quand il simule, on perd son temps à discuter avec lui sa bonne foi : l'enfant paresseux, acculé à l'effort, se défend avec énergie et de guerre lasse le maître doit encore se contenter de l'apparence : ce qu'il faudrait, c'est de persuader l'intime volonté de l'enfant.

En outre, lui promettre un plaisir s'il fait un effort, c'est le démoraliser. C'est lui concéder que le travail est une corvée ennuyeuse, mais que travailler maintenant est le seul moyen de n'avoir plus à travailler dans l'avenir. C'est si bien dans cette disposition d'es-

prit que la multitude des médiocres accomplit un minimum de travail qu'au baccalauréat, où la comparaison des copies fait baisser les exigences d'une façon dont le public ne se doute pas, on reçoit une foule d'imbéciles. Ces incapables arrivent au doctorat en médecine et à la licence en droit avec une qualité très inférieure de travail et, libérés enfin des examens, ils ne tenteront plus aucun effort intellectuel. Combien de professeurs, même arrivés à l'agrégation, cessent de travailler! L'erreur qui consiste à allécher l'enfant par la promesse d'un plaisir, a pour cause l'ignorance de la psychologie : notre éducation part d'une doctrine radicalement fausse de la nature du plaisir, élaborée par des savants sédentaires et neurasthéniques. Pour eux le plaisir ne peut venir que du dehors : leurs viscères souffrants n'envoient à la conscience que des impressions qui provoquent la tristesse. Faute d'une alimentation adaptée à leur organisme, faute d'habitudes énergiques de vie au grand air, chaque fois qu'ils tentent une excursion ou quelque travail musculaire, leur corps étiolé dans l'immobilité et l'air confiné, se révolte. Le cœur bat à rompre, la respiration halète, la peau ruisselle, et la courbature survient. Le repos qui suit est fiévreux et douloureux. Comment ces citadins stagnants auraient-ils pu découvrir les joies de l'action physique? Comment n'auraient-ils pas imposé aux enfants leur sédentarité malsaine qui fait de nos élèves des bureaucrates au sang anémié par une durée d'immobilité qui est criminelle?

VÉRITABLE NATURE DU PLAISIR

Chez l'homme sain, le plaisir et la douleur ne sont que la constatation par la conscience d'un rapport entre le doit et l'avoir en forces. Il n'y a douleur que lorsque la dépense prélève des forces sur le fonds

d'énergie nécessaire aux fonctions vitales : c'est ainsi que l'air frais du matin, agréable à l'homme bien portant, fait souffrir un malade.

Le plaisir, au contraire, est comme le chant de triomphe de l'organisme. Il indique le bon fonctionnement de la machine qui marche à haute pression. Il est la conscience d'une surabondance de forces et comme le dit Descartes, le sentiment de quelque perfection. Lorsque l'organisme produit plus de forces qu'il n'en consomme, il y a plénitude : le système nerveux est vigoureux : on se sent plein d'ardeur, d'énergie, de gaité. La respiration est ample, on a le cœur léger. Les expériences de Claude Bernard prouvent que la joie augmente la production du suc gastrique. Les mouvements sont énergiques, vifs, le visage souriant. Les associations d'idées sont alertes, abondantes.

Aristote, qui n'était pas un reclus comme nos savants modernes, et qui pratiquait la vie au grand air a nettement vu la nature du plaisir. Il plaçait le bien-être et le bonheur dans l'action. Le plaisir est un surcroît (ἐπιγέννημα) qui s'ajoute à l'action comme à la jeunesse sa fleur. Chaque action a son plaisir propre et l'effet du plaisir est d'augmenter l'intensité de l'action à laquelle il est lié.

LE PLAISIR PROFOND DE L'ÉNERGIE

Par conséquent, quand on propose à l'enfant l'appât du plaisir, il ne peut s'agir que de plaisirs passifs, donc médiocres comme la gourmandise ou la paresse. Dès qu'on désire pour lui un plaisir de valeur réelle, lui seul peut réaliser la condition qui le produit c'est-à-dire l'acte.

Allons donc tout droit jusqu'au plus profond et au plus riche plaisir, qui est celui de l'activité. Tant que nous ne descendons pas en nous-même jusqu'à

cette intime volupté de l'énergie qui se déploie ; tant que nous n'en avons pas goûté la sensation savoureuse et pleine, il n'y a rien de fait.

Ecoutez les profanes condamner, à propos de quelque catastrophe, l'absurdité des escalades dans les Alpes, et vous comprendrez combien notre vie de citadins aux muscles atrophiés et combien notre éducation tout intellectuelle a détourné l'attention des joies intenses de l'énergie. En majorité les touristes ne font une ascension que soutenus par la vanité et pour pouvoir raconter leur exploits. Ceux-là ne seront jamais, comme Tartarin, que des touristes pour journaux amusants.

Le montagnard, pendant la rude montée dans l'air glacial de l'aube, éprouve une joie austère, stoïque, mais profonde, celle de se sentir maître de lui. Un sentiment de puissance qui est le plus intense de l'âme, provient du mépris tranquille des premières protestations de l'estomac, du cœur et des muscles violentés et de la peau qui craint la bise du glacier. Bientôt le rythme de la respiration et du cœur se régularise, et on éprouve une véritable ivresse physique, une allégresse de santé, de vigueur, de légèreté. Sur ce fonds surgissent les impressions de splendeur que procurent les grands horizons et les précipices sublimes. Un enthousiasme puissant s'allume, et de même qu'une cloche continue à vibrer longtemps après le dernier coup de battant, l'âme garde pendant des semaines sa vigueur accrue.

Le travail intellectuel, dans ses moments d'exaltation donne un sentiment de joie analogue. Celui qui travaille en vue d'une récompense, du succès d'un examen, ne se doute pas de la valeur de cette récompense intime. Mais celui qui, comme le grimpeur, accomplit de tout son cœur les efforts nécessaires, qui néglige les premières protestations de la « bête » rétive qu'est

le corps et les habitudes dissipées de l'esprit, est bientôt payé de son courage par une allégresse profonde, par un sentiment de puissance qui s'ajoute à l'acte « comme à la jeunesse sa fleur ».

L'EXCITANT NORMAL DE LA VOLONTÉ

Aux natures saines le travail loyal apporte un stimulant qui provient du fonctionnement parfait des facultés intellectuelles. L'étudiant de volonté molle n'arrive jamais à cette sensation du travail fait en se jouant, car il faut, pour la mériter, aborder la tâche avec confiance et franchir avec entrain les difficultés qui se présentent. Le véritable excitant de la volonté, c'est l'effort vigoureux.

Le désir d'agir a sa source au plus profond de nous : la vie a besoin de se dépenser et ce besoin grandit avec la quantité et la qualité de l'énergie : l'inaction est la pire des souffrances. Il n'y a qu'à regarder un enfant bien portant : il fait dans sa journée en jouant une dépense de forces prodigieuse, parce qu'agir est une nécessité dont la satisfaction donne de la joie. Aussi, quand l'élève connaîtra par sa propre expérience l'allégresse de la pleine énergie de la pensée, il n'aura plus besoin d'excitations artificielles. Mais il faut que les études que nous lui imposons soient le prolongement des tendances naturelles à agir. Pour réaliser cette condition, il faut se donner la peine d'étudier les besoins de l'enfant, ses désirs, ses inclinations, la nature de ses énergies en puissance, afin d'adapter l'étude de sorte qu'elle donne satisfaction aux forces latentes, qu'elle en soit l'épanouissement.

Par exemple, l'enfant aura de l'appétit pour la géométrie s'il comprend que, grâce à elle, il pourra fabriquer facilement une boîte ou un abat-jour dont il a envie, mesurer le cubage d'air de sa chambre, la con-

tenance en ares du jardin, et en litres du bassin et mesurer la hauteur d'un arbre inaccessible, d'une maison, d'une colline et tout aussi simplement plus tard la distance d'une planète.

La jeune fille se passionnera pour la physique quand elle comprendra que dans tous les actes de sa vie quotidienne, elle en applique les lois : quand elle ouvre le robinet pour emplir un broc, c'est en conséquence de la loi des vases communiquants. N'est-ce pas devant la vapeur qui soulevait le couvercle de la marmite que Papin eut la brusque intuition qu'il y avait là une force à capter ?

J'ai vu des professeurs scandalisés qu'on ravalât leur science à la vie quotidienne, qu'elle devrait pénétrer et ennoblir et j'ai raconté ailleurs comment dans une classe où l'on étudiait la lampe des mineurs, un élève, sous les yeux du maître, essayait vainement d'allumer du petit bois à travers une grille, sans songer qu'il prouvait ainsi qu'il n'avait pas compris le principe de la lampe de Davy.

Quand un enfant saura que c'est pour le mettre à même d'exprimer sa pensée qu'il doit d'abord apprendre à construire logiquement une phrase, puis un paragraphe, il se donnera de tout cœur à un exercice de style.

On le voit, il est nécessaire que l'enfant comprenne que le travail qu'on lui demande est un moyen de permettre à sa jeune énergie d'accomplir les actes auxquels elle aspire — mais de la satisfaction de ses tendances par le travail, il faut que l'expérience soit personnelle, et la sensation directe.

Il est possible d'amener l'enfant à analyser ce qui se passe en lui. Il le faut pour qu'il discerne ses joies intérieures et qu'il les amplifie par l'attention qu'il leur accorde, car toute sensation devient plus nette et gagne en énergie dès qu'on la maintient dans la lumière de l'attention.

Nous nous arrêterons plus tard sur ce qui se passe dans la demi-obscurité de la conscience, car beaucoup d'étudiants, par distraction, sont victimes de suggestions mensongères qu'ils acceptent. Comment se méfier de sa propre conscience ? Cependant, chaque suggestion cherche à s'en emparer et à s'imposer à l'attention.

Il est principalement une sensation qui devient opprimante si on s'y arrête : c'est la sensation de fatigue, sensation dangereuse, véritable tentation du diable ! Il faut l'écarter quand elle se présente : si on l'écoute, on succombe et on cesse le travail.

Combien de fois, au cours d'une excursion difficile, cette sensation ne se présente-t-elle pas impérieuse ! Cependant, si on la néglige, on est étonné des réserves de forces que l'on trouve au fond de soi-même. C'est que la « bête » qui n'aime pas l'effort est une rusée coquine : elle frappe à la porte de la conscience, elle n'en peut plus, elle crie grâce !

Mais elle ment et la preuve, c'est que si on refuse d'écouter son mensonge, elle est contrainte de montrer qu'elle a des forces considérables en réserve, qu'elle essayait de dissimuler.

Il en est de même dans le travail intellectuel. Quel faible parti tirons-nous de nous-même en comparaison de ce que nous pourrions faire ! Mais cette insidieuse suggestion de fatigue se glisse dans la conscience et comme nous ne demandons qu'un prétexte plausible pour cesser le travail, nous accueillons cette tartuffe qui nous chasse bientôt de chez nous.

Au contraire, nous verrons que si, avec obstination, nous refusons de la recevoir, peu à peu nous découvrons en nous comme des sources de plus en plus riches d'énergie.

De même que dans certains terrains il faut creuser profond le puits artésien pour que l'eau jaillisse, de

même nous devons parfois creuser à travers des suggestions épaisses de fatigue, pour descendre jusqu'aux sources vives de l'énergie. Elle jaillit alors. C'est à cette nappe souterraine que la jeune femme anémique et dolente descend puiser pour danser toute une nuit sans fatigue, elle que le moindre effort exténue. C'est à cette nappe que les malades de la volonté, incapables d'une décision, doivent d'accomplir, sous le coup d'une émotion, un acte d'héroïsme qui les surprend eux-mêmes!

Mais les émotions subites, qui peuvent faire jaillir les sources profondes d'énergie, n'ont qu'une influence momentanée : bientôt le neurasthénique retombe, accablé par ses sensations menteuses d'impuissance, qu'il accepte.

Aussi est-il important que nous décidions de toujours descendre en nous-mêmes jusqu'à la source vive d'énergie. Ne comptons ni sur les émotions, peu durables, ni sur les excitants extérieurs : sachons que la volonté est le seul excitant permanent. C'est par de mauvaises habitudes que nous nous tenons en deçà des disponibilités de notre énergie. Dans nos moments de pleine vigueur, nous devons pour ainsi dire marquer le niveau de notre énergie et ensuite nous ne devons jamais admettre qu'elle puisse descendre trop au-dessous du niveau supérieur et jamais à l'étiage. Souvent on fait d'excellent travail quand on l'a commencé sous une impression de fatigue : c'est que nous n'avons qu'un moyen de vérifier si cette impression est une suggestion menteuse ou non : agir. Seule l'action nous renseigne sur le contenu véritable de notre conscience.

Quand nous abordons un travail, commençons-le avec la certitude du succès. N'admettons pas un instant la possibilité de l'échec et allons-y avec ardeur et avec loyauté. Alors nous n'accepterons plus qu'une effrontée sensation de fatigue groupe autour d'elle,

avec notre complicité plus ou moins hypocrite, toute une coalition de sentiments et d'idées « défaitistes ». Cette coalition ne pourra se former si, dans l'attaque du travail, nous abordons l'obstacle avec décision et avec confiance.

D'ailleurs ce n'est jamais pendant le *travail* que l'effort nous paraît pénible : c'est avant et après. Après parce qu'il peut y avoir fatigue réelle ; avant, à cause de l'effort de mise en train qui exige que nous pensions à ce que nous devons faire. C'est cet effort d'attention préliminaire qui est difficile. Mais dès qu'on est à son travail, on est absorbé par lui.

C'est que le travail est une lutte passionnante, comme toute lutte, et il a quelque analogie avec la bravoure. Proudhon l'assimile à la guerre, ce qui est vrai des métiers dangereux où l'on frôle à chaque instant la mort, mais qui ne l'est pas du travail intellectuel. Toutefois, le péril mis à part, la guerre actuelle est faite de longue patience, d'indifférence stoïque à la souffrance, aux privations, aux contrariétés. Ce sont les vertus même du travailleur intellectuel consciencieux : solitude, silence, mépris impassible pour les protestations du corps humilié, refus tranquille opposé aux tentatives innombrables des tendances et des associations d'idées qui demandent audience. Ajoutez, pour beaucoup de jeunes étudiants, la pauvreté, le minimum de confort.

Puis, dès que la supériorité s'affirme, c'est la malveillance, la jalousie des camarades, et ce qui est pire que tout, parfois la jalousie et la malveillance d'un chef qui vous dessert ! Mais quand les difficultés et les injustices nous assaillent, nous prenons conscience de notre énergie : courageusement, continuons notre tâche ! « A ceux qui m'intéressent, je souhaite la souffrance, l'isolement, la maladie, les mauvais traitements, l'opprobre ; je souhaite qu'ils connaissent le profond

mépris de soi, la torture de la défiance de soi, la détresse de la défaite. Je n'ai point de pitié pour eux, car je leur souhaite ce qui seul peut montrer s'ils ont ou non de la valeur : *qu'ils tiennent bon* (1) ».

L'EXEMPLE DE CHRISTOPHE COLOMB

Dans nos moments de découragement, il nous est salutaire d'avoir un compagnon héroïque qui réconforte. Pensons entr'autres à Christophe Colomb, perdu sur un océan inconnu, éprouvé par les tempêtes, par la mauvaise nourriture : il doit lutter non seulement contre les terreurs et les superstitions de ses équipages, contre la défection latente des chefs subalternes, mais sans doute aussi, dans les nuits d'insomnie, contre le doute et contre les suggestions de lâcheté qui aux moments de crise montent du fond des âmes les mieux trempées.

Mais la fine pointe de sa volonté ne s'émousse pas. Il a décidé une fois pour toute qu'il tiendrait bon, et dans le déchaînement de l'ouragan, des révoltes de ses hommes et de la tempête intérieure, il demeure ferme et invaincu. Il sait que la foi persévérante triomphe des obstacles et qu'elle s'en sert comme d'appuis.

Christophe Colomb est le modèle accompli de l'énergie humaine parce que tous les obstacles moraux et matériels se dressaient à la fois contre lui. Les hommes qui ont fait quelque œuvre ont tous rencontré d'abord les obstacles intérieurs, paresse, doute que nous devons surmonter dès le départ, ensuite des obstacles ou matériels, ou sociaux et la grandeur morale est en raison même de l'adversité dont on triomphe.

Qui ne comprend maintenant que la paresse ne peut être que lâcheté et nullité ?

(1) Nietzsche.

MISÈRE MORALE DU PARESSEUX

Le paresseux est un déserteur. Parasite du labeur accumulé par d'autres, il mène une vie stagnante, sans valeur, sans dignité, sans joie. Dès le collège, le paresseux n'a aucune satisfaction : sa vie sournoise s'écoule dans une lutte mesquine et rabaissante pour se donner juste l'apparence d'effort qui permet d'éviter la punition.

Au sortir du collège, le paresseux devient l'étudiant incapable, pilier de brasserie, qui traîne des journées d'ennui à l'âge où le laborieux vit dans l'enthousiasme des horizons qu'il découvre. Il sera plus tard le médecin incapable, réduit à remplacer la compétence et la conscience par des procédés de charlatan.

C'est encore parmi les paresseux que se recrutent les étudiants en droit, brouillés avec le Code et qui feront de mauvais avocats, voués, comme les médecins sans clientèle, à la politique alimentaire.

Partout les paresseux forment la foule des ratés, des aigris, des envieux, de ceux qui, rencontrant le camarade arrivé par son travail, l'accueillent par la phrase traditionnelle : « Tu en as de la chance ! »

Foule grandissante pour laquelle le travail demeure une corvée insupportable, comme il l'est quand on n'en a découvert ni le sens, ni la fécondité, ni les joies intimes, les plus profondes et les plus durables de la vie.

Un choix s'impose à toi à l'entrée de la vie : ou tu accepteras la loi du travail — ou tu te rangeras dans le rebut de l'humanité, formé des parasites de la mendicité, des oisifs, de ceux qui exploitent la crédulité ou les vices humains... Ces parasites sociaux sont de la même race que les lâches. Ils redoutent l'effort persévérant : « La paresse, dit Bayle, irrite le Ciel qui n'exauce pas les fainéants ».

Mais il est nécessaire de remarquer que la paresse n'est pas un absolu et qu'elle comporte des degrés : nul, en effet, ne pousse la paresse jusqu'à se laisser mourir de faim. Par conséquent, il y a chez le paresseux un germe de volonté qu'il pourrait développer. Mais les paresseux le laissent se dessécher et périr parce que l'appréhension de l'effort à laquelle il serait facile de refuser audience, cherche aussitôt à se faire légitimer par l'intelligence, ce qui a pour résultat de paralyser tout essai de résurrection.

Nous avons étudié ailleurs (1) quelques-uns des sophismes, fausse monnaie de la passion, qui ont presque cours légal : « On ne se refait pas ! » « Pris par le métier, nous n'avons pas le temps ! » « Impossible de travailler dans une petite ville ! », etc.

Se résigner à ne rien faire est d'ailleurs un calcul bien sot, car nul ne peut échapper à un minimum d'activité. Or, le paresseux, parce qu'il a laissé tomber très bas le niveau de l'énergie mentale est cruellement tourmenté par les innombrables petites corvées dont la vie est faite et qu'un homme énergique accomplit sans même s'en apercevoir. Une visite à rendre, une soirée à laquelle il faut assister, une lettre délicate à écrire, une démarche à faire sont corvées accablantes pour une volonté malade, tant il est vrai que le diable s'ingénie à faire que tout se mue en peine et en travail pour qui ne travaille pas.

PAS DE TRAVAIL, PAS DE SANTÉ SPIRITUELLE

Nous disions que d'une ascension hardie dans les Alpes, il restait une vigueur accrue et un raffermissement durable de la volonté, de même, le travail éner-

(1) *Education de la Volonté*, Partie pratique, livre IV, ch. III. Les sophismes des paresseux.

gique tonifie : celui qui fait des efforts devient de plus en plus maître de son attention, plus décidé, plus résolu, plus persévérant.

C'est un bénéfice considérable : ce n'est pas le seul, car la valeur que l'on conquiert est féconde en bonheur : l'estime publique finit presque toujours par récompenser l'homme compétent. Un médecin expérimenté, un avocat d'esprit lucide, un professeur habile, un administrateur qui saisit les réalités et ne s'en laisse pas imposer par les « précédents » sont finalement portés par la sympathie publique. Cette récompense, il est vrai, peut manquer pour les énergiques qui meurent jeunes et dont la vie est d'habitude empoisonnée d'amertume par les envieux. Mais quand on dure, on est presque assuré de triompher de l'envie, qui finit par se décourager. Toutefois il vaut mieux, pour les esprits de réelle valeur, ne pas compter sur les récompenses sociales car elles vont d'habitude aux habiles qui n'inquiètent personne. Il faut être d'une qualité d'âme médiocre, pour n'avoir pas trouvé d'avance sa récompense dans l'énergie accrue et dans le sentiment de confiance qui en résulte et qui rend supérieur à la mauvaise fortune. La récompense sociale n'est qu'un « sous-produit » du travail.

LES JOIES DE LA DÉCOUVERTE

Avec le sentiment d'énergie accrue voisinent les joies intenses de la découverte. Le travailleur, comme l'alpiniste qui après une rude escalade aperçoit un horizon immense, découvre tout à coup qu'une masse confuse de faits s'ordonne sous quelque hypothèse qui illumine l'esprit : le chaos contradictoire des idées et des choses paraissait aussi grossier que les empâtements de couleur d'un tableau vu de trop près et voilà que tout s'harmonise dans une vision belle et simple, et

ensuite, pendant des mois, on voit les faits prendre place docilement dans la théorie, qui peu à peu se fortifie, grandit comme fait un chêne puissant.

J'ai eu quelques joies ainsi conquises et qui suffisent pour donner du ton à la vie. Je me souviens de l'émotion qui m'étreignît lorsqu'au chevet d'une malade du service de Magnan à Sainte-Anne, j'aperçus tout à coup l'absurdité des théories du libre arbître telles qu'on nous les enseignait. Je compris ce jour-là ce qu'est l'*aboulie* ou incapacité de vouloir et que la volonté n'est qu'un mot : sous ce mot, il y a un grouillement très enchevêtré de sensations, de tendances, d'émotions, d'idées qui luttent pour se réaliser donc pour s'emparer du pouvoir qui commande aux 368 exécutants que sont nos muscles. L'incapacité de vouloir, chez nos malades, venait ou de l'incapacité d'être ému, ou de l'excès des émotions qui se déclenchaient instantanément. Dès lors je compris que nous pouvions conquérir notre liberté par une stratégie prévoyante et par une tactique habile. Cette découverte, je la mûris pendant treize ans et elle devint l'*Education de la Volonté* d'une part et la *Croyance* de l'autre.

Beaucoup de jeunes gens manquent leur vie par la même raison qui rendait misérables les malades de la volonté que j'étudiais à Sainte-Anne, par l'incapacité où ils sont de donner aux sentiments qui en valent la peine amplitude et profondeur : ils émiettent leur attention et s'éparpillent.

Cette découverte me permit aussi d'arriver après vingt ans d'observations à la certitude que notre système d'éducation, parce qu'il érige l'éparpillement en règle, n'est qu'une formidable dissolution des énergies et des intelligences.

Je fis encore une autre découverte : car c'est découvrir que de suivre dans le concret et avec la richesse de ses conséquences, une loi abstraite, comme celle des effets

accumulés de l'habitude. Né dans un village, j'ai pû prendre une connaissance précise des résultats, dans certaines familles, d'une passion accumulée pendant quatre générations (un siècle). J'ai pu souvent interroger des vieillards presque centenaires qui étaient de bons psychologues sans le savoir et j'ai compris que la seule fatalité redoutable c'est que l'*Incorruptible Comptable* dont nous parlerons plus bas, inscrit minute par minute dans le cerveau notre doit et notre avoir.

Frappé par l'état d'abandon moral où se trouvent les esprits de plus en plus nombreux qui ne croient plus que les affaires de notre univers soient gérées par une providence, j'écrivais mon *Cours de Morale*, ne pouvant soupçonner le bruit qu'allait faire ce petit livre de bonne foi... Pendant des mois, je me débattis dans le chaos des systèmes philosophiques entassés dans ma mémoire, et plusieurs fois je renonçai à poursuivre — mais brusquement la clarté se fit dans la plus haute vérité commune aux grands philosophes et aux religions supérieures, à savoir que la vie humaine ne serait en rien supérieure à la vie des animaux si elle n'était un effort vers une spiritualité de plus en plus pure, par quoi elle participe à la seule valeur absolue qui est celle de la raison. Si on n'admet pas cette vérité, il est impossible de fonder les devoirs sociaux ni la nécessité de la liberté de penser et d'écrire. La pensée ne peut se développer que dans la paix et il n'y a de paix solide que dans la justice. La société humaine n'a une valeur supérieure à une société d'abeilles, de fourmis ou de castors que par cette fin supérieure. Il n'y a qu'à étudier la fragilité des étais de la sociologie de Durkheim pour voir ce que devient une conception matérialiste de la société.

Lorsque, dans un éclair, on voit tout à coup s'ordonner dans une harmonieuse structure un amoncellement d'idées, d'opinions, de faits jusqu'alors accumu-

lés en désordre dans la mémoire, l'espèce d'oppression qui pesait lourdement sur la pensée s'évanouit et fait place à un sentiment d'allègement, de ravissement : le chaos s'ordonne par grandes masses régulières : c'est l'allégresse du lendemain d'une victoire décisive. Ce sentiment tonifiant de solidité et d'ordre ne disparaît pas, car durant des mois la mise en œuvre des conséquences de la découverte le ravive et l'on peut dire que l'esprit récompensé de son labeur par de telles plénitudes de joie vit dans une fête perpétuelle.

A ces récompenses, les plus hautes, le travail en ajoute de plus accessibles.

LE TRAVAIL, PUISSANCE DE LIBÉRATION

Après cette guerre formidable, nous constaterons durement que l'esclavage antique n'a pas disparu, mais qu'il s'est seulement dilué et qu'il a pris des formes insidieuses, car une servitude lourde continue à peser sur ceux qui, en naissant, n'ont pas le privilège de la fortune. Ils dépendent, pour leur existence, de ceux qui détiennent l'argent ou le pouvoir. Cette servitude est souvent accablante et la soif d'indépendance ou même la dignité qui est au cœur de tout homme sont fréquemment réprimées sans pitié.

Or, tant que de longues années d'une sévère économie n'ont pas conquis l'indépendance, il n'y a qu'un moyen d'en acquérir l'équivalent : c'est de croître en valeur et de devenir, dans sa profession, un homme indispensable, de façon à ce que tous aient un intérêt évident à faire appel à vos capacités. Or c'est par le travail qu'on acquiert de la valeur. Il faut donc que les jeunes gens sachent que l'indépendance ne se gagne que par le labeur courageux.

Mais ce n'est pas seulement d'indépendance maté-

rielle que fait bénéficier le travail. C'est aussi un dur esclavage que celui de l'ignorance (1) : les intelligences incultes ont une vie rabaissée et comme opprimée par le manque de savoir, par les préjugés, par les sentiments mesquins de l'entourage : l'homme d'énergie échappe, comme par un coup d'aile, à ces brouillards et à ces fumées qui occupent le fond de la vallée. Son refus d'accepter sans examen le rend libre. Il ne reconnaît d'autres lois pour sa pensée que celles de la raison. Il entre dans la société des génies humains les plus nobles et les plus purs. Il a un commerce d'amitiés intimes avec les poëtes, les grands écrivains, les philosophes, les artistes de tous les temps. Il a des relations que peut lui envier un millionnaire, car si celui-ci peut avoir à sa table un Rodin, un Puvis de Chavannes, un Ravaisson, l'étudiant laborieux et patient pénètre seul dans l'intimité des grands hommes, parce que, pour les connaître il faut du temps, des efforts persévérants : ils ne se livrent qu'à ceux qui font au moins la moitié du chemin. C'est pourquoi la conversation des grands hommes paraît si banale à ceux qui les approchent : ils se gardent de se livrer à des indifférents ou à des inconnus.

De sorte que l'étudiant qui travaille s'évade de la double prison du temps et de l'espace : du temps présent et de l'entourage. Il participe à la pensée libératrice des hommes de génie de l'antiquité et des siècles récents et de tous les pays où l'on pense ; il s'assimile surtout la substance des hommes de génie français qui sont plus près de notre cœur et de notre pensée.

Par le travail, on acquiert donc une liberté immense puisqu'on affranchit son cœur et son intelligence de ce qui est bas, étroit, mesquin, confiné et qu'on entre dans la société des plus belles intelligences et des caractères

(1) Jules Payot, *Cours de Morale*, § 25 et 26, § 59, 62.

les plus chevaleresques : en outre on s'enrichit du trésor artistique humain, dont deviennent possesseurs ceux dont l'intelligence et la sensibilité se sont assez élargies pour sympathiser à la fois avec le Parthénon et avec nos Cathédrales, avec Sophocle et avec Corneille, avec Le Poussin et avec Corot et Puvis de Chavannes, avec Berlioz et avec Bizet et Debussy.

Il y a de quoi donner courage aux jeunes gens qui ont une noble nature.

Ce n'est pas seulement de l'oppression extérieure que nous libère le travail, mais encore de l'oppression du corps. Examinez, en effet, comment vous avez appris à écrire : vous avez dû péniblement apprendre à former des bâtons. Quand votre main maladroite a pu les tracer tant bien que mal, vous avez essayé de les rejoindre par des courbes. Peu à peu après des crises nombreuses de larmes, vous avez tracé des lettres. Enfin, l'habitude secourable a rendu facile ce qui était pénible et aujourd'hui votre plume court sur le papier sans que vous ayez à vous en occuper : votre pensée est libérée de ce souci, la main obéit automatiquement.

N'est-ce pas une extension admirable de votre volonté ? C'est ainsi qu'aujourd'hui vous marchez sans y penser et que vos pieds semblent éviter d'eux-mêmes les cailloux et les ornières. Le violoniste laisse courir sur les cordes ses doigts et son archet et, les yeux sur la partition, il est tout à la compréhension de l'œuvre qu'il étudie. De même, grâce au travail libérateur, quand j'écris ce chapitre, ma pensée est concentrée sur l'idée que j'expose et je n'ai à m'embarrasser ni de la plume qui vole sur le papier, ni des mots qui accourent des profondeurs de la mémoire, ni des phrases qui s'offrent comme un moule naturel à la pensée. N'est-ce pas prodigieux que cette foule d'actes, chacun péniblement acquis autrefois, me laissent ma pleine liberté

d'esprit ? Les bonnes habitudes sont donc libératrices puisqu'elles réduisent à l'état d'esclaves obéissants et silencieux les puissances physiques du corps et les puissances secondaires de l'intelligence, afin d'émanciper les énergies supérieures de la pensée !

D'autre part, seul le travail nous donne la liberté essentielle, qui est la liberté intérieure. L'état naturel, chez tout enfant — et combien d'hommes restent des enfants ! — est une anarchie désordonnée de tendances, de sentiments, de passions. Ce désordre ne s'ordonne que dans le travail et par le travail. Or la liberté intérieure n'est jamais un acte de décision qui commande aux forces nombreuses qui s'agitent en nous : ce serait trop beau et trop facile. La liberté suppose la coopération harmonieuse de nos tendances, de nos sentiments, de nos passions, et cette action harmonieuse et ordonnée n'est réalisable que dans un travail conforme à nos tendances les plus profondes. Alors l'âme est comme un navire en marche, qui offre au vent ses voiles nombreuses, qui toutes contribuent à le mouvoir.

Dès que le travail cesse, l'anarchie recommence et le mépris qui atteint le rentier, qui, sa fortune faite, reste oisif, est légitime, car chacun a la conviction que l'oisiveté libère tous les vices. L'unité psychologique, dès ce moment, ne peut être réalisée que par une passion : avarice, excitation alcoolique, excitation sensuelle morbide.

De quelque point de vue qu'on l'envisage, le travail est un bienfait. Il est la grande puissance de libération.

VALEUR HUMAINE DE LA COOPÉRATION DES EFFORTS

Il a, de plus, un sens profond et une valeur humaine très riche. C'est à la grandeur du travail humain que

chacun des efforts de l'étudiant se rattache. Oui, chacun de nos efforts menus sont les gouttes d'eau dont est fait le fleuve majestueux : sans elles il ne coulerait pas. L'humanité tend vers une vie spirituelle de plus en plus haute et cette vie spirituelle ne peut être conquise que par la coopération de ceux qui travaillent. Cette vie spirituelle dont la flamme se gagne par l'étude fervente des œuvres de génie, n'est pas un don gratuit. Il faut la mériter par un travail assidu. Le monde se présente à nous comme un chaos à débrouiller. De même que le diamant est enveloppé d'une gangue grossière et qu'on n'obtient la lumière et l'éclat des brillants que par une taille soigneuse et un montage habile, de même, une découverte ne donne son rayonnement qu'à force de travail patient.

Il semble que, venus à une époque privilégiée, nous n'avons eu, comme de grands seigneurs, qu'à nous donner la peine de naître pour récolter honneurs et fortune : nous trouvons à notre portée une prodigieuse abondance de découvertes scientifiques, littéraires, artistiques et morales. Nous sommes des héritiers comblés. C'est pour nous que Platon, Aristote et Descartes pensèrent. C'est pour nous que les consciencieux artistes du moyen-âge sculptèrent les cathédrales et enluminèrent les livres d'heures ; pour nous que les penseurs religieux étudièrent le cœur humain ; pour nous que Galilée, Pascal, Lavoisier, Ampère, Berthelot arrachèrent à la nature ses secrets.

Mais encore devons-nous être capables de recueillir la moisson qui a mûri pour nous et nous ne le pouvons qu'en devenant instruits. Pasteur aura peiné en vain si nous ne pouvons comprendre ses découvertes.

L'étudiant doit se voir dans l'histoire et se pénétrer du sens de la continuité de l'effort humain et de l'action décisive des grands hommes et des grandes découvertes. Lui aussi, il coopérera par son travail avec

l'élite de l'humanité : une part de l'éducation publique lui est confiée. On dirait que depuis les époques géologiques reculées la nature a fait ce qu'elle a pu pour dégager d'elle-même le principe spirituel qui brille dans l'intelligence humaine et qu'elle semble nous dire : « à vous de poursuivre l'avènement du royaume spirituel ». L'acte de liberté le plus profond que nous puissions accomplir est de prendre conscience de cette tâche si belle, de l'accepter de tout notre cœur et d'y subordonner notre pauvre vie individuelle. L'enfant lui-même peut comprendre cette vue d'ensemble (1). Je voudrais que dès les débuts, il baignât dans une atmosphère de respect pour la grandeur et la noblesse du travail. Dès qu'il sait lire, il devrait comprendre l'immensité de la découverte de l'alphabet et de l'écriture. Avant elle l'homme portait le bon grain de la civilisation dans un sac troué. Les meilleures pensées disparaissaient : la mémoire est si fugitive, l'oubli si rapide ! L'écriture permit d'engranger dans les livres les moissons récoltées par les intelligences supérieures, et les générations successives purent y puiser abondamment pour ensemencer les jeunes cerveaux, et nous sommes tous nourris encore par le froment cultivé en Grèce par les défricheurs de l'intelligence humaine qui s'appelaient Héraclite, Platon, Aristote, Epicure...

La découverte de l'imprimerie, en permettant de tirer un livre à un grand nombre d'exemplaires opéra dans le monde une révolution analogue à celle que fit la découverte des armes à feu. Auparavant, le peuple ne pouvait rien contre les châteaux féodaux et peu de chose contre les chevaliers bardés de fer. De même, le peuple, dont nous sommes, ne pouvait rien contre l'oppression de l'ignorance : le savoir libérateur n'était le lot que d'une infime minorité. La lettre imprimée

(1) Jules Payot, *Cours de Morale* : Les grandes conquêtes.

mit le savoir à la portée des plus pauvres, et les affranchit de l'esclavage le plus lourd, celui de l'isolement et de l'ignorance.

Un enfant même peut comprendre comment un théorème élémentaire de la géométrie permet de calculer la distance d'une planète. L'arithmétique, l'algèbre et enfin les sciences expérimentales ont apporté à l'homme une extension inouïe de liberté et de puissance.

Qu'on habitue l'enfant à sentir les bienfaits des sciences qu'il épèle, qu'il suppose abolies l'écriture, l'imprimerie, telle ou telle science et qu'on examine avec lui les conséquences désastreuses qui en résulteraient !

Que dans les objets dont il se sert, on lui montre incorporées des centaines de découvertes réalisées par l'effort de milliers de travailleurs et qu'il examine dans cet esprit depuis le verre à vitres qui lui permet de voir clair dans sa chambre jusqu'à la magnéto d'une automobile.

Qu'il ne récite pas une poésie sans entrevoir que la plupart des hommes, quoique environnés des splendeurs de la nature mais distraits et obligés de gagner leur vie, fussent demeurés comme des aveugles si les grands poëtes et les grands peintres, doués d'une sensibilité délicate et d'une imagination puissante n'eussent découvert la beauté de la nature et ne la leur eussent enseignée.

J'espère que dans l'avenir tout livre scolaire, fût-ce une arithmétique ou une grammaire, sera précédé de quelques pages sur les services qu'il rend, sur les erreurs, les travaux patients, sur l'héroïsme parfois de ceux qui ont jeté les fondements de la science, et aussi sur les grandes découvertes, récompenses de ces laborieux qui ont peiné pour nous.

De même que chacun a recluses dans son âme l'intelligence et les vertus de ses parents et de sa lignée

d'ancêtres, de même je voudrais que l'enfant se sentît en quelque sorte soulevé et porté par les efforts des travailleurs qui l'ont enrichi et qu'il vécût avec un sentiment de respect et de reconnaissance pour ceux dont le labeur l'a élevé de la civilisation de l'âge de la pierre à la civilisation actuelle.

Dans la simple chûte d'une pierre, les lois les plus universelles de la nature jouent ; de même dans tout objet d'étude, même dans le plus humble comme l'alphabet, est incluse la loi universelle qui a seule rendu la société et le progrès possibles : celle de l'entr'aide, de la coopération, du travail solidaire. Sans cette coopération, jamais l'humanité misérable, ignorante et brutale de l'époque glaciaire ne se fut élevée jusqu'aux altitudes des Platon, des Sophocle, des Marc-Aurèle, des Descartes, des Pascal.

Le jour où l'enfant sera ému d'un respect religieux pour le travail auquel il a le bonheur d'être convié, on peut affirmer qu'il y apportera une autre ardeur que celle qu'il dispense à contre-cœur à des corvées dont il n'aperçoit pas la raison d'être.

LE TRAVAIL FRANÇAIS SAUVEGARDE DE LA CIVILISATION

A ces considérations générales, ajoutons une remarque qui intéresse particulièrement les jeunes Français.

L'horrible guerre qui a fait périr l'élite de vingt générations et causé à l'humanité un mal qui épouvante l'imagination, a été déchaînée par la classe militariste allemande parce que le peuple allemand tout entier a été empoisonné par une éducation d'orgueil. Quelques Allemands à peine se sont levés, en particulier l'auteur de *J'accuse* dont la clarté d'esprit n'a pas été troublée par la passion. Mais le manifeste des 93 intellectuels et savants allemands prouve que l'élite allemande a pris à son compte les

tires mensonges de son gouvernement meurtrier, et les infâmes atrocités de son armée, le sac de Louvain, le vol, le pillage, la ruine systématique des villes et des œuvres d'art.

Aucune paix durable ne sera possible tant qu'une nation, dans ses éléments supérieurs, se montrera aussi incapable de liberté d'esprit, d'esprit critique. Tous les écrivains français eussent flétri le bombardement de la cathédrale de Cologne par notre artillerie : le patriotisme n'eût pas aveuglé l'intelligence nationale sur les infamies qui seront à tout jamais le déshonneur de l'armée allemande et de ses chefs barbares.

C'est que heureusement, en France, l'intelligence est devenue suivant le mot de Quinton *un organe différencié*. Chez les plus cultivés d'entre nous, l'intelligence s'exerce librement : nous ne lui permettons pas de se laisser gauchir par la pression des passions. Les meilleures têtes de France ont une religion commune, celle de la vérité. Montaigne, Descartes, Malebranche, Pascal, ont, par leurs écrits, propagé la modestie qui convient. Nos Claude Bernard, nos Berthelot, nos Pasteur nous ont enseigné que la réalité est d'une richesse infinie et que chacun doit gagner sa petite part de vérité à force de travail, de méfiance de soi, de désintéressement. Nous avons appris d'eux tous la stupidité obtuse de l'intolérance et qu'elle est signe non de force, mais de faiblesse mentale, car elle prouve que la raison, incapable de se faire respecter en nous-même, laisse la bride sur le cou aux soviets des sentiments bas : orgueil, paresse, esprit de domination, qui s'emparent du pouvoir.

Un écrivain français doit avoir le sens de la dignité éminente de la raison. Les étudiants, qui seront demain les dirigeants moraux de la nation, ont le devoir, par leur scrupule de vérité, de travailler dans le sens français qui seul peut anéantir les absurdes orgueils

nationaux. Les écrivains, principalement, qui constituent le véritable gouvernement du pays, non celui qui asservit des sujets, mais celui qui agit sur les âmes, doivent se considérer comme les missionnaires de cette religion de la vérité. Ils auront ainsi non l'autorité qui frappe, ni la force brutale d'ailleurs éphémère, mais l'influence durable, féconde. Donc, que nos étudiants, à la résolution d'aider à l'évolution vers une vie spirituelle plus haute, ajoutent un respect vivant pour la forme la plus puissante et la plus purement française du travail qui est la recherche passionnée de la vérité sans passion, de la vérité pure et brillante. C'est un héritage national que nous devons transmettre intact à nos successeurs.

NUL EFFORT N'EST PERDU

Mais il arrive souvent que les raisons les plus capables d'aiguillonner la volonté demeurent sans efficacité à cause d'une impression décourageante : celle de l'insignifiance de l'effort actuel quand on le confronte avec le travail démesuré, interminable qui est nécessaire pour devenir un homme instruit.

J'ai devant moi mes livres : grammaires, dictionnaires, textes français, latins, grecs, anglais, manuels d'histoire, de géographie, de sciences. C'est une masse accablante par son énormité. Jamais je n'en viendrai à bout ! A quoi bon le tenter? Jamais je ne pourrai parvenir à la hauteur des grands savants, des écrivains dont l'énergie fait à la fois notre admiration et notre désespoir

Ce sentiment d'impuissance est démoralisant et tous nous en avons mâché l'amertume pendant les longues études du soir, où personne n'était à l'affût de nos désespoirs d'enfant pour nous réconforter. Nous avons tous éprouvé dans la solitude de notre chambre d'étu-

diant des moments de morne accablement et cette indifférence prostrée que les moines appellent *acedia* (1), où tout désir, tout espoir, toute volonté sombrent.

Il est donc nécessaire que nos étudiants aient une foi solide, mieux, la certitude que nos efforts persévérants ne sont inférieurs à aucune tâche et que nul effort n'est perdu.

J'ai montré ailleurs (2) que les enfants arrivent à écrire comme écrivent les grands poëtes et les écrivains célèbres. Nous pouvons souvent envier le talent d'expression, l'originalité savoureuse de certains paysans. Je connais des ouvriers qui ont de beaux dons d'observation pittoresque. La supériorité n'est formée que des dons qui sont départis aux enfants intelligents. Tout enfant intelligent a dans sa giberne le bâton de maréchal — c'est-à-dire qu'il peut arriver aux premiers rangs dans la situation qu'il choisira, pourvu qu'il ait de l'énergie et de la méthode. Une vie heureuse, réussie, c'est arriver à l'autorité dans le domaine où l'on est compétent et on y arrive nécessairement si on a le courage et la patience de travailler chaque jour. Il y a dans les *Mémorables* une observation de Socrate qui est charmante. Un Athénien était contrarié par l'obligation où il était de faire le voyage d'Olympie. « Eh ! qu'a donc le chemin qui vous épouvante ? Ne passez-vous pas presque tout le jour à vous promener dans votre maison ? Eh bien, en partant d'ici, vous vous promènerez de même, vous vous arrêterez pour dîner, vous marcherez encore et vous souperez et ensuite, vous vous reposerez. Ne voyez-vous pas qu'en mettant ensemble les promenades que vous faites en cinq ou six jours, vous irez aisément d'Athènes à Olympie ». Socrate lui conseilla de partir tout de suite

(1) Langueur, de ακηδια, abattement.
(2) *Apprentissage de l'Art d'écrire.*

afin de n'être pas pressé par le temps et de pouvoir faire des traites moins longues (1).

Il semble qu'un pas n'est rien comparé à la hauteur du Mont-Blanc et cependant, en ajoutant un pas nouveau à chaque pas, on arrive à la cime.

De même, pour arriver aux sommets de la science, il n'y a pas d'autre moyen que de faire heure par heure, jour par jour sa tâche du mieux qu'on peut. C'est le seul moyen d'arriver à Olympie et les grands explorateurs ne sont grands que parce que jours après jours, ils ont affronté les froids du Thibet ou du Pôle et les chaleurs et les dangers de l'Afrique.

LES HOMMES CÉLÈBRES ONT ÉTÉ CE QUE TU ES

Que chaque étudiant, à ses moments de fléchissement, pense que les hommes célèbres, à part le nombre infime des génies exceptionnels, étaient des gens comme vous et moi, souvent très mal partagés sous le rapport des facultés intellectuelles, mais ils ont eu une confiance imperturbable dans l'efficacité du travail, dans les résultats extraordinaires qu'on obtient même avec des forces restreintes quand on persévère. Ils avaient deviné que le génie n'est que la faculté de persévérer dans l'effort. Chacun arrive à faire ce qu'il veut s'il le veut pour de bon.

C'est ainsi que Darwin dont l'ouvrage sur l'*Origine des espèces* a accompli dans tous les domaines de l'intelligence une révolution qui est loin d'être achevée, avait une mémoire médiocre et une santé précaire. Spinoza était tuberculeux et il est mort à 45 ans. Pascal était souffreteux et il est mort jeune. Montaigne se plaignait beaucoup de sa mémoire qui était, en effet,

(1) Livre III, ch. XII.

très défectueuse (1) et il avait l'esprit « tardif et mousse ». Herbert Spencer ne pouvait travailler une heure sans être malade. Mais par une sage administration de leurs forces, ces énergiques ont bâti une œuvre splendide. Nous pourrions remplir une page de noms d'hommes de génie médiocrement doués, mais que leur énergie persévérante a portés au premier rang.

C'est que, dans l'ordre de l'intelligence, il en est comme dans la nature : les actions violentes, tremblements de terre, volcans, inondations, etc., ne produisent que des effets mesquins parce que rien de grand ne s'édifie sans le temps. De même les foucades de travail ne font pas d'œuvres. Mais avec la simple goutte d'eau, et le temps, la nature a sculpté les Alpes, enlevé à la chaîne du Mont-Blanc des milliards de mètres cubes de roches, avec lesquels elle a comblé les vallées, repoussé la mer depuis Valence jusqu'aux Saintes-Maries, continuant à édifier la Camargue grains de sable après grains de sable.

Il en va de même dans les œuvres de l'esprit. Si vous étudiez l'enfance des hommes qui sont la gloire de leur pays, vous constaterez que comme élèves et plus tard comme étudiants, ils n'étaient pas toujours les premiers de leur classe ou de leur promotion. Ils étaient parfois les derniers. La plupart ont été méconnus par leurs maîtres, mais du jour où ils ont reçu le coup de foudre, comme Malebranche à la lecture des *Méditations* de Descartes ils se sont passionnés pour un ordre d'études, ils s'y sont donnés de tout leur cœur, de toute leur énergie. C'est généralement de la dix-huitième à la trentième année que se *décide* la *destinée*, car combien est fécond le travail silencieux, solitaire, mais enthousiaste et persévérant, effectué pendant les dix années de la jeunesse vigoureuse du

(1) *Essais*, II., XVII.

cerveau ! C'est pendant ces années bénies, que l'on fait les découvertes fécondes dont la vie entière ne sera qu'un développement. Pendant ce temps, les camarades brillants, qui vous distançaient sans efforts dans les concours nécessairement faits d'apparences comme l'agrégation, éparpillaient leurs forces. Votre première œuvre surgit brusquement de l'obscurité et du silence, comme ces îles lentement formées à quelques brasses au-dessous du niveau de la mer et qu'un soulèvement terrestre fait apparaître.

Les grands hommes se développent tous *lentement* et dans le calme. Ils vont patiemment. Les montagnards qui ont l'expérience de la montagne savent que les touristes pressés s'arrêtent bientôt, essoufflés et épuisés. Eux vont d'un pas lent, mais régulier, qu'ils appellent le *pas de la lotta*, c'est-à-dire le pas que nécessite la hotte lourdement chargée de litière : lentement, sans arrêt, méthodiquement, ils vont... Les esprits supérieurs ont tous eu le sens du « pas de la lotta ». « Si j'ai fait quelques découvertes, dit Newton, c'est en pensant sans cesse au sujet qui m'occupait, en l'envisageant sous toutes ses faces... Si mes recherches ont produit quelques résultats utiles, ils ne sont dus qu'au travail, à une *pensée patiente* ». « Je ne sais pas s'il y a jamais eu de ces découvertes géniales, accomplies sans effort et en vertu d'une sorte de divination. Mais tel n'a sûrement pas été le cas de Pasteur, et s'il a été un découvreur, c'est d'abord qu'il a été un silencieux et un obstiné (1) ».

L'INCORRUPTIBLE COMPTABLE

La confiance des grands hommes dans la fécondité de l'effort patient tient à ce qu'ils connaissent par

(1) Duclaux, 18 juin 1896, à l'Association des Etudiants de Paris.

intuition l'existence en eux-mêmes de l'*Incorruptible Comptable* et ils savent lui faire confiance. Ils savent que nos pensées, nos sentiments, nos efforts, il les inscrit avec une exactitude scrupuleuse à notre doit et à notre avoir. A la colonne *débit*, il totalise nos petites lâchetés, nos capitulations les plus infimes devant le travail. A la colonne *avoir*, il inscrit nos menus actes de courage, d'initiative, de labeur consciencieux. Le jour où la volonté passe à la caisse, l'Incorruptible Comptable, impassible, fait la balance du compte : toi, qui as toujours fui l'effort, le jour où dans une circonstance importante, tu as besoin d'énergie, tu n'en as point à ton crédit et tu fais faillite honteusement. Pour toi qui patiemment as thésaurisé les petits actes quotidiens d'énergie, tout est facile, car voici tes placements en bravoure, augmentés des intérêts composés, car le cerveau, comme la terre, rend au centuple chaque grain semé.

Jour par jour la mémoire s'est enrichie et organisée, l'attention est devenue plus prompte, plus robuste, le tranchant du jugement s'est aiguisé ; les bonnes habitudes se sont fortifiées et elles se prêtent un appui mutuel. Or la méthode, qu'est-ce ? Sinon de saines habitudes de pensée : habitudes d'ordre rigoureux, de classement, d'expérience et de flair pour attaquer les difficultés. Peu à peu, grâce à la capitalisation des actes sous forme d'habitudes actives, l'apprenti devient un bon ouvrier, puis un maître ouvrier et qu'il s'agisse de latin, de mathématiques, d'histoire, de philosophie, de médecine, de droit, l'étudiant devient un homme compétent, puis un homme de talent, puis un maître qu'on écoute et dont la parole provoque à l'infini des actes heureux.

Mais il ne faut pas être pressé d'arriver. Prenons modèle sur un insecte que je vis trente fois de suite, inlassablement, recommencer à pousser sur une petite

pente qui le séparait de son magasin d'hiver, une boule de nourriture qui roulait chaque fois : il parvint enfin à la rentrer. Des fourmis chargées d'un grain plus gros qu'elles, et qui tombe, ne se lassent jamais et j'en ai vu réussir après soixante tentatives. J'ai compté que pour scier un gros platane il fallait cinq cents coups de scie à deux et que le balancier de ma montre, s'il avançait à chaque oscillation, au lieu de revenir sur ses pas, ferait trente-six kilomètres par jour et le tour du monde en trois ans.

Ces réflexions donnent du réconfort dans les moments de découragement que provoque la grandeur de l'apprentissage d'une science à laquelle on veut dévouer sa vie. Mais il n'est pas de pensée plus consolante que de savoir que si nous le voulons aucun effort n'est perdu et que par l'accumulation des menus efforts on fait des travaux imposants. Enfants et étudiants gagneraient à sentir la présence constante de l'Incorruptible Comptable. Ce soir, par paresse, je ne me suis pas levé pour vérifier dans le dictionnaire le sens exact d'un mot, ou dans la grammaire la forme du temps d'un verbe : cette petite lâcheté est inscrite dans mon cerveau et demain, tous mes efforts seront plus difficiles. Au contraire, je me lève sans hésitation pour vérifier sur la carte l'emplacement d'un fleuve, d'une montagne : cette toute petite victoire sur la paresse est inscrite et demain, j'attaquerai mon travail avec une énergie accrue. Or, souvent, la victoire dépend d'un rien et lors de l'attaque de la flotte russe par les Japonais à Port-Arthur, ceux-ci avaient épuisé leurs munitions et si les Russes avaient tenu cinq minutes de plus, les Japonais se retiraient. « Si Metz s'était rendue un jour plus tard, si la deuxième armée était arrivée un jour plus tard devant la forêt d'Orléans, il aurait fallu lever le siège de Paris(1) »

(1) *Journal du prince Frédéric-Charles* vers le 4 décembre 1870.

Dans la délicate oscillation des motifs et des mobiles qui agissent sur la volonté comme sur une balance, souvent un poids minuscule provoque la décision victorieuse ou la défaite. Généralement la victoire est due aux réserves constituées par l'Incorruptible Comptable dans son inlassable collectionnement des petits actes courageux quotidiens. Tout le passé arrive à notre secours dans le moment présent. Mais il faut pouvoir dire comme Pierre Pithou : « J'ai eu plus d'affection à l'ouvrage bien fait qu'aux honneurs et grands emplois, aimant mieux *prodesse quam præesse* ».

Ce qui est vrai de la volonté, l'est à plus forte raison de la mémoire. Combien de fois, au cours de mes travaux, n'ai-je pas eu la récompense de voir surgir le souvenir d'une lecture, d'une observation, qui dormait depuis vingt ans sans avoir été jamais éveillé ! Tant est admirable ce pouvoir du cerveau de ne rien laisser perdre ! D'ailleurs quand je parle, quand j'écris, j'utilise des acquisitions qui datent de plus de cinquante ans et que je dois au petit enfant studieux que j'étais.

Quand l'écolier qui étudie fait un effort consciencieux pour pénétrer le sens d'une phrase de sa version ou pour saisir la suite logique d'une succession de théorèmes, son effort n'est pas différent de celui d'un Montaigne, d'un Descartes, d'un Lavoisier, d'un Ampère... Dans leurs meilleurs moments, ils ne faisaient pas mieux que toi, enfant courageux, quand tu es entier à ton travail. Quand tu fais effort de toute ton âme, tu fais exactement ce qu'ont fait les plus grands hommes pour devenir grands : ils ne te sont en rien supérieurs. De même, lorsque tu as écrit une phrase en employant des termes justes et caractéristiques, le plus grand écrivain ne peut rien de plus que toi. Au moment où tu travailles de tout ton cœur, tu es identique aux plus grands. Sur toi, les maîtres n'ont qu'une supériorité :

ces efforts loyaux, ils les ont renouvelés jour par jour, semaine après semaine, durant des années et des années et l'Incorruptible Comptable ayant inscrit à leur actif ces efforts innombrables, ils ont de plus que toi toute la force accumulée que leur apporte ce passé, toute cette fortune intellectuelle économisée sou par sou. Mais à ton âge, ils n'en avaient pas plus que tu n'en as ; ils en avaient moins peut-être. Souvent, ils se sont découragés, comme toi, parce qu'ils trouvaient le chemin long et pénible. Beaucoup de futurs grands hommes sont ainsi restés à mi-chemin de la cime, qui avaient été de braves garçons, courageux comme toi, mais qui, un mauvais jour, se sont arrêtés. Toi, ajoute chaque jour à ton compte quelques efforts énergiques et sans te surmener, tranquillement, tu achèveras l'ascension du sommet d'où l'horizon est vaste.

N'oublions pas que l'Incorruptible Comptable n'a pas la charité d'un ange gardien, car il est inflexible et inaccessible à la pitié : il inscrit ce qui est et ne devient généreux que pour les riches : ne l'oublions jamais et n'ayons pas la sottise d'agir contre nous-mêmes. Un raté, un propre à rien aigri et jaloux est toujours un « Héautontimorouménos » (1), qui a sottement chargé son passif et qui a installé chez lui et fortifié jour par jour un ennemi sans merci. Il est plus vrai qu'on ne le croit que notre vie est pour chacun de nous notre œuvre et qu'elle est ce que nous voulons qu'elle soit. La qualité du travail dont nous sommes capables, voilà ce qui constitue sur chacun de nous le jugement le plus complet : celui qui ne crée pas n'est qu'une ombre, un pur néant. Vivre, c'est créer, donc travailler.

On peut dire du travail ce que Montaigne dit de la philosophie : « On a grand tort de le peindre inacces-

(1) *Bourreau de soi-même*, titre d'une comédie de Térence.

sible aux enfants et d'un visage renfrogné, sourcilleux et terrible : qui me l'a masqué de ce faux visage ? Il n'est rien de plus gai, plus gaillard, plus enjoué et à peu que je ne dise follastre ».

CHAPITRE II

Véritable intelligence et pseudo-travail

Puisqu'un homme vaut ce que vaut son travail, il est nécessaire de définir exactement le sens de ce mot, de distinguer le faux travail du véritable et de discerner les imitations qui peuvent tromper les observateurs superficiels. Emile Zola écrivait dans le premier de ses « Evangiles » :

« Je vous supplie d'avoir la foi au travail. La vie n'a pas d'autre sens, pas d'autre raison d'être : nous n'apparaissons chacun que pour donner notre somme de labeur et disparaître. Jeunesse, ô jeunesse, mettez-vous donc à la besogne ! Que chacun de vous accepte une tâche qui doit emplir la vie ! Elle peut être très humble, elle n'en sera pas moins utile. N'importe laquelle, pourvu qu'elle soit et qu'elle vous tienne debout ! Quand vous l'aurez réglée, elle vous fera vivre en santé et en joie. Quelle saine et grande société serait une société dont chaque membre apporterait sa part logique de travail !.. Aussi suis-je convaincu que l'unique foi qui peut nous sauver est de croire à l'efficacité de l'effort accompli ».

Mais quelque temps après Tolstoï protestait :

« Travailler, mais à quoi ? demandait-il. Les fabricants et les vendeurs d'opium, de tabac et d'eau de-vie, tous les tripoteurs de bourse, tous les geôliers, tous les bourreaux travaillent ; et il est évident que l'humanité ne ferait que gagner, si tous ces travailleurs cessaient

leur travail. Ne serait-il pas bon, en effet, que les hommes les plus occupés se donnassent un moment de relâche, et prissent le temps de réfléchir, de s'interroger, d'examiner l'utilité de ce qu'ils font? Et plus encore, vous, jeunes gens, ne devrez-vous pas, avant d'entrer dans ce vaste monde qui vous attend au sortir du lycée, chercher du regard et suivre un moment en pensée la route où vous allez vous engager, afin de savoir où elle vous conduira? Comment serez-vous assurés de l'œuvre la meilleure à faire, si vous ne vous arrêtez pas d'agir, pour douter, pour comparer, pour songer? »

Rien de plus juste que cette observation. Il y a du travail inutile, qui ne vaut pas la peine d'être fait, et il en est de nuisible et même de pernicieux.

Y a-t-il donc une pierre de touche qui permette de distinguer le cuivre de l'or véritable et le travail du travail faux ou pseudo-travail? Il faut se référer au principe qui domine l'éducation : *Est nuisible tout travail qui tend à diminuer quelque part la liberté et l'énergie de la pensée et à détruire la condition qui seule les rend possibles, à savoir la justice* (1). On écarte ainsi cette immense quantité de travail dommageable qui n'est que l'exploitation par les habiles et par les rusés de la sottise et des vices humains : ouvriers des mauvais métiers, ouvriers de la mendicité et de la prostitution, de l'alcoolisme, romanciers pornographes ou policiers, journalistes de partis, flatteurs des passions populaires, politiciens qui, grâce à leur facilité de plume ou de parole, espèrent arriver plus vite que par le véritable travail.

Mais ce mauvais travail est un côté de la question sociale et nous ne pouvons que jeter un coup d'œil, en passant, dans l'abîme de ce gouffre sombre...

(1) *Cours de Morale*, § 38.

Bornons-nous à dépister le faux travail intellectuel, le pseudo-travail et à le distinguer du véritable travail.

Comme nous l'avons dit à propos du travail obtenu par la menace des punitions et par l'appât du plaisir, la paresse est une passion hypocrite et fourbe : elle est retorse quand il s'agit de feindre le travail. Il y a une quantité énorme d'apparences de travail qui, en réalité, ne sont que la fuite devant l'effort.

L'enfant, disions-nous, est si ingénieux pour simuler le travail que, par lassitude, les maîtres doivent se résigner à la comédie qui leur est donnée. La conspiration du moindre effort est universelle. Si, comme on l'a dit, les relations sociales reposent sur des mensonges conventionnels qui font que nul ne doit avoir l'air d'apercevoir les réalités, de même notre système éducatif repose sur une convention tacite d'après laquelle nous ne devons pas avoir l'air de nous apercevoir qu'on nous donne de la fausse monnaie. Il suffit de pénétrer vers six heures dans une morne et languissante étude du soir pour constater la simulation du travail : cartes complaisamment compliquées, résumés inertes, devoirs nonchalants. Il suffit ensuite d'écouter un oral d'examen ou de lire la plupart des copies pour relever les essais de placage, les larcins, les formules vides de sens pour l'élève. De même que les navires en danger répandent autour d'eux des brouillards opaques qui aveuglent les sous-marins, nos élèves dissimulent aux examinateurs l'incohérence de leur pensée derrière un brouillard de mots non compris, de formules abstraites, de connaissances dont ils ont quelque vague idée . aucun effort d'approfondissement, de logique, d'organisation.

Dans l'enseignement supérieur, même conspiration tacite pour accepter le simulacre du travail. Nos bibliothèques universitaires sont encombrées de thèses

de droit, de médecine, d'histoire, de sciences naturelles et même, hélas ! de philosophie qui ne sont que du pseudo-travail, un dégorgement de fiches sans aucune lueur de pensée personnelle et qui ne valent pas le papier qu'elles ont coûté.

LA DIFFAMATION DU TRAVAIL

D'ailleurs l'histoire du mot travail est significative. Il vient de *trabs* qui désignait le bâti de bois qui servait aux maréchaux à entraver les chevaux et de cette idée on est passé à celle de gêne, de contrainte, de peine, de fatigue.

Par conséquent le langage, qui nous a été transmis par le bas peuple latin, a enfermé dans le mot qui le désigne la diffamation du travail, la flétrissure qui lui vient de l'esclavage.

Ensuite, les religions, issues de l'Orient l'ont considéré comme un châtiment !

Les penseurs de l'antiquité n'ont pas un instant songé à observer les effets du travail. Ils n'ont pas compris qu'il est la condition de la santé du corps et de l'esprit et la condition de toute grandeur, de toute noblesse.

Socrate, Platon, les Stoïciens, qui ont donné à la pensée humaine sa forme durant des siècles, ont fait un mal immense par leur mépris hautain du travail.

Dans les temps modernes, les écrivains socialistes, sauf Proudhon, aveuglés par la monotonie pénible du travail des usines, continuèrent à voir dans l'effort une malédiction et la vanité, cette misérable servilité à l'égard de l'opinion, acheva d'égarer les intelligences qui eussent pu rétablir la vérité. L'oisiveté, étant le signe du rang, la preuve de l'indépendance, gagna un prestige que l'examen de ses conséquences désastreuses sur l'intelligence et sur la moralité eût dû lui faire

refuser. Le préjugé contre le travail est donc le résultat d'une longue tradition qui n'a jamais été soumise à la critique : il eut été cependant facile de constater que les enfants sains courent, sautent, grimpent, font des randonnées fatigantes, dépensent une somme d'efforts considérable. Si le travail leur pèse, c'est qu'on ne sait pas en faire l'épanouissement de leurs tendances et qu'ils ignorent la façon de régler leur énergie.

Chez tout homme bien portant le besoin d'activité est primordial. Le jeu et les sports ne sont que des moyens puérils de le satisfaire

LES CONTREFAÇONS DU TRAVAIL

Mais il est nécessaire de bien distinguer le travail de ce qui n'est pas lui, afin qu'on ne le charge pas des méfaits produits par sa caricature. Le langage nous ayant transmis un mot lourd d'associations d'idées et de sentiments défavorables, nous n'avons aucun terme pour désigner les contrefaçons : les élèves de mathématiques spéciales, opprimés par un enseignement peu éducatif, ont inventé, pour désigner les efforts sans élan le terme « potasser ». L'enseignement supérieur, dont c'eut été la mission de maintenir haute et claire la notion du travail intellectuel n'a pas eu le courage de repousser l'invasion du pseudo-travail. Beaucoup de chaires sont occupées par des médiocres à cause de la convention tacite que le labeur terre à terre d'un esprit sans vigueur qui « potasse » finit par équivaloir par sa masse à un véritable travail. « Etudiez donc la cinquième paire de pattes thoraciques des homards. X.. a fait un très beau travail sur la quatrième paire. On se met à l'œuvre, on étudie ce qui a été publié sur la question (cela s'appelle faire la bibliographie du sujet). Au bout de deux ans environ, on a les éléments d'une

thèse : on rédige un gros livre de deux cents pages... que l'on illustre de belles planches très coûteuses. On est docteur et *dignus intrare* » (1). L'auteur ajoute que sauf les rares cas dans lesquels il s'agit d'étudier les animaux utiles ou nuisibles à l'homme dans sa lutte pour la vie, les études de zoologie ne peuvent avoir qu'un intérêt philosophique, celui de l'origine ou de la parenté des espèces. C'est par des besognes pseudo-scientifiques que s'accumulent d'énormes bibliothèques inutilisables.

En histoire ne sommes-nous pas submergés par les articles, par les revues et les livres qui ne sont qu'accumulation de fiches ? De grosses histoires prétentieuses ne dépassent guère, comme niveau intellectuel, celui d'un interminable caquetage.

Peut-être la littérature dite réaliste, qui a prédominé en France depuis la guerre de 1870, est-elle, avec l'invasion de l'érudition allemande, responsable de la déviation du haut enseignement et de son abaissement. Les médiocres pensent qu'un fait bien élucidé a une valeur scientifique. Un fait serait semblable à une pierre taillée que l'architecte emploiera pour une construction. Il n'en est rien. L'immense majorité des faits n'a aucune valeur scientifique. Seuls ont de la valeur les faits *significatifs* : les autres encombrent l'esprit, dissipent l'attention. Or un fait n'est significatif que pour un esprit qui pense, qui se pose une question. Toute découverte commence par une idée d'abord vague comme un pressentiment, qu'on porte plus ou moins longtemps avec soi, à l'état latent. Puis brusquement un fait, souvent un fait familier, prend une importance décisive : l'étincelle électrique jaillit qui provoque la combinaison d'éléments qui jusqu'alors voisinaient inertes. Telle la chûte d'une pomme pour Newton, les oscillations de lampe de la

(1) Le Dantec, *Le gaspillage du budget de la Science.*

cathédrale de Pise pour Galilée. Claude Bernard nous enseigne dans son admirable *Introduction* que toute observation scientifique est une réponse à une question. Les manœuvres, incapables de se poser une question, ne peuvent qu'augmenter l'amas incohérent des faits inutilisables, car le désordre est inutilisable.

L'enseignement supérieur, en multipliant les chaires bien au delà du nombre des esprits de valeur et en fermant ses portes aux talents qui n'ont pas suivi la filière, a perdu la possibilité d'être le régulateur des études. Comment pourrait-il, dans les examens qu'il fait subir, exiger des candidats qu'ils donnassent la preuve des qualités essentielles d'un bon esprit? Il faudrait qu'on sut les discerner et qu'on ne se bornât pas à exiger une érudition qui n'est qu'un jeu de patience et de mémoire.

Je n'en donnerai qu'un exemple. J'avais choisi comme thèse latine, au doctorat « Le Platonisme de Malebranche », car j'ai un faible pour cet admirable esprit qu'est l'auteur de la *Recherche*, du *Traité de Morale* et des *Méditations*. L'un de mes professeurs sut que la bibliographie allemande indiquait des travaux sur l'influence de Platon sur notre philosophie du XVIIe siècle et il me déclara que je devais « épuiser » cette contribution à l'étude du Platonisme. Je pus emprunter deux thèses allemandes qu'un philosophe d'outre-Rhin m'avait signalées comme les meilleures sur le sujet : ce n'étaient que des compilations confuses et sans valeur.

J'en fis part à mon président de thèse qui me dit que malgré tout, cette étude bibliographique était nécessaire. Effrayé par la perte de temps, peu familier avec l'allemand, j'abandonnai le sujet que j'avais travaillé, pour un sujet si moderne que nulle bibliographie n'était nécessaire (1).

(1) Quid apud Millium Spencerumque de exteris rebus disserentes sit reprehendendum. Aureliani, ex typis Michau MDCCCXCV.

Les Universités, aux frais des candidats, échangent les thèses. Dans quelques années nos bibliothèques universitaires seront submergées par le flot montant de productions médiocres qui n'ajoutent rien au capital intellectuel du pays. Le temps passé à ces compilations sans originalité serait mieux employé à la traduction, bien éclairée historiquement, de quelqu'œuvre de valeur anglaise, allemande, italienne, etc. qui enrichirait le fonds commun de travail. Cela vaudrait mieux qu'une thèse mal pensée, mal écrite, sans vigueur, sans effort personnel.

LES « PRÉCÉDENTS »

C'est la peur de l'effort qui donne en justice et en administration une importance exagérée aux précédents. Dans son horreur pour tout effort d'initiative, l'homme, race moutonnière, n'examine la chose en elle-même qu'à la dernière extrémité. Il préfère perdre son temps à chercher une décision antérieure. Qu'elle ait été prise par des personnes légères ou impulsives, peu importe : elle dispense de réfléchir : on n'a plus qu'à emboiter le pas. C'est ainsi que dans les Alpes le guide examine le chemin, réfléchit et décide. Les autres, attachés derrière, mettent passivement leurs pieds dans les traces imprimées dans la neige par celui qui précède. Aux hautes altitudes, ce rôle actif qui consiste à faire les traces, à « châler la neige » comme disent les guides, est très fatigant à cause de l'effort ininterrompu de l'attention. Les autres n'ont qu'une fatigue physique et montent les pentes dans une véritable torpeur du cerveau, torpeur qui n'est pas sans agrément.

Dans les diverses administrations, tout travail aboutit à des décisions à prendre. Plutôt que d'affronter le choix et la délibération, les esprits sans force, qui sont la majorité, se terrent dans les tranchées que constituent

les précédents et il est difficile de les en déloger. En philosophie, en religion de même, on se réfugie dans quelque système, et dès lors, on pense par procuration et on est délivré de l'effort de choisir. Quiconque conteste le système devient un ennemi personnel de notre repos : on était si tranquille ! Va-t-il falloir maintenant se mettre à comprendre, ce qui demande de la peine et du temps, de la patience laborieuse ! Ce trouble-fête a-t-il la prétention de nous obliger à examiner ce qui nous contredit ? Croit-il obtenir que nous corrigions l'erreur qui nous agrée, qui flatte nos sentiments, nos penchants secrets ? Il est insupportable : haro sur lui !

Après les orgueilleux blessés personnellement par la contradiction, les fanatiques les plus redoutables sont les faibles, exaspérés d'être dérangés dans la tranquille sécurité de leurs convictions et qui, se croyant arrivés au port, doivent réaffronter les grands souffles du large.

Mais c'est en médecine que sévit avec le plus d'intensité le fait sans valeur. Les étudiants, dès le début, tournent le dos aux méthodes de recherche en préparant le P. C. N., revue hâtive et encyclopédique. Ils continuent par d'intenses efforts de mémoire. Déjà Trousseau (1) constatait que l'intelligence devenait plus paresseuse à mesure que les ressources scientifiques augmentaient. C'est que l'intelligence « contente de recevoir et de jouir, est peu soucieuse d'élaborer et d'enfanter ». Ceux mêmes qui se révèlent par une aptitude exceptionnelle, se livrent à un travail facile d'acquisition : « ils s'habituent à ne rien produire et ils tombent dans une sorte d'inertie morale ». Les devanciers, moins riches de connaissances « avaient sans cesse l'esprit en travail de production... ils exerçaient incessamment les forces de leur esprit, comme les athlètes

(1) *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu*, 1861, Introduction.

exercent celles de leurs muscles ». Aussi les vues pleines de grandeur et de fécondité abondaient, et vous « autour de qui les moyens foisonnent, gâtés, énervés, rassasiés.. vous ne savez que recevoir et qu'engloutir, et votre intelligence paresseuse étouffe d'obésité et meurt improductive ».

Il suffit de suivre pendant une clinique à l'hôpital la galopade des étudiants au chevet de douze ou quinze malades pour comprendre l'absurdité de cette dispersion de l'attention.

L'habitude du pseudo-travail a des conséquences désastreuses. Nos chirurgiens, en 1914, l'esprit faussé par des idées préconçues n'avaient pas l'outillage nécessaire (1) : les moyens de stérilisation faisaient défaut et sur le front ou auprès du front on ne pouvait entreprendre une opération aseptique ! Les idées pasteuriennes, d'une évidence criante, n'avaient pu détruire les préjugés. Combien de nos jeunes gens ont payé de leur vie cette incapacité d'apercevoir les réalités !

De même un trop grand nombre de nos officiers étaient partis, ignorants des leçons de la guerre Russo-Japonaise et de la guerre du Transvaal, la tête pleine de vieilles images de la guerre c'est-à-dire d'idées surannées (2).

NOS MÉTHODES SONT A REVISER

Après la guerre, nous devrons apporter dans nos méthodes une révolution et mettre en culture l'intelligence dans ce qu'elle a de fondamental. Pour donner à nos adolescents le sens de la liberté nous avons un système d'éducation imaginé par les jésuites, ces fana-

(1) Dr Jean Fiolle, *Les auto-chir*. Revue de Paris, 1er nov. 1917.
(2) Général Fonville, *L'enseignement de l'Ecole supérieure de guerre*. Revue de Paris, 1er juin 1916.

tiques d'autorité et aggravé par Napoléon Ier. Aussi l'initiative en est-elle exclue et nous continuons à imposer du dehors les idées, au lieu de veiller à leur éclosion naturelle dans l'âme de l'enfant.

Par la surcharge des programmes, nous rendons impossible cette éclosion qui demande du temps et le respect de la personnalité de l'enfant. Nous n'avons pas le temps de susciter l'énergie indépendante. En réalité nous n'avons pas foi en la liberté : nous la confondons avec sa contrefaçon, l'anarchie. Toute culture approfondie de l'intelligence nous met en présence des lois éternelles de la raison. Les anarchistes sont des rhétoriciens et des superstitieux qui substituent de grands mots aux choses et qui croient au miracle social : ils refusent d'abaisser leurs regards sur les tristes réalités de la nature humaine. S'ils consentaient à s'étudier sincèrement, et à juger leur conduite quotidienne sans indulgence, ils verraient qu'avec des hommes imparfaits comme nous le sommes tous, une société parfaite est impossible, car beaucoup d'hommes sont demeurés près de la brute primitive comme le prouve l'exemple des Bolcheviks. Au lieu d'avoir les yeux fixés sur un idéal irréalisable, sachons regarder ce qui est possible et à la culture d'une imagination chimérique, substituons la culture de l'intelligence, qui est autre chose que la production courante de la pseudo-intelligence. Nous fabriquons une contrefaçon de la véritable intelligence, une véritable camelote : en effet beaucoup de nos élèves ont une facilité de parole extraordinaire. Comme les grandes coquettes qui peuvent changer de costumes plusieurs fois par jour, ils ont de nombreux vêtements de rechange pour vêtir un très petit nombre d'idées. L'idée d'ailleurs n'est pour ainsi dire qu'un mannequin sur lequel on drape les étoffes chatoyantes de la parole. Elle ne vaut que par les effets qu'elle permet et nombreuses sont en France les per-

sonnes qui croient avoir agi quand elles ont bien parlé.

LA VÉRITABLE INTELLIGENCE C'EST VOIR LA RÉALITÉ TELLE QU'ELLE EST

La facilité verbale n'est que de la contrefaçon d'intelligence. La véritable intelligence est la claire compréhension des réalités, et la pierre de touche qui permet d'en reconnaître l'or pur c'est l'action. On se trompe constamment sur ce qui constitue l'intelligence. Saint-Simon (1) par exemple, parlant de Louis XIV dit que son désir d'agrandissement et de pouvoir n'a été soutenu que par un esprit au-dessous du médiocre, mais, ajoute-t-il, « néanmoins très susceptible de se former ». Or cette capacité de se former, c'est-à-dire de profiter de l'expérience, c'est la définition même de l'intelligence véritable. Le reste du portrait que Saint-Simon trace du roi confirme ce que nous disons, car il lui prête un esprit juste et beaucoup de tact, c'est-à-dire un sens exact des réalités. C'est ce *sens des réalités* qui est la substance de la véritable intelligence. Etre intelligent c'est distinguer clairement ce qui est et ce qui n'est pas, ce qui est faisable et ce qui ne l'est pas, ce qui s'accorde avec le fait et ce qui ne s'accorde pas avec lui. Etre intelligent, c'est comprendre le cas aussi clairement que l'on discerne les détails au fond d'une eau transparente. Cette limpidité du regard de l'intelligence suppose le calme des passions et la liberté de l'esprit : c'est pourquoi elle est refusée aux légers, aux insincères, aux émotifs. C'est que la moindre émotion qui fait rider la surface de l'âme, trouble l'image de la réalité; elle empêche, dans l'acte de la pensée, la pesée délicate des motifs et des mobiles.

(1) SAINT-SIMON, t. 28, *Grands Écrivains.*

LE CAS DE NAPOLÉON Ier

Le cas le plus instructif d'une passion qui fausse le mécanisme complexe et fragile du discernement du réel, nous est fourni par l'un des cerveaux les plus puissants du XIXe siècle, par le plus clairvoyant et le plus proche des réalités. Dès 1809 la vision de Napoléon perd de sa netteté. L'orgueil grandit et trouble la perception de ce qui est. Napoléon s'exagère la grandeur de ses forces et il évalue trop bas celles de ses adversaires. Un de ses fidèles, Decrès s'écriait à la fin de 1809 : « L'empereur est fou, tout à fait fou, et nous jettera tous, tant que nous sommes, cul par dessus-tête et tout cela finira par une épouvantable catastrophe ». La guerre de 1812 fut un acte de démence parce que l'empereur ne sut pas en saisir les difficultés. Il y aurait une étude profonde à faire sur le moment où, dans cette puissante intelligence surmenée commence la dégénérescence du sens des réalités. La même étude pourra être tentée sur le début de cette oblitération du sens du réel chez un homme beaucoup moins intelligent, mais d'esprit longtemps réaliste, Guillaume II, le criminel auteur de la guerre de 1914. Il nous a déclaré la guerre parce qu'il s'est lourdement trompé : il croyait anéantir la France en quelques semaines. A l'Etat-Major prussien, on ne discutait plus la croyance que nous étions incapables de supporter le choc. Guillaume II a fort mal évalué aussi la force de résistance de la Belgique et surtout celle de l'Angleterre. Pseudo-intelligence, puisque les conceptions n'y étaient pas adéquates aux réalités.

De même nos historiens et nos politiciens qui avaient charge de veiller et de renseigner le pays avaient substitué à l'Allemagne réelle, une image fausse, mais qui flattait la paresse nationale et qui n'obligeait pas

les gouvernants au devoir désagréable des résolutions viriles.

Les pseudo-intelligents ont de la répugnance à regarder les réalités, parce qu'elles obligent toujours à un effort d'adaptation. Lorsqu'ils parlent du réel, ils ne pensent qu'à eux-mêmes, à leur amour-propre, à leurs aises, à leurs passions. Ils ne veulent pas que ce qui est vrai soit vrai.

Je citerai sur ce point capital un autre exemple. A la suite d'un danger couru par les élèves d'un lycée, je faisais remarquer à un chef d'établissement vingt mètres de tuyaux traversant le dortoir pour aboutir à un bec de gaz : c'était la menace de mort en permanence pour les élèves. Au lieu de regarder la chose en elle-même, il se défendit : cela existait avant lui ; il n'avait pas de crédits... Je me heurtais à une incapacité de faire abstraction de soi-même et de regarder les choses objectivement.

Voici le portrait d'un autre chef pseudo-intelligent : « Il juge les actes de ses subordonnés à travers ses sympathies et ses antipathies du moment. Il est incapable de faire abstraction de ce qui le touche personnellement. Les mêmes fautes sont jugées par lui insignifiantes ou graves suivant que la personne qui les a commises lui plaît ou non. Les services rendus par un fonctionnaire sont importants ou médiocres suivant la cote de l'instant ».

L'INTELLIGENCE SUPPOSE UNE FORTE ÉDUCATION MORALE

On reconnaît les inintelligents à leur incapacité de voir une question en elle-même. Les peuples enfants furent des peuples émotifs. Leur seule logique fut la logique des sentiments, c'est-à-dire l'absence de raison, le refus d'accepter la réalité objective. L'Asie presque entière en est à cet état. Ce furent les Grecs qui, les

premiers, raisonnèrent et se dégagèrent de la crédulité. Aujourd'hui l'Allemagne, aveuglée par la folie orgueilleuse des pangermanistes, est redevenue, pour le malheur du monde, une nation émotive, dirigée par une passion monstrueuse. C'est qu'il n'y a pas d'intelligence complète sans une forte éducation morale. Je dois être désintéressé, accepter la vérité quelle qu'en soit pour moi la portée, quelle que soit la contrariété qu'elle m'apporte, quel que soit le parti ou les intérêts dont elle me sépare. Aussi les faibles fuient-ils la vérité. Ils désirent se tromper eux-mêmes et leur lâcheté aime à substituer un mensonge agréable à la réalité. Cela est vrai dans toutes les circonstances de la vie. Tel qui, aveugle, épouse une coquette et une paresseuse, prête à rire quand il se plaint d'être transformé en bête de somme. Telle maman qui prête à son enfant des qualités qu'il n'a pas et travaille à le dévoyer, pèche par refus de regarder en face la réalité telle qu'elle est. La plupart du temps, regarder ce qui est, comme cela est, est désagréable. Cette réalité qui s'impose à nous, qui persiste à exister, que cela nous plaise ou non, qui est d'une indifférence sereine à nos penchants, à nos préférences, à nos affections, est insupportable ! Efforçons-nous de ne pas la regarder en face : peut-être que grâce à quelque événement imprévu, miraculeux, la difficulté consentira à disparaître ou à se transformer.

Hélas ! elle ne disparaît ni ne change ! Nous avons beau, comme l'autruche qui cache sa tête dans le sable pour ne pas voir le danger, fermer les yeux ou interposer entre le danger et nous un brouillard de mots et de formules, la réalité est tenace et ne s'en va pas.

Nous sommes maintenant très près de savoir ce qu'est l'intelligence vraie. Nous soupçonnons que pour être intelligent il est inutile de pouvoir dire la même chose de dix façons différentes. Tout sentiment qui

s'interpose entre la réalité et notre œil, qui nous la fait voir jaune quand elle est blanche ou verte quand elle est rouge, diminue ou annihile notre intelligence. Pour être intelligent, il faut être libre de la liberté que préconise Spinoza, c'est-à-dire qu'il faut accepter avec l'humilité du cœur et disons le mot, sinon avec amour au moins avec un courage tranquille la réalité telle qu'elle est. Seule cette acceptation nous permet de regarder les choses en face et de les bien discerner.

Alors peut commencer une action efficace pour les modifier. Si la maman partiale avait consenti à regarder en face la vérité que son fils était vicieux, elle eut pu attaquer le mal en employant des moyens efficaces. En fermant les yeux partialement, nul miracle ne s'est produit, car la logique des réalités morales comme celle des réalités physiques, fait sans hâte, mais avec une inflexible rigueur, sortir des prémisses la conséquence. Tu es vicieux, donc tu seras un raté. Ton orgueil, ô Guillaume, t'a empêché de voir le vrai, donc ta puissance s'écroulera. Vous, Français, vous avez à demi fermé les yeux sur la vérité, donc la victoire vous coûte un prix effroyable.

LA FOLIE, ALTÉRATION DU SENS DU RÉEL

Au chevet des malades à Sainte-Anne, j'ai observé que, dans les maladies mentales, les troubles corporels, pâleur, maux de tête, douleur du rachis, affaiblissement, sont sans importance. La caractéristique *c'est l'altération du sens des réalités*. C'est l'incapacité de voir ou de comprendre la réalité telle qu'elle est et par suite l'impossibilité d'insérer correctement l'action dans la réalité. Faussée la perception des événements de la vie quotidienne, faussé le jugement sur les choses et sur les hommes. Voyez cette femme jalouse suspecter les démarches les plus innocentes, cette mère

inquiète imaginer à un retard plausible des causes dramatiques. Voyez cet homme de parti calomnier sur de futiles apparences... L'aliénation est constituée par des sentiments morbides qui déforment la perception, le jugement, en un mot l'intelligence. Tout gauchissement de l'intelligence par un sentiment, constitue un commencement d'aliénation.

Mais nous ne donnons le nom d'aliénés qu'à ceux dont les émotions pathologiques troublent non seulement la vue des réalités, mais entament l'organisation solide formée dans notre conscience par les expériences des innombrables générations dont nous sommes les héritiers, organisation qu'on nomme la raison, ou pratiquement la logique. La raison est le redressement de l'intelligence humaine par des milliards de luttes contre la nature. Primitivement la croyance s'est épanouie dans les directions les plus absurdes mais peu à peu l'expérience implacable a barré les chemins qui menaient à des casse-cou. Des millions et des millions d'hommes ont dû périr victimes de croyances erronées. Au cours des siècles, la discipline s'est faite, de grandes avenues se sont tracées dans la forêt vierge des erreurs et des ignorances : ces grandes avenues sont les lois de la raison : une chose ne peut pas être ce qu'elle est et son contraire ; tout effet a une cause, etc. Nous ne qualifions de fous que ceux qui sont incapables de faire la discipline de leurs sentiments assez pour permettre à l'intelligence de se soumettre aux lois de la raison. Mais c'est une question de plus ou de moins. Par légèreté, par faiblesse d'énergie, peu d'hommes sont pleinement capables de cette discipline. La plupart se laissent aller aux impulsions du sentiment : ce sont les déséquilibrés, les incohérents, les veules, les instables qui d'après certains aliénistes représenteraient une part importante de l'humanité ! C'est dans l'incapacité logique que réside la différence la plus profonde entre

l'intelligent et celui qui ne l'est pas. Un homme peut être spirituel ; il peut saisir des rapports imprévus qui amusent comme de dire de l'âne aux grandes oreilles que c'est un lapin qui a grandi. Mais les éducateurs, qui doivent avoir une marque distinctive de l'intelligence, ne peuvent reconnaître que de la pseudo-intelligence dans l'esprit le plus vif, eut-il à sa disposition la mieux garnie des garde-robes verbales.

L'inteliigence véritable est l'intelligence candidement attentive aux réalités et à cette quintessence de la réalité qu'est la raison.

Soyez spirituel, quand vous possédez le fonds substantiel et solide de l'intelligence, et ce que vous direz ou écrirez aura du charme. Si ces qualités superficielles ne reposent pas sur ce soubassement de granit, votre parole est sans valeur et votre action sera sûrement dangereuse.

LES CLASSIQUES ONT LE SENS DU RÉEL

Nos grands classiques comme Corneille-le-Véridique resteront éternellement jeunes parce que, comme Antée, ils ont constamment repris force en s'appuyant sur le réel et que leurs constructions sont d'une vérité et d'une logique admirables. Ils réfléchissaient beaucoup et ils étaient attentifs à étudier en eux-mêmes le jeu délicat des sentiments et des passions qu'ils incarnaient dans leurs personnages. Au contraire, les productions romantiques, par leur invraisemblance, ne tiennent pas debout : il est difficile de supporter la représentation de Ruy Blas ou d'Hernani malgré la splendeur des vers, tandis qu'une bonne farce sur solide fonds de raison, comme le Malade Imaginaire, semble écrite d'hier. C'est que la fantaisie elle-même, chez les maîtres comme Rabelais, Molière, Cervantès, Swift, repose sur un fonds solide de logique. Leur

vision des choses demeure exacte, cohérente, fermement ordonnée par les lois de la raison : la passion déréglée ne fausse pas leur jugement, ni l'ordre profond des rapports des choses. Jamais leur fantaisie ne dégénère en illogisme, en incohérence, en absurdité, parce que ces claires intelligences ne perdent jamais le *sens* de la vérité.

ÉRUDITION N'EST PAS INTELLIGENCE

Nous comprenons maintenant que la véritable intelligence est autre chose que l'érudition. On peut être un érudit et demeurer fort inintelligent. Les sots les plus complets que j'aie rencontrés étaient deux agrégés et l'un avait deux agrégations : lettres et grammaire. On peut être un laborieux, *bos suetus aratro,* plier sous le faix du détail inutile et n'avoir jamais confronté ses acquisitions avec l'expérience personnelle. Un fatras encyclopédique n'a rien de commun avec la véritable culture. Collectionner des fiches et les assembler comme un joueur de dominos qui met un six auprès du double six, un cinq auprès d'un cinq, c'est du pur mécanisme d'où toute pensée peut être absente. L'Allemand excelle à confondre précision avec minutie, sérieux avec lourdeur, et il considère l'esprit comme un grenier à remplir.

Tenons-nous en ferme aux vérités que nous avons découvertes. Être intelligent c'est regarder en face le réel, et être inspiré par le plus profond du réel, par la raison. Seul ce regard limpide posé sur la vérité permet l'action féconde et la modification du réel par les idées.

Donc tout ce qui détournera l'esprit de cette double réalité au dehors et en nous, tendra à nous abêtir.

« La prière naturelle de l'âme à la vérité » qu'est l'attention peut être troublée, faussée, égarée par la

passion, orgueil, amour ou haine, esprit de parti. On ne peut donc arriver à serrer de près la vérité que par une discipline sévère de la sensibilité. Cette discipline est la forme la plus haute de la liberté individuelle. Nul n'entre dans la demeure de la vérité s'il n'est homme de caractère et de droiture, car ce n'est qu'à cette condition de maîtrise de soi qu'on devient une intelligence libre. Tous les autres sont serfs de leur paresse, de leur dissipation, de leurs appétits et de leurs passions et ils n'ont pas la pureté qui permet l'entrée du sanctuaire.

Mais ce n'est là qu'une condition préliminaire de l'entrée.

ON NE SAIT QUE CE QU'ON A CONFRONTÉ AVEC LA RÉALITÉ

On peut se trouver arrêté par deux ennemis intérieurs redoutables de la vérité : la lâcheté devant l'effort ou paresse et la poussée impulsive qui rend pénible la suspension prolongée du jugement, de l'affirmation. Sans la double énergie d'aller jusqu'au bout dans l'effort et de s'abstenir de juger sans une confrontation de nos connaissances avec la *réalité* extérieure et intérieure, la vérité nous fuit et nos acquisitions intellectuelles sont de la pseudo-intelligence.

Par exemple, mes connaissances sur le système métrique n'auront aucune *réalité* tant qu'elles n'auront pas été confrontées par moi avec les choses. J'ai une notion expérimentale, donc très nette, de la longueur d'un kilomètre. Du haut de mes montagnes natales j'ai si souvent vu des longueurs de cent kilomètres qu'elles sont pour moi concrètes et réelles. Je sais par des expériences musculaires précises et souvent renouvelées ce qu'est une hauteur verticale de six cents mètres, de douze cents mètres, de trois mille mètres — mais, faute d'expériences précises, je ne *sais*

pas ce qu'est une hauteur de douze ou de quinze mètres et je commets des erreurs dans l'évaluation de la hauteur d'un monument, d'un arbre. Six cents mètres verticaux c'est pour moi une connaissance *réelle*, quinze mètres, c'est une connaissance verbale, abstraite.

Il n'y a pas longtemps que l'hectare a passé pour moi de l'état de connaissance psittacique à l'état de connaissance expérimentale, réelle.

Un élève qui, à l'atelier, réalise d'après des données numériques un abat-jour de carton, sait expérimentalement ce qu'est un tronc de cône tandis que son camarade rhétoricien n'en a souvent qu'une pseudo-connaissance.

De même, si je prends les pincettes et que je me brûle les doigts, la bonne conductibilité du fer pour la chaleur devient une connaissance pratique et expérimentale, tandis que d'autres connaissances demeurent à ce stade analogue aux limbes, à mi-chemin de l'enfer et du paradis, qu'on appelle la connaissance par les livres. C'est un commencement de connaissance, mais ce n'est pas la connaissance réelle. En effet, j'ai rappelé une classe où le maître exposait la lampe de Davy, pendant de vaines tentatives d'un élève pour allumer le feu en présentant devant une grille de fonte un journal enflammé. Personne n'avait vu *pourquoi* le feu ne prenait pas et cependant la leçon, théorique et psittacique, portait sur la diffusion de la chaleur par les métaux bons conducteurs.

SURTOUT DANS LE DOMAINE MORAL

A plus forte raison, les connaissances morales demeurent-elles abstraites et verbales, quand on ne les confronte pas avec l'expérience personnelle. Aussi, vaine est toute érudition, toute recherche de ce qu'ont pensé les autres si elle nous distrait du travail essentiel qui

est de confronter par exemple une page d'un grand écrivain avec notre expérience) Une lecture poursuivie sans ce travail actif que personne ne peut faire pour moi, puisque mon expérience est originale, n'est que du pseudo-travail, pure besogne de mémoire. Si j'étudie le caractère de Pauline, il est nécessaire que j'aie l'expérience de la force calme que donne à l'âme le devoir sans attrait accompli en toute loyauté, ne serait-ce qu'un travail pénible auquel on se donne de tout cœur. Je saurai alors par expérience personnelle que l'âme en reçoit quelque chose d'analogue à ce que les croyants appellent la grâce, c'est-à-dire un élan et un anoblissement. Cette expérience devait être fréquente chez ce pur génie consciencieux qu'était Pierre Corneille. On comprendra alors, par une sorte de *transposition d'expérience*, comment Pauline, qui aime Sévère, mais qui a vis-à-vis de son mari Polyeucte une attitude d'une droiture impeccable, est promue par cette droiture même à une noblesse de cœur qui la rend prête à subir la pénétration d'une croyance plus pure que celle de la religion païenne et qui la hausse jusqu'aux altitudes de l'âme où l'héroïsme se respire.

Quiconque n'a pas l'expérience de moments analogues d'énergie morale ne peut rien comprendre à la tragédie de Corneille.

S'agit-il du Malade Imaginaire? Nous devons pour comprendre la profonde réalité qui fait cette farce immortelle, avoir l'expérience, hélas commune, de ces moments de dépression intellectuelle qui font la fortune des fabricants de remèdes miraculeux, et pendant lesquels nous nous rattachons à toute parole qui nous soutient. Alors nous comprendrons l'état d'âme de ce pauvre Argan, irrité contre ceux qui se moquent des consultations et des ordonnances et désolé d'être abandonné par le médecin « à l'intempérie de ses entrailles et à la féculence de ses humeurs ».

« Regarde en toi-même, dit Marc-Aurèle, c'est en toi qu'est la source du bien, source intarissable pourvu que tu creuses toujours ». De même, c'est en toi qu'est la source de toute vérité morale, pourvu que tu creuses jusqu'aux réalités communes à l'humanité et il suffit pour cela de te sentir vivre, et de réfléchir sur ta propre expérience. Je suis désolé qu'il m'ait fallu des années de travail personnel pour découvrir cette vérité qu'aucun de mes maîtres ne m'a révélée ; ils l'ignoraient peut-être eux-mêmes ! C'est ainsi qu'on peut lire les belles pages de Maine de Biran et de Ravaisson sur l'*habitude* et les insérer dans la mémoire verbale sans confrontation avec l'expérience personnelle, tandis que l'étude prolongée en moi-même d'une bonne et d'une mauvaise habitude me permet de *savoir réellement* ce qu'est la tendance créée par l'acte répété, et de surprendre cet étrange besoin qui naît, cette *instigation*, cette piqûre (1), cette inquiétude, cette souffrance de ne pouvoir satisfaire le besoin naissant... qui fait que par exemple le fumeur va chercher dans tous ses tiroirs quelque cigare oublié et qu'il éprouve une gêne, et parfois une espèce d'angoisse s'il ne peut satisfaire son habitude tyrannique.

Combien de fois m'est-il arrivé, dans une classe de philosophie qui étudiait avec ennui, abstraitement, les *principes de la raison*, leçon pédantesque aussi éloignée de la vie quotidienne que la question de l'anneau de Saturne, de réveiller tout le monde en montrant que ces principes peuvent être compris par un enfant et qu'ils sont impliqués dans nos actes les plus simples. Si, entrant dans la classe, j'affirmais que l'élève Pierre, qui est parmi vous était à l'instant dans la classe voisine et qu'il y est encore, que penseriez-vous de moi?

(1) De là le mot instinct. *Instinguere*, exciter. De στίζειν, piquer.

Que je suis fou ? Cependant, des millions d'êtres humains ont cru et croient encore qu'au même instant un même homme peut être dans deux endroits. La croyance au *double* a été universelle. Nous n'y croyons plus parce que des milliards d'expériences ont enfoncé en nous à l'état de certitude absolue, le principe d'identité, si bien qu'aujourd'hui celui qui agit comme s'il n'y croyait pas est qualifié d'aliéné. De même nous sommes nombreux à croire que nul effet ne se produit sans cause et les philosophes considèrent la nécessité des principes de la raison comme la seule réalité objective, et comme constituant le fonds même de la pensée commune à tous les êtres pensants.

Partout on verrait qu'être intelligent c'est pénétrer dans la réalité et qu'on n'y pénètre que par une espèce de tact délicat, de sympathie qui se développe dans une longue amitié avec les choses : c'est ainsi qu'un bon médecin *sent* ce qui se passe chez son malade à la façon d'une maman qui « a mal à la tête de son enfant ». On ne comprend les choses que quand on les a longuement fréquentées. Etre intelligent c'est pouvoir s'orienter dans le réel par suite de l'habitude de regarder calmement et lucidement ce qui est.

NÉCESSITÉ EN POLITIQUE D'ALLER JUSQU'AUX RÉALITÉS

En politique le besoin d'intelligence véritable est urgent. Quel est le démagogue qui cherche à imaginer de quelles poches sort l'argent qu'il fait distribuer sous diverses formes à ses agents électoraux et à sa clientèle de mendiants ? Faute d'une claire intelligence des réalités économiques, on en arrive comme en Russie à brimer les meilleurs éléments de la Nation. Aux yeux du démagogue les seuls gens dignes d'intérêt, ce sont les ratés, les propres à rien, les incapables. Un homme qui réussit par son énergie, par son travail,

par une économie sévère, est par là-même suspect. Les ministres, dont le devoir primordial serait de s'armer de la lanterne de Diogène et de chercher dans leur personnel les hommes d'intelligence et de caractère, afin de les mettre à la tête, ont leur temps hâché si menu, que presque tous font banqueroute à cette tâche qui est la seule nécessaire.

Aussi les grandes administrations de l'Etat sont-elles trop souvent le refuge des traditions usées et qui ne s'adaptent plus aux réalités nouvelles. Elles vivent de « précédents ». Privées de la stimulation des esprits capables de discerner les choses fausses, mortes ou malades des vivantes, elles sont parfois un obstacle très lourd au progrès. C'est ainsi que la France s'est endormie et qu'elle a laissé une part énorme de ses richesses naturelles inutilisées (1). Qu'on compare la médiocre organisation du ministère de l'agriculture avec l'organisation pratique, stimulante du même ministère aux Etats-Unis, et l'on sera édifié (2).

Le correspondant étranger d'un journal (3) appréciait ainsi le chef d'un grand ministère : « il travaille du matin au soir et du soir au matin comme un cheval, mais à la façon d'un fonctionnaire ou d'un moine qui ne connaît pas les hommes et ne se bat qu'avec des mots ou des idées ». Le correspondant se moque de sa foi « dans la vertu curative des rapports administratifs »

DISCERNER LES MEILLEURS CERVEAUX, QUESTION DE VIE OU DE MORT

Si nous insistons sur les caractères distinctifs de la véritable intelligence, c'est que nulle part nous n'avons

(1) Lysis, *Vers la Démocratie nouvelle*, et *Pour renaître*.
(2) Fraser, *L'Amérique au travail*, traduction Sarville.
(3) Le *Temps*, 2 décembre 1905. Il s'agit de Witte.

vu ce sujet capital traité. Les chefs n'ont aucun moyen sûr pour discerner les talents naissants et ils sont embarrassés par la quantité de pseudo-intelligents que fabriquent nos lycées. La facilité verbale et même l'éloquence peuvent coexister avec une inintelligence réelle : ce sont des dons que nous surévaluons avec une exagération absurde. Quiconque connaît par le dedans nos méthodes éducatives superficielles, sait qu'elles ne peuvent aider une intelligence originale à se développer.

Cet état de choses constitue un grand danger, car une nation n'assure son avenir qu'en mettant ses cerveaux les plus vigoureux au premier plan. Rome et la Grèce ont rapidement décliné parce que les guerres incessantes, puis les guerres civiles, les proscriptions, le bannissement, les exécutions en masse ont fait disparaître les intelligences et les caractères d'élite. Les hommes de grande valeur ont beaucoup de jaloux et beaucoup d'ennemis parce qu'ils ne rusent pas : habitués à regarder choses et gens en face, à ne pas s'en faire accroire et à engager avec les difficultés et les routines une lutte courageuse et intelligente, ils appellent « un chat un chat et Rollet un fripon ». Aussi, en temps de démagogie, sont-ils les premiers frappés. Le massacre est, pour le parti au pouvoir, un moyen commode et expéditif de faire taire les gêneurs du parti adverse, et quand les partis ont passé successivement au pouvoir, il ne reste plus un homme de valeur debout ! C'est ainsi qu'Octave laisse tuer Cicéron !

Aussi, dans cette Rome qui avait conquis le monde, la période qui va des premiers massacres à l'invasion des Barbares (1) a-t-elle été perdue pour les progrès humains. De cette lourde pâte humaine, privée de son levain, ne sont sortis que des rhéteurs et quelques historiens comme Tacite, d'ailleurs incapables de saisir

(1) Cinq cents ans environ.

les causes de la décadence. La routine devint telle que pas un médecin de génie, pas un savant ne put mûrir. Même dans l'armement du soldat et dans la tactique, aucun progrès, aucune invention...

Au point de vue politique, l'abjection fut complète et le peuple romain toléra à sa tête et applaudit des fous sinistres comme Néron, Caligula, Commode, etc. Au point de vue social, aucune institution ne prit naissance. Terrible déchéance d'une nation qui laissa périr son élite et ne fit rien pour la reconstituer !

La Russie ne nous offre-t-elle pas en ce moment (1919) une leçon de choses effroyable qui démontre le péril de mort que court une nation privée de son élite ? Un régime d'oppression, sans aucune intuition de l'avenir du pays, a écrémé chaque génération de ses esprits les plus vigoureux, de ses hommes de caractère. Chaque tzar a envoyé en prison ou en Sibérie, ou à la potence les jeunes gens les plus actifs, les plus courageux. L'exil a déséquilibré la plupart de ceux qui ont pu fuir, car ils ont rompu toutes les racines qui apportent à la sensibilité et au cerveau d'un homme les seuls aliments assimilables qui sont ceux du terroir natal. Incessamment appauvrie de ses éléments clairvoyants et énergiques la Russie avait le mal de Pott. Le jour où a été brisé le corset de fer qui la tenait debout artificiellement, la Nation, dépourvue de colonne vertébrale, ne pouvait que s'effondrer.

Nous pouvons ajouter à cet exemple celui de l'Autriche-Hongrie où un régime policier étouffant et une dynastie stupide ont éteint toute liberté d'esprit, de sorte que depuis cent ans cet immense pays n'a pas donné un grand écrivain, un grand savant (1).

Nous-mêmes, parce que notre régime politique mal organisé avait rempli les hautes situations de créatures

(1) W. Steed, *La Maison des Habsbourg.*

et souvent éliminé les vraies âmes de chefs, capables de profiter des expériences des guerres sud-africaine, russo-japonaise et balkaniques et d'en faire passer les leçons dans la pratique, nous avons failli disparaître comme nation indépendante en 1914. Heureusement, nous avons pu faire à temps pour nous sauver — mais à quel prix ! — l'élimination de quelques centaines d'officiers généraux pseudo-intelligents.

On le voit, c'est pour notre pays une question de vie ou de mort que de savoir discerner l'intelligence vraie de la fausse.

L'intelligence vraie, c'est la limpide lumière de l'attention pénétrant jusqu'au fond des réalités. Seule la connaissance exacte des réalités peut mettre à même d'agir sur elles. Cette connaissance implique un haut degré de maîtrise de soi, de désintéressement, de pureté d'âme (1). C'est la forme la plus élevée de la liberté humaine. Aussi est-elle rare et la foule des bavards s'efforce-t-elle de faire prendre pour de l'intelligence vraie ce qui en est une contrefaçon.

Nos morts se seront donnés en vain au pays si le lendemain de la guerre nous n'apportons dans nos méthodes de gouvernement et d'éducation de profondes réformes. Gouverner, c'est mettre à leur place, à la première, les hommes compétents, énergiques et *vraiment* intelligents. Eduquer la nation, c'est avant tout former ces hommes. On ne les forme pas avec nos méthodes surtout propres à développer des rhéteurs. On obtient des hommes en formant des esprits observateurs, candidement respectueux des faits, c'est-à-dire des esprits scientifiques. Il les faut en outre assez énergiques pour qu'ils insèrent dans les réalités leurs idées, leurs hypothèses suggérées par l'expérience mais constamment réadaptées sur elle.

(1) La haute lumière de l'intelligence suppose la perfection morale. *Confucius*, Tchoung-Young, ch. XXI.

CHAPITRE III

Savoir travailler

> Exigua pars est vitae quam nos vivimus.
> SÉNÈQUE, *De brevi vitae.*

Poncelet, en regardant « travailler » une de ces grandes roues qui reçoivent dans leurs auges creuses l'eau dont le poids fait tourner l'appareil, remarqua que beaucoup de force se perdait. Il étudia la forme qu'il fallait donner aux auges pour réduire au minimum le gaspillage. Il doubla ainsi le rendement de ces roues qu'on appela de son nom.

Chaque fois que je regarde travailler un élève ou un étudiant, je suis frappé de l'énormité du temps et des forces qu'il gaspille par une mauvaise méthode de travail et par suite de l'ignorance des lois de l'esprit que nul ne peut violer impunément. Quand j'évalue le temps que j'ai perdu moi-même, faute de connaître de saines méthodes, fondées sur quelques vérités élémentaires de la psychologie, j'éprouve du chagrin et je comprends l'amertume de la remarque que fait M. Salomon Reinach qui déclare qu'en six ou sept ans il eût pu apprendre ce qu'il a mis trente années à acquérir (1).

Comme je l'ai dit, je n'ai jamais reçu un conseil de

(1) *Cultes, Mythes et Religions,* p. 2 et 3 ; t. II, La marche de l'humanité, 1905.

mes nombreux maîtres concernant *l'art de travailler* et peut-être n'avaient-ils jamais réfléchi à la question. L'habitude est un obstacle bien lourd à tout progrès, car les erreurs constantes cessent de choquer : on ne les remarque même plus. Habitués dès l'enfance au morne ennui de nos routines, courageux à la besogne, ils n'ont sans doute jamais été effleurés par la pensée qu'il était possible d'y porter allègement, et s'ils l'ont pensé, ils ont été découragés par l'intuition que l'entreprise était difficile et nécessitait une profonde connaissance de la psychologie.

Il faut d'abord résolument déblayer le terrain, être sincère avec soi-même et ne pas vouloir se persuader qu'on travaille quand on perd son temps.

LE PRIX DU TEMPS

Perdre son temps est une faute irréparable. Il est comme la substance dont est faite la vie. Quand on est jeune la durée d'une existence humaine paraît très longue. Hélas ! avec quelle rapidité cette durée s'écoule, on en a l'intuition dès la trentième année ! Chateaubriand raconte que le jour où il eut quarante ans, il éprouva un sentiment de stupeur. *Eheu ! Fugit irreparabile tempus...*

Il semble que puisqu'on le mesure au moyen d'horloges et de montres, le temps doit être identique pour tous. Il n'en est rien. Une journée paraît interminable à un paresseux et très courte à un laborieux, et inversement, quand ils la considèrent d'ensemble, elle paraît vide, inexistante aux paresseux, « étoffée » au travailleur : c'est que le temps est un cadre que nous remplissons de nos pensées, de nos sentiments, de nos expériences. Une vie courte, comme celle d'un Pascal ou d'un Spinoza peut être très riche ; une longue vie inutile peut être monotone et nue comme le désert.

Le temps du travail est court. Si d'une vie de soixante ans, l'on défalque l'enfance, le sommeil, reste-t-il trente ans ? Si de ces trente ans on déduit le temps de la toilette, des repas et de la digestion, les maladies, les malaises, les visites, les voyages, les allées et venues, les chagrins inutiles, les deuils, les bavardages interminables, la correspondance, les vacances, le temps énorme que les gens qui n'ont rien à faire nous volent, quel effroi de constater que chez les plus favorisés, il reste à grand peine une douzaine d'années pour le travail intellectuel !

Ceux qui sont pris par un métier absorbant, n'ont souvent aucun loisir, et pour eux la vie s'écoule sans pensée ! L'étudiant est favorisé, parce qu'il est libre, mais qu'il fasse l'examen de ses meilleures journées : combien les heures de véritables efforts intellectuels sont peu nombreuses ! Maintenant, qu'il analyse l'une de ses heures d'énergie : nous ne pouvons faire attention qu'en suspendant la respiration, défalquons donc de chaque minute les vingt-huit à trente secondes prises par l'acte de respirer. Ajoutons à ce déchet le temps des recherches dans le dictionnaire, le temps perdu à compulser des notes, à se laisser aller à lire des choses inutiles, et les menues secondes perdues à prendre de l'encre, à veiller sur son feu, sur sa lampe, etc., et l'on devra avouer que le temps de l'effort est ridiculement petit : vingt secondes par minute, vingt minutes par heure, dans les moments d'énergie.

SAVOIR BIEN UTILISER LE TEMPS

Cependant, avec ce temps si court, on dresse des œuvres immenses pourvu qu'on ne le gaspille pas. L'économie du temps est le principe de tous les succès et de la gloire ; mais il faut croire de toute son âme

que rien ne vaut d'être échangé contre lui. Si nous avons un profond respect du temps, de sa valeur incomparable, nous aurons toujours assez de loisir pour faire ce que nous voulons, si nous le voulons bien. « Quelque laborieux que j'aie été, je confesse humblement que j'ai perdu pendant toute ma vie les cinq sixièmes de mon temps ; avec le sixième restant, j'ai trouvé le moyen de faire des études brillantes, des voyages nombreux, de suivre pendant dix ans les cours de la faculté de médecine et de devenir membre de l'Institut, sans parler de quelques volumes dispersés çà et là tout le long du chemin (1) ».

L'énergie n'allonge pas le temps, mais elle en décuple le rendement. *Vita, si scias uti, longa est.* Mais, d'ordinaire, nous allons sans but, toujours songeant à de nouveaux projets et nous laissons le temps fuir sans faire nos provisions :

La cigale ayant chante
Tout l'été
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue...

Le travail qu'un homme assez bien portant peut accomplir est considérable, pourvu qu'il s'y mette.

Posons d'abord un principe, c'est qu'il y a contradiction entre bien travailler et travailler longtemps. Mosso a démontré que trente contractions énergiques d'un muscle, si elles sont successives, amènent un épuisement qui nécessite deux heures de repos. Quinze contractions ne demandent qu'une demi-heure de repos consécutif. Donc, en distribuant ses efforts intelligemment, on peut produire soixante contractions en deux heures ! Bacon avait remarqué les effets du travail mal

(1) *Revue de Paris*, 1er mai 1916 ; Adolphe BLANQUI, *Souvenirs d'un Lycéen de 1814.*

distribué : « C'est paresse, dit-il, que de passer trop de temps à l'étude ». Le temps ne fait rien à l'affaire : ce qui importe c'est l'énergie que l'on apporte à son travail. Il est essentiel de ne pas se leurrer, et de ne pas croire qu'on travaille quand on fait du pseudo-travail, dans une espèce d'activité paresseuse, d'occupation fainéante.

VEILLONS SUR LES MINUTES !

Ce point acquis, il faut économiser le plus de temps possible. Les heures, comme les pièces d'or, se défendent assez bien toutes seules, mais on gaspille facilement les sous, c'est-à-dire ici les minutes.

Les grands laborieux économisent les heures : ils ne dorment pas avec excès, ne mangent pas au point de s'alourdir, ils suppriment les visites, les correspondances oiseuses, ils fuient les conversations inutiles et tout ce qui dissipe. Mais on peut dire que la grande économie qu'ils font c'est celle des minutes. Dans une maison sans surveillance, c'est par les menus coulages que s'en va l'argent qui devrait assurer la dignité et l'indépendance de l'âge mûr, parce que les fuites de chaque moment finissent par s'additionner et par faire un total surprenant. De même le gaspillage des minutes trotte-menu qui fuient, fait un total énorme.

Nous étudierons bientôt une cause essentielle de perte de temps, qui est la mise en train laissée au hasard. Bornons-nous ici au gaspillage des minutes *pendant le travail*. Le religieux veille sur ses pensées et sur les occasions extérieures, parce qu'il sait que le diable guette constamment quelque fléchissement de l'attention pour en prendre avantage. On peut dire de même que le diable rôde autour du travailleur avec la ténacité de la pesanteur qui saisit immédiatement quiconque se laisse aller. La paresse profite de toutes les

occasions. Au temps des plumes d'oie, que de minutes perdues à aiguiser son canif et à tailler sa plume ! Tout prétexte est le bienvenu pour suspendre l'effort ! Quelle occasion que la chute d'une mouche dans l'encrier ! Töppfer a écrit une page charmante sur cette aubaine qui échoit à un écolier. Le chat miaule à la porte : il serait cruel de l'y laisser et cependant on sait que le mouvement du porte-plume l'incite nécessairement à jouer. Maintenant, c'est un mot qu'il faut chercher dans le dictionnaire : on ne peut se dispenser de jeter un coup d'œil sur les mots voisins... Si c'est un dictionnaire des Antiquités, quelle force de résistance ne faut-il pas pour refuser de regarder quelques images... Le feu menace de s'éteindre ; la lampe nécessite une intervention ; une automobile stationne, dont le moteur ronfle : qui donc vient dans la maison? Voilà le journal qui arrive : un simple coup d'œil sur les nouvelles ! C'est l'affaire de quelques minutes... Et que dire des nombreuses glissades de l'attention sur la pente des associations d'idées familières, des rêveries provoquées par un mot ?

Immense est le nombre des minutes que les plus ardents au travail perdent sous des prétextes qu'hypocritement ils qualifient de plausibles : tous, nous nous laissons prendre à notre propre duplicité, tant la tension de l'esprit est contraire à notre nature : nous sommes ingénieux à nous tromper nous-mêmes.

De même que les gendarmes ne perdent pas de vue un prisonnier prêt à profiter de toute occasion pour s'enfuir, de même nous devons surveiller notre attention toujours au moment de s'évader : le mieux est d'y avoir réfléchi, de s'être fait une habitude de l'assiduité et de tenir présente à l'esprit une règle impérative : veille sur les minutes ! Veille aux menus fléchissements de l'attention !

Le temps est toujours suffisant pour qui sait en faire

usage, et on arrive, à force de discipline de soi, à ne pas perdre une minute. Littré écrivit la préface de son dictionnaire le matin pendant qu'on faisait sa chambre. Le chancelier d'Aguesseau que sa femme, toujours inexacte, faisait attendre pour le dîner, au lieu de s'impatienter, utilisait les minutes et lui présentant un livre à table, lui dit : « Voici mes hors d'œuvre ». Un trait du grand Darwin, était son respect du temps. Il ne perdait jamais quelques minutes qui se présentaient à lui, sous prétexte que ce n'était pas la peine de se mettre au travail (1).

Il ne faut pas croire que cette utilisation des minutes et des quarts d'heure soit fatigante, car il ne s'agit pas de travail intellectuel, mais seulement d'occupations intellectuelles, de menues besognes indispensables : travail de copie, notes à prendre, passage à relire, recherche d'une citation à vérifier, etc. C'est un travail de déblaiement ou de préparation analogue à celui de l'ouvrier qui affute ses ciseaux, emmanche son marteau aux heures de loisir ; c'est l'utilisation intelligente du temps afin que l'esprit ne soit pas dérangé lors du vrai travail : les soldats ne demandent à la prévoyance des chefs que de tout préparer pour que l'attaque ne se brise pas sur des obstacles misérables. De même, prévoyez ce qui vous est nécessaire pour le moment des efforts d'attaque lors du véritable travail.

Notez que le cerveau ne cesse jamais de travailler : regardez les gestes de cette bonne femme dans la rue : sentiments et idées traversent son cerveau. A plus forte raison en passe-t-il dans le cerveau d'un intellectuel : associations d'idées et de sensations et de perceptions cheminent à travers la pensée, aussi pressées que les citadins dans la rue. Il n'en coûte pas, grâce à l'ha-

(1) *La vie et la corresp. de Ch. Darwin par son fils.* Trad. Varigny, 2 vol. 1888.

bitude, d'ordonner cette cohue en une procession harmonieuse. On arrive non pas à penser toujours au sujet que l'on traite, mais à créer une espèce de partialité de l'esprit qui l'incline à accueillir de préférence les impressions, les idées qui ont du rapport avec l'idée dominante. Celle-ci devient comme un aimant qui attire naturellement la limaille de fer et qui, sans effort, dédaigne le papier ou la sciure de bois.

C'est un état de l'esprit et non une tension. On arrive tout naturellement à penser de préférence à ce qui se rattache au livre, au chapitre qu'on porte en soi : une observation, une lecture, un mot entendu, déclenchent des idées relatives à la préoccupation dominante. Donc, pas de fatigue. C'est un penchant de l'esprit, récompense d'un peu de volonté et qui ne coûte pas plus de peine que n'en coûte à une maman d'aimer tout ce que fait son enfant et d'être indifférente à ce que fait un enfant du voisinage. Mais la création voulue de cette partialité de l'esprit pour l'objet préféré est une nécessité pour le travailleur, car, seule la continuelle pensée appliquée au travail permet de prévoir les obstacles et de rassembler les ressources pour les moments de pleine énergie, pour les offensives.

Le temps n'étant qu'un cadre vide que l'énergie intellectuelle doit remplir, il est clair que ce qui importe, c'est la bonne administration de cette énergie.

LES ÉNERGIES DIFFÈRENT BEAUCOUP

Il faut donc que l'étudiant se rende compte lucidement de la quantité et de la qualité de son énergie mentale, afin d'y adapter les modes de son travail.

Au premier rang sont les volontés puissantes dont l'énergie abondante se renouvelle très vite et paraît intarissable : telle l'énergie intellectuelle de Napoléon Ier, d'Alexandre Dumas père, etc.

Il y a des énergies fortes mais qui, fatiguées, sont lentes à se reconstituer, telle l'énergie intellectuelle d'un Pascal.

Il y a des energies moyennes vite réparées et des énergies moyennes lentes à se ravoir.

Enfin au dernier rang sont les énergies vite épuisées et lentes à se refaire.

Cette classification, qui peut aider chacun à étudier sa propre énergie, n'a qu'une valeur générale, car la plupart des énergies subissent de grandes fluctuations : les moments de pleine vigueur, de lucidité intellectuelle et de profonde pénétration sont rares, comparés aux moments d'énergie moyenne ou même faible. Dans une même journée les variations peuvent être considérables : elles le sont dans la même heure.

La sagesse consiste à ne jamais laisser perdre un seul de ces moments sacrés où l'intelligence coule dans son heureuse plénitude.

Elle consiste aussi à *mériter* ces moments, à les préparer en utilisant avec habileté les innombrables minutes d'énergie moyenne de façon à ce que tout ce qui peut être nécessaire à l'esprit au moment de ses fulgurations soit à sa disposition : qu'il ne soit distrait, ni arrèté, ni contrarié par rien et qu'on ne soit pas obligé de courir chercher du bois parce que la belle flamme vacille faute d'aliment.

Γνωθι σεαυτον

Il faut que l'étudiant se voie tel qu'il est : γνωθι σεαυτον ; qu'il ne s'en fasse pas accroire ; qu'il ne surfasse pas ses forces, qu'il ne les déprécie pas non plus. Il doit les estimer à leur juste valeur afin de n'exiger de lui-même que ce qu'il peut réellement donner. Mais qu'il se demande à lui-même tout l'effort qu'il est capable de faire.

A-t-il une énergie abondante et vite renouvelée ? Il pourra, sans se fatiguer, donner une demi-heure d'un effort intense, suivi d'un court repos, recommencer un effort égal au premier, ou un peu plus court, suivi d'une détente plus longue : ainsi pendant deux ou trois heures.

Mais celui dont l'énergie est lente à se reconstituer diminuera le temps des efforts et augmentera celui des repos. A chacun de s'étudier attentivement, comme il étudierait un camarade, objectivement et de noter ses observations comme on le fait quand, dans une ferme, on évalue le rendement d'un cheval ou d'un ouvrier. Etre intelligent, c'est se voir tel qu'on est, *c'est s'accepter* ; c'est prendre son parti de la quantité et de la qualité d'énergie que la nature nous a départie et de l'utiliser avec clairvoyance. Rien ne sert de se violenter : le fonds de notre tempérament nous est donné : à nous de le faire fructifier.

Par une sage direction, on peut obtenir beaucoup, même si l'énergie est médiocre, parce que l'un des éléments essentiels du succès, le temps, est identique chez tous et que *c'est l'habile administration de cette puissance commune qui permet les plus beaux développements humains.*

PENSEZ D'AVANCE A CE QUE VOUS FEREZ

Si l'énergie est mesurée, raison de plus pour ne jamais la gaspiller. Il faut donc éviter les fatigues inutiles. Or, ce sont les décisions à prendre, les résolutions, l'initiative, qui suppose un choix, qui semblent consommer le plus de force. On sait que les malades de la volonté se troublent et hésitent quand ils doivent faire le choix le plus simple entre deux possibles. Si vous tracez sur le sol une ligne de l'extrémité de laquelle deux autres lignes divergent, le malade arrivé au point

où il doit choisir de se diriger à droite ou à gauche, s'arrête, incapable de l'effort de volonté nécessaire. Souvent je remarque le trouble de personnes qui, entrant dans un cabinet de réception, ont à choisir entre deux ou trois fauteuils. A des degrés différents, nous sommes un peu malades de la volonté comme les domestiques et les manœuvres qui vont de l'avant quand la tâche leur est clairement indiquée, mais à qui la nécessité de choisir entre plusieurs alternatives cause un véritable malaise. Les moines et les soldats ont une vie rude, mais elle est sans responsabilité et sans initiative et c'est une grande douceur pour les volontés débiles que de n'avoir aucune décision à prendre. Comme dans toute énergie il y a des bas et des hauts, c'est être prévoyant que de ne pas imposer à la volonté, au moment où elle aura à prendre son élan, ce malaise, ce trouble que cause un choix entre des alternatives.

J'ai souvent observé les élèves au moment de leur entrée en étude : ils perdent un temps considérable à se décider pour tel ou tel travail. Ils abordent ensuite celui qu'ils ont choisi avec une énergie déjà entamée par la fatigue de la décision prise. Aussi, je me suis toujours fait une règle de réfléchir d'avance à mon travail, et quand j'assieds mon corps devant ma table, je ne lui laisse pas le temps de regimber parce que je sais exactement par quoi je vais commencer : la mise en train est instantanée : autrement elle est lente, lâche, manquée.

Cela est facile à comprendre : nous savons par des expériences très précises qu'imaginer un mouvement n'est possible que grâce à l'excitation naissante des nerfs qui seront impliqués dans l'exécution de ce mouvement. Une excitation plus intense amène le mouvement lui-même. Penser à l'accomplissement d'un acte, c'est en quelque sorte faire une esquisse de cet acte,

c'est se retenir de le faire. *C'est donc commencer de le faire.*

Voilà pourquoi la volonté se déclenche facilement quand l'acte à accomplir est simple et net et pourquoi elle est difficile à mettre en mouvement quand il y a confusion dans les projets. Cela est si vrai que l'acte s'accomplit de lui-même quand nous imaginons d'avance, dans le détail, les mouvements précis à accomplir. J'ai remarqué souvent que le matin, si je veux me lever de très bonne heure, il ne me sert de rien d'évoquer des raisons abstraites de devoir, d'honneur ; ces raisons abstraites n'agissent pas sur mes muscles. Au contraire, si je fixe mon attention sur les mouvements que je dois accomplir pour me lever, si, en pensée, je saisis telle pièce de mon vêtement, puis telle autre ; si j'imagine mes mouvements automatiques dans leur ordre habituel, et si je concentre ma force mentale sur leur détail, ils passent naturellement à l'acte et je me trouve debout en train de me vêtir, ayant, sans m'en apercevoir, franchi le Rubicon qui sépare les velléités du fait.

De même, j'ai constaté cent fois que si j'aborde un travail sans imaginer dans le détail ce que je ferai, la mise en train est difficile. Au contraire, si je pense que j'étudierai ce matin telle page de Sénèque, que je dois prendre mon dictionnaire et ma grammaire et que je lirai d'abord mon texte d'un élan, que je l'attaquerai ensuite phrase par phrase, mon travail est allégé. En me mettant à ma table de travail, je savais que je traiterais de l'infériorité où se trouve celui qui n'a pas fixé sa tâche et aussitôt, de toute mon énergie, sans perdre une minute, j'ai abordé mon sujet. En évoquant d'avance les détails de l'acte à accomplir, on évite une fatigue au moment du travail, celle de choisir entre plusieurs actes possibles.

La fatigue du choix est si réelle que les commençants

perdent un temps considérable en préparatifs : ils s'y attardent, vérifient leur encrier, leur porte-plume, bref, ils reculent le moment de la décision. Il est imprudent d'ajouter au désagrément de la mise en train un surcroît d'effort.

Il faut donc éviter que le passage à l'acte, facile quand il est préimaginé, ne soit gêné par l'hésitation inhérente au choix. Pour cela, il suffit de penser le soir au travail du lendemain : c'est accorder son instrument avant le concert. Mais ne nous contentons pas d'à peu près : imaginons avec précision les détails les plus intimes de la mise en train. Faisons de même avant d'entreprendre une tâche quelle qu'elle soit : nous l'aborderons alors avec aisance et décision.

PENSEZ AU COMMENT

Nous pourrions répéter ici ce que nous disions de la méthode en général. On peut, dans le travail intellectuel, comme dans toute action, réaliser une économie importante en réfléchissant sur la façon de faire son travail. On évite ainsi le « gaspillage journalier de l'effort humain par maladresse, mauvaise direction ou incapacité. On se rend compte facilement des gaspillages de matériel, on apprécie plus difficilement celui qui résulte de l'incapacité ou de la maladresse des hommes ». On ne sait rien sans l'apprendre, pas même marcher de façon à ne pas gaspiller les forces (1). Nous devons être ménagers de l'esprit. On peut obtenir 8 de bien des façons : en additionnant 5 + 3 ou 4 + 4, etc. de même il y a plusieurs façons de faire un travail et il est bon d'y avoir réfléchi. Il ne faut pas attaquer sa tâche en impulsif, quitte à voir quand on y est en

(1) Mosso, *Les exercices physiques et le développement intellectuel*. F. Alcan, édit., 1904, p. 56.

plein, qu'on s'est engagé dans une mauvaise voie. Quand j'aborde un chapitre, je ne m'y engage jamais sans en avoir dressé un plan. Souvent, quand j'avance, j'en aperçois les défauts qui m'obligent à tout recommencer, mais cela est inévitable, car, seule la mise à l'épreuve révèle les imperfections de l'ordre préconçu. Il faut donc savoir ce que l'on veut faire et rassembler sous la main les notes, les cahiers, les coupures, les livres qui seront utiles, de sorte que tout l'élan de l'effort soit utilisé à écrire, sans qu on fournisse au diable qui sommeille des occasions de faire perdre du temps, occasions qui se présentent en foule s'il faut aller chercher ce qui manque.

DÉMARREZ AVEC VIGUEUR

Une fois qu'on a tout prévu, il reste à attaquer le travail. Il faut démarrer avec franchise et vigueur et se jeter au cœur même du sujet. « Il faut faire une entrée confiante et hardie dans le travail », aborder d'un effort résolu les difficultés, avec la foi du nageur qui sait qu'il sera porté par les flots qui menacent de l'engloutir.

Combien de fois m'est-il arrivé de rester des semaines entières comme oppressé par la multitude des idées à pied d'œuvre, qui refusaient de s'ordonner! Pour mon Cours de Morale, ayant tout à coup aperçu l'inanité de mon plan provisoire, je demeurai longtemps dans l'obscurité et la confusion, mais instruit par des expériences antérieures, je conservais la calme certitude que la clarté se ferait. Elle se fit, en effet, tout d'un coup, par une brusque synthèse.

Jamais un effort résolu, parfaitement loyal, sans truquage, sans impatience, n'a abouti à un échec. Comme le disait notre admirable Poussin « avec le temps et la paille mûriront les nèfles ». La maturité pour

lui, c'était la découverte de ce qu'il y avait de significatif dans son sujet (1). Mais il faut se donner de tout son corps et de toute son âme à ce que l'on fait. Suivons la méthode de Jeanne d'Arc (2) : « Je disais à mes gens : Entrez hardiment parmi les Anglais ! Et j'y entrais moi-même ». Qu'il s'agisse de résoudre un problème, de saisir le sens d'une phrase latine difficile, entrez hardiment.

Par la fenêtre close, il paraît pleuvoir plus fort qu'il ne pleut quand résolument on se met en route. Le paresseux se fait une idée exagérée des difficultés : il en est de lui comme du peureux qui voyage la nuit : chaque buisson semble un brigand embusqué ; pour celui qui n'a pas peur, le buisson n'est qu'un buisson : de même pour le travailleur courageux, les difficultés s'évanouissent. Le calme robuste leur en impose.

Même si au départ on ne l'a pas, la confiance, *qui est une récompense*, vient, à la condition que dans le fond obscur de la conscience nous ne soyons pas des « défaitistes », que nous ne laissions pas se faire comme une hypocrite apologie du découragement : il faut y aller de toute sa volonté. Marchez, et la foi viendra.

QUELQUES CONSEILS

D'ailleurs, il ne faut jamais attendre qu'on soit « en train » pour se mettre en route. Il en est du travail comme d'une ascension dans les Alpes. On part, avant le jour, dans l'air glacial des hautes vallées, et les premiers moments sont pénibles pour la bête paresseuse : mais dès que le cœur s'est adapté, que le sang s'est oxygéné, le courage et l'entrain surgissent. De même,

(1) Desjardins, *La méthode des classiques*.
(2) Voir Jules Payot, *L'apprentissage de l'art d'écrire*. Les conseils de Jeanne d'Arc, p. 294.

il ne faut jamais attendre du dehors l'impulsion qui n'est que la récompense des premiers efforts. C'est l'action qui donne la joie et l'entrain. Comme le remarque Gratry (1), pour écrire, il faut d'abord prendre la plume et s'y mettre, sinon on n'écrira jamais. Il faut commencer, déclencher l'activité, quitte à sacrifier ce qu'on écrit dans ces conditions et à faire comme les musiciens qui battent quelques mesures pour rien.

Une fois que le moteur est « parti », il faut travailler « fidèlement, exactement, persévéramment (2) ». La fidélité c'est l'ordre, le travail aux mêmes heures. L'exactitude consiste à travailler de toute notre application, aussi bien que nous le pouvons. La persévérance c'est la continuation de la même étude : il faut éviter l'inconstance. *Qui mollis et dissolutus est in opere suo frater est sua opera dissipantis.*

Il ne faut jamais s'énerver, ni se presser, surtout si l'on a beaucoup à faire. Pas de surmenage, pas de trépidation, pas de hâte, parce que la hâte a toujours quelque chose de fiévreux. La course fait battre le cœur trop vite et donne de l'anxiété, de même la hâte agit comme une émotion et elle trouble l'équilibre mental. Elle fait perdre la calme douceur vis-à-vis de soi qui seule favorise les délicates et riches associations d'idées ; elle émousse l'esprit critique qui refuse sa clarté aux turbulents et aux impulsifs. Spencer remarque que Lubbock, avec des occupations variées et nombreuses ne paraissait jamais pressé. Il était toujours calme et il semblait toujours de loisir (3). C'est l'impression que donnent les équilibristes : au moment le plus pathétique, ils sont calmes, ne contractent que les muscles

(1) *Les Sources.* Silence et travail du matin.
(2) Nicole, *Essais.* De la manière d'étudier chrétiennement.
(3) Herbert Spencer. *Autobiographie*, p. 297. F. Alcan, éd.

nécessaires, tandis qu'un débutant s'agite, gesticule, fait des contorsions. Il faut être paisible, se hâter lentement, ne pas vouloir tout faire d'un coup, en un mot il faut travailler « avec une douceur comparable à celle de l'huile qui coule sans bruit (1) ». Car la vérité se donne plus à la patience et à l'amour qu'au génie.

Quand je suis énervé, je me trouve bien de soigner mon écriture, de m'appliquer aux détails, accentuation, ponctuation, barrage des t, etc. Ces attentions minutieuses apportent du calme.

UNE SEULE CHOSE A LA FOIS !

Mais la douceur envers soi et la bonne grâce ne sont possibles que si l'on ne fait qu'une chose à la fois. Le grand art d'apprendre est d'entreprendre peu à la fois, dit Locke. *Festina lente.* Le grand pensionnaire de Wit, qui fut massacré en 1672, dirigeait toutes les affaires de la République. Il lui restait cependant assez de temps pour aller le soir aux assemblées et pour souper en compagnie. Comme on lui demandait comment il trouvait du temps pour terminer tant d'affaires et encore pour s'amuser le soir, il répondit (2) : « Rien n'est si facile, il s'agit seulement de ne faire qu'une chose à la fois et de ne jamais remettre au lendemain ce qui peut être fait le jour même ». *Age quod agis.* Faisons ce que nous faisons paisiblement, sans fièvre et avec un soin délicat. Comme le recommande Saadi au sage Lokman, prenons les aveugles pour maîtres, eux qui ne posent jamais le pied sans s'être bien assurés de la solidité du sol. L'enfant qui débrouille son monde extérier recommence inlassablement l'exploration de chaque objet nouveau : il le palpe, le soulève,

(1) Théétète.
(2) *Lettres de Chesterfield à son fils*, mars 1747.

le mord, le regarde, écoute le son qu'il rend et il ne passe à une autre perception que lorsque l'objet est complètement élucidé.

J'ai cité ailleurs en exemple Napoléon Ier : « Jamais homme ne fut plus entier à ce qu'il faisait et ne distribua mieux son temps entre les choses qu'il avait à faire. Jamais esprit ne fut plus inflexible à refuser l'occupation, la pensée qui ne venait ni au jour ni à l'heure, plus ardent à la chercher, plus agile à la poursuivre quand le moment de s'en occuper était venu (1) ». « Pendant qu'il est occupé d'un objet, le reste n'existe pas pour lui, c'est une espèce de chasse dont rien ne le détourne (2) ».

A mes débuts dans l'administration, quand arrivaient de gros courriers, je jetais d'abord un coup d'œil sur l'ensemble, je passais d'une affaire à l'autre, sans en résoudre aucune. Je m'aperçus qu'avec ce système je perdais beaucoup de temps et que je m'énervais. Je retrouvai le calme et j'économisai du temps le jour où je décidai d'ouvrir pli après pli et de prendre mes décisions au fur et à mesure, ne passant à l'affaire suivante que lorsque la première était soit résolue, soit notée pour une enquête.

C'était revenir à la saine méthode du grand Descartes : « diviser chacune des difficultés que j'examinais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre ». C'est ainsi qu'Horace, guerrier habile, a soin de ne pas attaquer les trois Curiace à la fois : il les bat séparément.

Cette règle de ne faire qu'une chose à la fois, de s'y donner de toute son âme est d'importance capitale dans le travail intellectuel. Nous sommes par nature des impulsifs, des instables, des éparpillés : la vie tré-

(1) Rœderer, III, 180 (1802).
(2) de Pradt, *Hist. de l'Ambassade*, préface, p. x et 5.

pidante des villes tentaculaires augmente notre agitation ; nous voulons tout faire à la fois et nous allons trop vite. Cependant les grandes œuvres ont été édifiées par la patience calme qui est comme la définition de la puissance. — « Mais, avec cette lenteur, on n'avance pas ! » —

A quoi sert d'avancer quand il est certain que l'ennemi, l'oubli, regagnera le terrain conquis ? Il faut qu'à chaque pas en avant, la position soit assurée, fortifiée, organisée, mise en état de résister victorieusement.

D'ailleurs, il est faux qu'en ne faisant qu'une chose à la fois et en la faisant à fond, on n'avance pas. C'est au contraire la seule façon de progresser : nous disions que dans les Alpes on ne peut arriver à une cime élevée qu'en prenant un pas lent et régulier : qui veut aller vite s'essouffle et reste en chemin.

BIEN FAIRE TOUT CE QU'ON FAIT

Travaillons donc avec calme et faisons pour le mieux chaque détail l'un après l'autre. Le temps est toujours solvable pour qui travaille. Si chaque jour on ensemence une portion du champ, à la fin de l'année la moisson sera belle. « S'il y a des personnes qui, si elles étudient ne profitent pas, qu'elles ne se découragent point, ne s'arrêtent point.. Ce que d'autres feraient en une fois, elles le feront en dix ; ce que d'autres feraient en cent, elles le feront en mille. Celui qui suivra véritablement cette règle de persévérance quelque ignorant qu'il soit, deviendra nécessairement éclairé (1) ».

La vie des grands hommes nous enseigne que tous ont réussi leur œuvre par la persévérance et par la volonté de concentrer l'attention toute entière succes-

(1) Confucius. Tchoung-Young, § 20.

sivement sur chaque point et de ne rien laisser d'inachevé. Faraday à qui on demandait le secret de sa grande production le résumait en trois mots : « travailler, achever, publier ». De même les saints se sont entraînés à l'héroïsme en accomplissant avec un égal grand amour les menus actes dont la vie est comme tissée.

(Chacune des tâches de détail qui constituent un ensemble, achevons-la avec une conscience scrupuleuse, avec soin, avec âme, avec ferveur, avec courage, et nous serons étonnés nous-mêmes des progrès rapides que nous réaliserons et de l'énergie que nous gagnerons à ces petits succès continuels de la volonté.)

Ne supportons jamais un travail mal fait : ce n'est pas du travail, c'est zéro.

FANTÔMES DE FATIGUE

Mais c'est ici la place d'analyser plus à fond que nous ne l'avons fait (1) ce qui se passe dans la conscience, lors de « l'offensive » dans le travail. Chacun sait qu'à certains jours, l'énergie est à une haute tension, tandis qu'à d'autres, « on n'est pas en train » : l'énergie est détendue. Le neurasthénique éprouve constamment une sensation de fatigue et nous sommes tous neurasthéniques à de certains moments. J'ai connu des neurasthéniques qui se croyaient incapables de tenter une petite excursion et qui se révélèrent capables de marcher quinze heures, le chalet de montagne sur lequel ils comptaient étant fermé. Des femmes, qui peuvent à peine se tenir debout, dansent toute une nuit avec entrain.

Comment expliquer ces faits ? C'est que la sensation de fatigue comme la sensation de faim est souvent

(1) Voir ci-dessus page 15.

hallucinatoire. Si nous y faisons attention, l'infime noyau de réalité qui la constitue devient centre d'organisation : la sensation se renforce et peu à peu elle s'impose à l'esprit et elle paralyse la volonté. Comme le bûcheron de la fable, nous nous sentons accablés. Cependant nous rechargeons prestement notre fagot et nous oublions notre pseudo-fatigue, quand le danger menace.

En excursion, il est facile d'en faire la remarque. Qu'on grimpe un long éboulis, en plein soleil, dans une gorge resserrée et monotone, chacun est accablé parce qu'il accepte la sensation de fatigue, dont rien ne le distrait. On n'en peut plus ! Mais tout à coup, on aborde une arête rapide : l'horizon s'ouvre sur une splendide succession de vallées, de pics et de glaciers ; de plus il faut bander les ressorts de la volonté, car les pentes sont vertigineuses. Instantanément la fatigue disparaît parce qu'on n'y pense plus, parce qu'on cesse de la regarder avec le verre grossissant de l'attention.

Cette sensation de fatigue était donc une suggestion. C'était un fantôme de fatigue, une création de notre imagination : elle n'avait pas plus de substance réelle que ces châteaux que construit notre fantaisie avec les charbons ardents du feu qui flambe dans la cheminée, ou que ces animaux étranges que découvrent les enfants dans les nuages. Nous avons souvent en nous des sensations de gêne : c'est l'estomac qui ne va pas, c'est un muscle fatigué, un trouble circulatoire, une difficulté de respirer : si sur ces données réelles nous braquons notre attention, nous pouvons *construire* une impression de fatigue et même d'accablement, car nous avons une *imagination viscérale* aussi fertile en inventions que l'est la folle du logis.

Ne nous arrêtons pas à ces sensations hallucinatoires de fatigue. Les paresseux et les neurasthéniques sont souvent des demi-fous qui prennent pour du vrai ce

qui n'est qu'illusion. On n'est vraiment fatigué que si la sensation de fatigue persiste *après* qu'on a agi. C'est alors seulement qu'il faut s'arrêter.

Si nous écartons ces fantômes ou plutôt si nous ne permettons pas à l'imagination de les construire avec quelques sourdes suggestions viscérales ; si nous leur refusons notre attention, offensés de notre dédain, ils disparaissent. Ils ne tenteront de reparaître que lorsque, à la suite d'efforts sérieux, les suggestions internes et la protestation du corps trop longtemps immobilisé, auront pris plus d'intensité.

ALLONS JUSQU'AUX RÉSERVES PROFONDES D'ÉNERGIE

Si on les néglige à nouveau, ils disparaissent encore, et on peut, si l'on est courageux, faire ainsi une découverte capitale, à savoir que nous avons de profondes réserves d'une énergie qui semble dormir, mais qui réveillée, fait accomplir des merveilles. Nous restons presque toujours au-dessous de notre pouvoir d'agir et presque tous, nous prenons l'habitude lâche et pernicieuse de capituler, dès qu'elle apparaît, devant l'hallucination de fatigue. Nous ne voulons pas voir que nous possédons des réserves considérablement plus riches que celles que nous nous contentons d'utiliser. C'est ainsi que dans le naufrage du *Titanic* beaucoup ont péri parce qu'ils ont capitulé devant le froid et la fatigue. Ceux qui ont eu l'énergie de lutter ont été sauvés.

Aujourd'hui même le journal apporte un exemple qui illustre ce que nous disons (1) :

« Gérard F., vingt et un ans, sergent au ... de ligne, reçoit une balle dans le nez. Celle-ci traverse la moitié de la figure, fracture en passant le maxillaire et sort par la région parotidienne en coupant la carotide

(1) *Temps*, 17 décembre 1914.

externe. Avec un remarquable sang-froid, le blessé comprime avec son pouce le vaisseau qui donnait des flots de sang et rampe à trois pattes pendant plusieurs centaines de mètres jusqu'au poste de secours. Là le caillot qui s'était formé sous la compression et qui constituait un véritable anévrisme diffus arrête en partie l'hémorragie et provoque un état demi-syncopal. Une automobile était là : on transporta le sergent, sans le réveiller de cette torpeur favorable, jusqu'à l'ambulance dont le médecin-chef était le docteur Pauchet. La carotide externe fut aussitôt liée et, exactement trois quarts d'heure après l'instant de la blessure, la figure se recolorait. Le lendemain, le teint était normal et Gérard F. est actuellement en pleine convalescence ».

Sans une énergie persévérante, qui le fait lutter *jusqu'au bout*, il était perdu comme tant d'autres qui se sont abandonnés et sont morts de leur manque de persévérance.

Nous devons nous dire que le sentiment de faiblesse, de fatigue, d'impuissance, *d'impossibilité* n'est qu'une forme de neurasthénie. Il n'y a qu'un traitement efficace de cette maladie mentale, c'est que le malade acquière, par des actes de volonté, l'expérience de sa propre énergie. Tout acte de volonté, quelque minime qu'il soit, est tonique. Se lever, aller chercher l'atlas pour situer un pays cité dans la page qu'on lit, vérifier un mot malgré la répugnance qu'on en a, refuser d'avancer tant qu'on n'a pas parfaitement compris un passage qu'on traduit, etc., il y a mille petits actes de volonté qui exercent le vouloir, qui nous assurent peu à peu la maîtrise de nous-mêmes et qui peu à peu aussi nous donnent foi dans notre énergie. N'acceptons jamais d'évaluer trop bas notre pouvoir de travailler. Les gens confinés, qui vivent d'une vie ralentie, déprimée, ne respirent qu'avec une partie de leurs poumons : les alvéoles

de la partie inutilisée s'aplatissent, se ratatinent. L'exercice énergique déplisse ces alvéoles et fait vivre le poumon entier. De même, une volonté anémique n'agit qu'avec une petite partie de l'énergie mentale : le reste s'étiole : il faut donc agir avec la plénitude de ses forces et ne pas s'écouter ni se laisser imposer par le corps toujours rétif et stagnant, sa lourdeur et ses suggestions sournoises. Il faut éviter surtout d'employer son intelligence à *légitimer* la paresse, car nos passions sont ingénieuses et subtiles. Le paresseux aime à évoquer les conséquences terribles du surmenage.

LE SURMENAGE INTELLECTUEL N'EXISTE PAS

Nous ne croyons pas au surmenage par le *véritable* travail, par la raison que ce travail est impossible quand on est fatigué. Le surmenage provient des besognes mornes, inertes, qui durant des heures laissent le corps stagnant dans l'air vicié et surchauffé d'une étude ou d'un bureau. Le travail est si peu la cause de la fatigue réelle produite par ces conditions hygiéniques malsaines, qu'elles ne permettent que des besognes languissantes. C'est le cas des longues études du soir dans nos collèges et lycées où je n'entre jamais sans un serrement de cœur. C'est le cas de beaucoup de bureaux : les employés au sang mal oxygéné y exigent la température d'éclosion des vers à soie.

Une autre cause de surmenage qu'on ne saurait surévaluer, ce sont les ruineuses habitudes vicieuses dont l'ennui, la sédentarité excessive sont en partie responsables. On ne veut pas voir les effroyables ruines accumulées par cet affouillement du vice qui use par le dedans les énergies, et met les adolescents en état de moindre résistance : l'Incorruptible Comptable se

contente de tirer le trait et de faire l'addition : fièvre typhoïde, maladies de croissance, tuberculose, neurasthénie, se chargent du recouvrement des créances.

Une troisième cause de surmenage, très importante, ce sont les sentiments déprimants. Quand on prépare des examens, quelles inquiétudes, quelle hâte fiévreuse ! Parfois, c'est un dur surmenage que le travail sous des chefs malveillants, qui ne cherchent qu'à prendre en faute. C'est une laideur de beaucoup de nos administrations que les chefs aient de leur rôle une conception policière et que loin de considérer leurs subordonnés, même les plus consciencieux, comme des collaborateurs à soutenir résolument, ils essaient uniquement de les prendre en faute et de les rabaisser, au détriment du service. Beaucoup de souffrances ont cette origine (1)

Ceux qui travaillent par orgueil, par vanité, qui sont dévorés de haine et d'envie, sont privés de la joie qui soutient ceux qui sont fidèles à la vérité. Les déceptions, les insuccès, les blessures d'amour-propre, par les souffrances qui en résultent, sont des causes fréquentes de surmenage, mais le surmenage ne vient pas du travail. Il naît de la médiocrité de l'âme intoxiquée par les mauvais sentiments (2).

Souvent j'ai demandé à des jeunes gens qui se plaignaient du surmenage, de me montrer leur travail, et toujours j'ai constaté comme je le constate chez moi-même quand je sens la fatigue, que leur travail était peu abondant et médiocre. La sensation qu'ils éprouvent est celle d'une impossibilité d'avancer, quelquefois accompagnée d'un sentiment général d'impuissance qui disparaît si on persévère. Même il peut y avoir une légère anxiété, qui, quand on l'analyse, semble pro-

(1) Dr Ch. Burlureaux, *Traité pratique de Psychothérapie*, 1914, pages 251 et suivantes.

(2) *Cours de morale*. La grotte du chien.

venir de quelque trouble de la circulation ou de l'estomac. Cela ne revient-il pas à dire qu'il n'y a pas surmenage intellectuel, mais physique? Chez moi, ces troubles qui se traduisent par une impression de mal-en-train, ne résistent pas à une courte promenade au grand air, preuve qu'il s'agit bien d'un mauvais fonctionnement de la machine.

D'ailleurs, le cerveau est un grand seigneur qui ne se surmène pas. Chez un individu qui meurt de faim, il vit aux dépens des graisses, des muscles, et il attaque les organes dans leur ordre d'importance décroissante. Quand la mort arrive, le cerveau n'a rien perdu de son poids. Ce n'est donc pas un organe qui consente à se laisser surmener : ce qui se surmène, c'est surtout l'estomac : surmenage grave, car détraqué, il détraque le reste et empoisonne le sang et le cerveau, par surcroît.

PEU D'HEURES DE TRAVAIL SUFFISENT

C'est une règle sans beaucoup d'exceptions qu'il ne faut pas travailler plus de cinq heures. Carlyle, qui était un rude travailleur revient constamment sur ce maximum : « Je crois qu'aucun homme de lettres n'a jamais donné la cinquième partie de son temps ou de son attention à la littérature. Songez à ce que quarante années de travail accompliront si vous les employez bien » (1). Or le cinquième de vingt-quatre heures, c'est moins de cinq heures. « Donnez seulement quatre heures par jour au travail sérieux, donnez-les avec opiniâtreté, fidèlement, inflexiblement... le succès dépassera de beaucoup vos espérances » (2). Ma conviction est que peu d'auteurs célèbres atteignent ce total quotidien. Il ne faut pas d'ailleurs vouloir le dépasser.

(1) *Lettre à Jane Welsh* du 8 janvier 1824.
(2) *Ibid.* Fin octobre 1822 et 11 novembre 1822.

Avec trois heures quotidiennes, on peut accomplir une œuvre énorme. Zola n'a jamais travaillé plus de trois heures. C'est de lui-même qu'il parle quand il écrit : « Il n'avait jamais pu donner davantage ; il ne valait que par sa volonté, sa ténacité, sa passion de l'œuvre qu'il portait, qu'il engendrait de toute sa bravoure intelligente... Il voulait toujours la même chose, sans découragement, sans lassitude, avec la foi lente, continue, acharnée qui soulève des montagnes. Sait-on l'amas de besogne qu'on entasse lorsqu'on travaille deux heures seulement par jour d'un travail décisif » (1). Coleridge pense que trois heures de travail suffisent pour réaliser en littérature de grandes œuvres (2). Harpignies, le grand peintre, s'imposait trois heures de travail régulier, puis il s'évadait dans les champs pour prendre des croquis. Ruskin va jusqu'à conseiller six heures de travail (3).

Mais une application excessive émousse les facultés visuelles, non seulement au sens propre, mais encore au sens figuré, car elle détruit la fraîcheur d'impression et l'originalité. Elle détruit aussi la santé, c'est-à-dire la source de l'énergie. La vie américaine, qui aboutit à une monomanie du travail est absurde. Il vaut mieux travailler, d'une activité tranquille, pendant une longue vie que de se surmener pendant quelques années.

Après une visite à des ateliers de Philadelphie, où le travail est d'une intensité prodigieuse, M. Fraser demande au Directeur : « Que faites-vous de vos hommes mûrs, car je n'ai vu nulle part une tête grise? Où sont vos vieux ouvriers? » D'abord le manufacturier ne répondit pas, mais voyant mon insistance, il me tendit son étui à cigares et me dit d'un ton détaché :

(1) *Le Travail*, p. 194, 142.
(2) Smiles, *Caractère*, p. 122.
(3) *Præterita*, p. 238.

« Prenez donc un cigare et, tout en fumant, nous irons visiter le cimetière ! (1) ».

COMMENT FIXER LES LIMITES DU TRAVAIL?

Usons raisonnablement du trésor de forces qui nous est donné — raisonnablement, c'est-à-dire ne faisons rien qui attaque, si peu que ce soit, la capacité d'énergie du lendemain. Puisqu'on ne travaille fructueusement que dans la joie, il faut avant tout garder sa santé et ne travailler que le nombre d'heures que l'on peut supporter. Ce nombre diffère avec la qualité et avec la quantité d'énergie. Mais comment savoir si on dépasse ou non la limite? D'après mon expérience le seul indice auquel on puisse se fier, c'est la répercussion du travail sur le sommeil. Si le sommeil qui suit la journée de travail est calme et réparateur, le travail n'a pas mordu sur le capital, il n'a fait que consommer l'énergie mise quotidiennement à notre disposition par la nourriture et le repos. Si, au contraire, le sommeil est mauvais, s'il ne suffit pas à réparer complètement les forces, c'est qu'on a dépassé la part d'énergie quotidienne : on a entamé le capital, et il faut se reposer. Cette indication est essentielle et jamais je n'ai négligé l'avertissement d'un sommeil agité. Elle est aussi importante que le sifflet d'alarme qui avertit le mécanicien qu'il y a danger d'éclatement pour sa chaudière.

Naturellement, le surmenage peut provenir aussi bien de l'intempérance que du travail et un repas trop substantiel le soir suffit à donner une nuit agitée, mais, dans une vie régulière et sage, il est facile de savoir à quelle cause rattacher l'agitation du sommeil.

(1) Fraser, L'*Amérique au travail.* Traduction Saville, Paris, 1906.

BIEN ADMINISTRER SON ÉNERGIE

Comme la quantité d'énergie qui nous est dévolue est limitée, il faut l'administrer en bon économe. Un jeune homme qui veut faire une œuvre, doit savoir refuser de jeter à tous vents son énergie et de s'éparpiller. Il doit choisir ou d'être un médiocre et de vivre une vie facile et nulle, ou d'accomplir l'œuvre qu'il a décidé de faire. Il doit rejeter tout ce qui disperse et les occasions d'éparpillement sont innombrables : longues flâneries avec les amis, théâtre, dîners, politique, réunions mondaines, et surtout la lecture et tout ce qu'Emerson appelle « les devoirs inférieurs ».

Nous ne disons pas de fuir le monde et de se réfugier dans le désert — mais il est certain que la solitude est la grande inspiratrice et si la pauvreté a aidé à l'éclosion de tous les héros de la pensée, ce n'est pas qu'elle ait en elle une force quelconque — mais elle est l'isolant par excellence, elle défend l'intégrité de la conscience à cause des besoins limités de bien-être, et elle protège la pensée contre l'éparpillement des relations mondaines et des plaisirs. Elle aide les jeunes gens à se concentrer.

C'est un idéal de vie bien austère! Non, il s'agit seulement d'éviter l'émiettement et la dispersion. Tout ce qui est détente après le travail est excellent — mais tout plaisir qui dépense de la force au lieu d'en créer, est à éviter. Gros repas, alcool, soirées prolongées dans une atmosphère confinée, amour ruineux pour le cerveau, sont à fuir. D'ailleurs ces plaisirs paraissent si inférieurs à celui qui a goûté aux joies profondes du travail créateur qu'il n'éprouve pas plus de difficultés à y renoncer que n'en éprouve une jeune fille à renoncer à sa poupée. Aller au café-concert ne me tente pas plus que d'engager une partie de billes.

LE TEMPS DU VRAI TRAVAIL EST COURT

Mais, comme on le comprend maintenant, le travail doit être modéré. Aux gens qui déclarent travailler dix ou quinze heures par jour, demandez qu'ils vous montrent leurs ouvrages. Vous constaterez que leur temps comme celui d'un ministre ou d'un administrateur, passe en vétilles innombrables et que le travail réel est tout petit : ce qu'ils prennent pour du travail n'est souvent qu'une inaction laborieusement occupée.

Mais il est temps de conclure. La durée du travail énergique étant limitée, l'habileté du travailleur consistera à faire pour lui-même ce qu'on fait pour le passage d'un rapide, à préparer la voie, à fermer les passages à niveau, etc. Il étudiera les mesures à prendre pour que l'effort loyal ne soit arrêté par rien et que les élans sacrés de l'énergie créatrice ne soient pas dissipés par des dérangements mesquins.

Peu d'heures par jour, quatre ou cinq pour les énergies puissantes, deux ou trois pour les énergies au-dessus de la moyenne, une ou deux pour les énergies ordinaires, voilà le temps du travail intellectuel. A chacun de s'interroger loyalement, de ne pas s'en faire accroire, d'évaluer la durée des élans de l'énergie réelle, et d'organiser sa vie de façon à ce que tout y soit coordonné et subordonné au temps de pleine lumière intellectuelle.

Ce que nous disons de la durée maximum de l'énergie créatrice, vérifions-le par un examen des heures *nécessairement* perdues par suite de la mauvaise santé, des deuils, des fêtes de famille, des mille dérangements inévitables dans la vie en société et on sera étonné du peu de temps que les plus grands travailleurs ont consacré à leurs œuvres. C'est une pensée encourageante pour les jeunes gens que de se dire qu'on peut devenir une des lumières de sa génération avec un nombre peu

considérable d'heures de travail, à la condition de s'y donner de toute son énergie.

QUE TOUT SOIT PRÊT LORS DE L'EFFORT !

Le travail n'est possible que s'il est *préparé*. Ainsi avant d'écrire ce chapitre j'ai dû lire des milliers et des milliers de pages, noter au cours de mes lectures ce qui avait trait à mon sujet, interroger des auteurs sur leur travail, réfléchir à mon expérience personnelle d'écrivain, confronter mes documents avec cette expérience afin de déceler les erreurs et les mensonges des vaniteux, de ceux qui veulent étonner ou de ceux qui sont incapables de s'observer loyalement. Puis il a fallu classer ces documents avec ordre afin qu'ils m'apportassent leur aide et non l'embarras de leur encombrement. Mais la plupart des recherches, des lectures ne sont pas du travail, c'est de la *besogne*. Lire par exemple les huit cents pages des lettres de Carlyle à sa fiancée, donner un coup de crayon aux passages qui se rapportent à mes préoccupations, puis reprendre les passages soulignés, les relire, prendre note des expressions heureuses, des réflexions profondes, enfin classer ces notes intelligemment, tout cela c'est de la besogne que l'on peut accomplir sans efforts et qu'on pourrait à la rigueur faire faire par un secrétaire.

Mais cette besogne est nécessaire. Il serait absurde d'aborder un sujet sans savoir ce que les grands esprits de tous les temps en ont pensé. Ce serait d'une présomption outrecuidante pour qui sait combien la découverte de la vérité est œuvre collective. Mais une fois qu'on est prêt, qu'on a fait le tour de la question, il faut, avec une saine confiance en soi, penser résolument par soi-même.

On voit maintenant que l'essentiel de la méthode est analogue à l'art de la guerre : il faut tout prévoir :

vêtir, nourrir, armer ses hommes, préparer l'attaque pendant le temps nécessaire en canonnant les positions ennemies, et le moment venu, ne plus envisager aucune des conséquences de l'action et se lancer avec la *furia francese*, coûte que coûte, sans regarder derrière soi, sans perdre une minute.

BESOGNE N'EST PAS TRAVAIL

Cette préparation : lectures, références, notes à prendre et à classer, etc., on peut la faire avec une faible dépense d'énergie et l'on peut par conséquent y passer beaucoup de temps. Nietzsche évalue à 200 le nombre des volumes que consulte chaque jour un philologue de dispositions moyennes : naturellement ce malheureux perd toute possibilité de penser par lui-même. Ce sont ces besognes passives que les esprits mous et pataugeants confondent avec le travail. Ils se figurent que rassembler d'énormes quantités de fiches, c'est travailler. Non, c'est besogner. C'est si peu du travail, que ces fiches dont sont faits une multitude de livres sont inutilisables, par la raison qu'il y a peu de faits de valeur. Claude Bernard nous a enseigné qu'une observation digne de ce nom est toujours une réponse à une question claire ou pressentie. Seuls les faits *significatifs* ont de l'importance. Or un fait n'est significatif, ne présente un sens que comme réponse à une question. Le fait ne s'éclaire que si une pensée l'éclaire. S'il n'entre pas dans une pensée comme un élément organique, il ne sert de rien. Rassemblé avec d'autres, il forme un amas de décombres inutilisable.

Je ne vais pas chercher mes « faits » dans des œuvres de second ordre pour plusieurs raisons. D'abord parce que, comme nous venons de le dire, ils ne sont jamais *donnés* : il faut leur faire subir, comme au diamant, la taille pour qu'ils diffractent la lumière de la

pensée et cette taille exige le tranchant d'un jugement bien affilé, ce qui n'est pas une qualité ordinaire. Bien affilé et de pur acier, car si le métal est mal épuré de ses scories, c'est-à-dire des sentiments et des passions, il est facile à ébrécher. Or les esprits de second ordre sont incapables de cette pureté : leurs idées sont mêlées de leurs vanités, de leurs rancunes, de leur esprit de parti.

Par exemple, en sciences, l'orgueil d'un Cuvier à l'intelligence alourdie par les honneurs, l'a rendu incapable de comprendre la grandeur des conceptions d'un Geoffroy Saint-Hilaire : il est fréquent qu'un grand homme déchoie à la fin de sa carrière du rang d'un esprit supérieur. Napoléon en est une autre preuve lui qui, à Waterloo, s'est perdu en acceptant le combat dans des conditions absurdes, au lieu de battre en retraite, comme un Joffre non aveuglé par l'orgueil, l'eût fait.

Une autre raison pour ne pas aller chercher un fait dans des auteurs médiocres, c'est que, d'instinct, ils vont avec leur curiosité de brocanteurs aux faits pittoresques, bien visibles, mais qui, généralement, sont sans influence. Au contraire, les faits essentiels qui sont causes de grandes séries de conséquences, ne payent pas de mine : seul le regard pénétrant de l'esprit de valeur les discerne.

Par exemple, vous chercheriez vainement dans les historiens la cause de la décadence de l'Empire romain et de la routine où il s'enlise, sans aucune invention ni dans l'armement, ni dans la tactique, ni en littérature, ni dans les arts, ni en médecine, ni en sciences. C'est que le progrès n'est promu que par les esprits énergiques : les luttes et les proscriptions sanglantes des Gracques, de Marius, de Cinna, de Sylla, de César et de Pompée, des triumvirs, d'Octave avaient fauché tous les hommes de caractère, dignes et courageux.

Je n'ai jamais trouvé d'explication plausible des invasions des barbares, avant les travaux de Kropotkine sur l'assèchement progressif de la Terre, assèchement déjà complet dans la partie de l'Asie que les barbares ont dû quitter.

Donc, seul un esprit de valeur peut reconnaître les faits qui ont de la valeur. Les esprits ordinaires accumulent d'énormes quantités d'épisodes sans importance. Les faits significatifs sont peu nombreux et une des corvées du savant c'est d'être obligé de perdre un temps considérable à chercher à travers un amoncellement de pseudo-travail, de livres, d'articles de revue, etc., quelques grammes d'or pur, quelques observations bien faites, quelques remarques profondes... C'est ainsi que les orpailleurs des torrents des Alpes lavent des tonnes de sable pour recueillir une pincée de paillettes précieuses. A cette recherche passent des heures innombrables de pseudo-travail que les érudits inertes et patients confondent avec le travail.

LES HEURES SACRÉES

Mais nous, ne nous en laissons pas imposer et gardons nette et lumineuse la distinction capitale entre le pseudo-travail et la pure énergie de l'effort intellectuel. Sachons organiser notre vie d'étudiants de façon à *tout subordonner aux quelques heures d'intense énergie intellectuelle.*

Cette vue nette de la réalité simplifie toutes les autres questions : il suffit de ne jamais laisser perdre les instants de bonne veine, de lucidité de l'esprit : aussi la question de savoir s'il faut travailler le matin ou le soir n'a pas d'importance. L'étudiant, s'il dispose de sa journée, choisira pour l'effort énergique les heures où d'habitude son corps est moins rétif, par exemple, de neuf à midi ou de quatre à sept. Quiconque est occupé

dans la journée fera bien de mettre de côté de bon matin, les heures sacrées. Saint-François de Sales recommande les matinées comme le temps le plus précieux et le plus fructueux. C'est le temps le plus agréable, le plus doux et celui où il y a le moins d'embarras. Les oiseaux eux-mêmes semblent inviter au travail (1).

Les hygiénistes sont du même avis que Saint-François de Sales (2). Mais les personnes atteintes de neurasthénie éprouvent le matin un sentiment de fatigue, hallucination pénible, qui ne résiste pas à l'effort. Je me suis toujours bien trouvé de « mettre de côté » les trois heures sacrées avant l'énorme distraction apportée par les obligations professionnelles : courrier à ouvrir, affaires à traiter, audiences, etc. Chose curieuse, je me lève plus facilement de grand matin l'hiver parce que le silence et le sommeil sont plus profonds qu'en été. Mais on ne doit pas se faire un emploi du temps rigide, identique pour toutes les saisons, car aucune volonté n'est assez puissante pour le suivre immuablement. L'essentiel est de trouver dans la journée, à l'heure la plus commode, la mieux adaptée à l'ensemble des conditions de la vie quotidienne, les heures sacrées. Ce n'est pas l'habitude de l'heure, qu'il faut prendre, mais celle de l'effort. La seule habitude franchement mauvaise est celle du travail de nuit qui arrive au moment où le sang est empoisonné par l'accumulation des déchets d'assimilation que le sommeil permet d'éliminer.

Il faut apporter au travail une fidélité libre, et ne pas se condamner à une existence de forçat ou de prisonnier. Même si on se propose une grande tâche, il

(1) *Introduction à la vie dévote*, ch. 23, III.
(2) Réveillé-Parise, *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, 1881.

ne faut pas se brutaliser soi-même, mais se traiter avec humanité et avec générosité.

Tout étant suspendu à la résolution capitale de se vouer de toute son âme à un travail de deux, trois ou quatre heures, la seule chose qui importe est de donner, au moment qui paraît le meilleur, cet effort loyal. Le reste, c'est-à-dire la besogne, se fait facilement à n'importe quel moment.

Quand j'ai très bien dormi, je donne souvent l'effort de cinq à huit le matin. Je ne m'en fais pas une obligation *ne varietur* car souvent le travail de neuf à midi ou de quatre à sept vaut celui du matin, mais alors il faut, à sa porte, une consigne farouche. Pour protéger son travail contre les gens qui n'ont rien à faire, contre les voleurs de temps, il faudrait Cerbère, le chien à trois têtes qui gardait la porte des enfers.

IMPORTANCE DE LA SANTÉ

D'autre part, il ne faut pas oublier que, comme le dit Spencer, l'esprit est situé aussi profond que les viscères (1). Par conséquent, la première condition du succès est de se bien porter, ce qui implique certaines conditions : une nourriture saine, substantielle, sans lourdeur (2) ; un exercice modéré, mais suffisant, du

(1) Herbert Spencer, *Autobiographie*, dernier chapitre.

(2) Quoique les connaissances sur la digestion soient imparfaites, il est une considération utile. Nous digérons notre estomac et nos intestins, qui sont de la viande, mais pour éviter une perforation, qui serait mortelle, les parois de ces organes se tapissent de villosités qui se renouvellent incessamment. Ce travail représente une énorme consommation de forces et l'on conçoit que s'il dépasse certaines limites, la totalité des apports de la digestion soit utilisée à y faire face : pendant ce surmenage il y a impossibilité pour le cerveau de pourvoir à un effort cérébral. A chacun

grand air, du soleil, un sommeil réparateur, et du bonheur, le bonheur étant le meilleur des toniques.

Le sommeil est d'une grande importance. Excessif, il ralentit la circulation du sang, émousse les sensations et appesantit l'intelligence, sans compter les autres dangers d'un long séjour au lit. Mais un sommeil réparateur est nécessaire. Il serait ridicule de fixer une durée, la quantité de sommeil utile varie avec chaque personne, et pour une même personne avec les saisons, les occupations, l'état de fatigue, etc. C'est à chacun de s'observer et de régler son sommeil pour le mieux.

Mais c'est une règle qu'il faut vous imposer : dès que vous avez une nuit de sommeil agité, cessez tout travail, allez vous promener au grand air. L'insomnie, quand elle ne provient pas d'excitants ou d'une digestion laborieuse est l'indice d'un commencement de surmenage. Quand le sommeil va, tout va.

Le grand air, la promenade qui avivent la circulation et oxygènent le sang, sont précieux pour la méditation. Beethoven courait les champs, le carnet en main, notant les idées qui lui venaient. Il passait des journées en plein air, oubliant l'heure des repas. En composant son admirable neuvième symphonie, il perdit plusieurs fois son chapeau.

Cicéron qui souffrait de l'estomac et qui n'avait que

de trouver, par expérience, l'équilibre qui laisse le cerveau vigoureux.

Se bien nourrir est essentiel, puisque nul n'atteint son maximum d'énergie s'il n'a résolu intelligemment ce problème. Des gens qui ne consentiraient pas à porter un costume non fait sur mesure, acceptent une nourriture de confection, la même pour tous, telle que l'exige le gain des cuisiniers et des maîtres d'hôtel. On ne pourra jamais dénombrer les énergies ruinées par une alimentation qui n'est pas faite « sur mesure ». La plupart des maladies proviennent de ce qu'on n'observe pas les effets des aliments et qu'on accumule les erreurs de régime jusqu'à la catastrophe inévitable.

la peau et les os, mangeait peu et rarement, nous dit Plutarque. Il aimait à travailler en se promenant : *Quidquid conficio aut cogito, in ambulationis fere tempus confero*. Et Pline le Jeune dit : *Mirum ut animus agitatione corporis excitetur*. Et Spencer écrit : « J'allais souvent me promener dans les champs en pensant fortement à mon sujet. Car, en ce temps-là, comme toujours, mon travail de tête se faisait presqu'entièrement pendant que je marchais (1) ». J'ai composé l'*Education de la volonté* presqu'entièrement au bord de la mer à Bastia et sur la colline Sainte-Catherine à Bar-le-Duc et je puis situer dans quelque beau paysage de l'Ardèche, de la Champagne, de la Savoie ou de la Provence, toutes les découvertes que j'ai publiées. « Etre assis le moins possible ; ne pas ajouter foi à une idée qui ne serait venue en plein air, alors que l'on se meut librement. Il faut que les muscles eux aussi célèbrent une fête. Tous les préjugés viennent des intestins. Le cul de plomb est le véritable péché contre le Saint-Esprit (2) ».

Les conditions de l'existence dans les villes font que la plupart des intellectuels vivent dans « le péché contre le Saint-Esprit ». Ils méprisent le travail manuel et sont atteints d'atrophie des muscles. Notre éducation ignore systématiquement nos 368 muscles ; elle ne fait que des hommes incomplets. Bientôt le travail manuel, au lieu d'être un repos et une condition de santé robuste, devient pour nos atrophiés musculaires un harassement insupportable ; aussi l'évitent-ils, et leur vie contre nature fait de la plupart des intellectuels des faibles, des souffrants. L'énergie tarit et le cerveau perd vite sa jeunesse et sa vigueur d'initiative. L'équilibre mental est atteint, ce qui se traduit par la course

(1) Herbert SPENCER. *Autobiographie*, p. 145.
(2) NIETZSCHE. *Ecce homo*.

aux jouissances, aux satisfactions de vanité et par une vie de hannetons bourdonnants.

La méthode qui consiste à ne faire qu'une chose à la fois et à la faire avec vigueur pendant les heures d'énergie, déblaie la vie d'interminables heures de demi-somnolence. Plus d'inertie stagnante, de corps ankylosés devant la table de travail, plus d'yeux fatigués, plus de sang épaissi ! La vie devient aimable, car il reste dans la journée de belles heures de loisir au grand air, qui permettent de demeurer jeune, et de ne pas attraper ce teint cireux, ces épaules voûtées, ces regards éteints, cette mauvaise humeur qui rendent si ridicule le Herr Professor d'Outre-Rhin.

On reconnaît le vrai travailleur à ce qu'on le rencontre chaque jour en pleins champs.

Il serait absurde, quand on travaille, d'aller chercher le repos dans ce qu'on appelle « les amusements », d'aller s'enfermer dans un café enfumé, de s'abêtir à jouer aux cartes, etc. Il faut savoir trouver sa récréation dans l'effort pour se développer, dans le sentiment de puissance que donne l'énergie active. Promenades, excursions, contemplation de la nature sous tous ses aspects, sports : aviron, pêche, chasse ; joies de l'amitié et de la famille ; lecture de romans, de voyages, etc., que de ressources ! Il faut réduire au minimum les plaisirs sédentaires qui tendent à la stagnation du sang. Il faut savoir flâner au grand air, faire le badaud avec délices. Combien d'écrivains, pour n'avoir pas su se reposer, ont sottement ruiné leur santé ! La vie est longue et il vaut mieux travailler avec une sage modération durant quarante ans qu'avec excès durant quinze ans, d'autant plus qu'un travail excessif nuit aux harmonieux développements intellectuels qui demandent beaucoup de temps et une très lente maturation.

ORGANISATION DES TRÉBUCHETS

Il semble qu'il y ait quelque contradiction entre le conseil de travailler un petit nombre d'heures et celui que nous donnions d'économiser les minutes.

Il n'en est rien, car tout s'éclaire par la distinction entre le travail intense et les besognes qui ne tendent qu'à demi les forces intellectuelles. Il y a entre ces deux attitudes de la volonté une différence analogue à celle qui existe entre une escalade dans les rochers escarpés, qui tend toutes les énergies, et une promenade sur la grande route qui ne demande ni attention ni efforts.

Notre cerveau est toujours en activité. Les perceptions, les sensations internes, les sentiments provoquent constamment un déroulement d'idées capricieux, une rêverie à laquelle la volonté assiste en spectatrice. Ce déroulement continu d'états de conscience qui se déclenchent automatiquement les uns les autres suivant les lois de l'association des idées ne fatigue pas. Ce qui fatigue, c'est la *direction volontaire* imposée aux associations d'idées par un acte d'attention.

Nous avons étudié ailleurs le mécanisme délicat de la direction de pensée, qui constitue notre liberté. Nous ne sommes pas maîtres de l'association de nos idées et ici, comme partout, nous ne commandons aux choses qu'en nous soumettant à leurs lois. Devant ce déroulement en nous de nos idées, nous sommes comme le guetteur qui fouille la mer des faisceaux lumineux de son projecteur. S'il rencontre un objet suspect, il fixe sur lui une lumière qui permet de l'étudier. De même, quand une idée nous intéresse, nous projetons sur elle ce faisceau de lumière que nous appelons l'attention. Par cela même, cette idée, vivement éclairée, prend de l'importance. Elle rallie autour d'elle, par les lois de l'association, une foule de souvenirs, d'idées, de senti-

ments. Toute notre volonté ne consiste qu'en cela : éclairer vivement, en dirigeant l'attention sur eux, l'idée, le sentiment que nous choisissons parmi d'autres. Ce maintien de la lumière de l'attention sur un état de conscience est souvent difficile, mais nous savons que l'habitude est libératrice de volonté. Un acte pénible au début, quand il est répété souvent, ne coûte plus de peine : il finit par devenir très facile, puis automatique.

Ceci bien compris, qui ne voit quel parti un travailleur peut tirer de cette grande loi de l'habitude ? Avec un peu d'efforts au début, nous pouvons faire en sorte que notre cerveau au lieu de folâtrer, de baguenauder à des riens, fasse œuvre utile. Une rivière qui s'amusait à décrire mille méandres, si on la capte, si on concentre et dirige sa force, peut faire tourner la roue d'un moulin. De même la force perdue à des futilités, il suffit de la concentrer, de la diriger pour que sans augmentation de dépense, elle fasse du travail utile.

Le moyen d'y arriver, c'est de s'intéresser à son travail, de créer en soi une partialité de l'attention telle que toute idée qui passe, si elle a quelque rapport avec le sujet habituel des préoccupations, soit en quelque sorte happée au passage. C'est en ce sens que Newton gardait toujours dans sa pensée son hypothèse encore vague et que la chute d'une pomme provoqua dans son esprit, comme une brusque conclusion, la découverte de la gravitation universelle.

C'est ainsi qu'ayant entrevu il y a près de vingt ans l'absurdité de notre enseignement de la composition française je découvris un jour la méthode rationnelle qui a fait l'objet de mon livre l'*Apprentissage de l'Art d'écrire*. Pendant cette longue période, passionné pour mon sujet, je puis dire que je n'ai guère passé de jour sans y penser. Il n'est pas une lecture, pas une conversation, pas une expérience d'écrivain, pas une ins-

pection qui ne m'ait fourni quelque exemple, quelque idée, quelque suggestion : mon attention, comme le projecteur qui découvre au milieu des vagues les navires ou les barques qui passent, se fixait sur ce qui avait du rapport avec mon sujet. Il faut en quelque sorte qu'un livre se fasse dans le cerveau, peu à peu, sans que la volonté s'en mêle. On dit quelquefois, d'une recherche désespérée : autant vaudrait chercher une aiguille dans une meule de paille. Pour qui a su installer une idée directrice dans son cerveau, les aiguilles accourent d'elles-mêmes du fond de la meule de paille, comme mues par une attraction magique.

Cette attraction est la loi générale de notre pensée. C'est par ce procédé que se créent les préjugés et les superstitions : le paysan qui croit aux prédictions des almanachs est aveugle pour les cas nombreux de leur complète fausseté : il n'aperçoit et ne totalise que les cas où la prédiction est vérifiée.

L'homme épris ne voit que qualités dans la femme même indigne qu'il aime ;

« La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
« Est mise sous le nom de beauté négligée ».

Une maman est incapable de voir les défauts de son enfant, mais ses moindres qualités elle les voit et les amplifie. Un homme de parti ne peut apercevoir le noyau de vérité contenu dans la doctrine de ses adversaires et il rend difficilement justice aux qualités de ceux qui le combattent. Toute opinion préconçue nous rend aveugle pour ce qui la contredit et nous rend partiaux pour ce qui la confirme.

L'attitude arbitraire de l'esprit est donc *normale*. Il s'agit d'utiliser cette espèce de fascination de l'attention pour tout ce qui sympathise avec l'idée dominante.

Avec l'idée ou avec les idées dominantes, car on arrive fort bien à s'intéresser à plusieurs idées, qui

toutes acquièrent cette force magnétique qui contrairement à l'autre, attire tout ce qui, en quelque sorte, est chargé de même électricité. Vers vingt-sept ans, j'avais entrevu les quelques grandes vérités dont le travail d'une vie entière n'est que le développement et la mise au point. Je retrouve dans mes cahiers de notes les plans successifs, souvent maladroits encore, de mes divers ouvrages. Cette netteté relative des idées directrices de mon développement moral et intellectuel m'a permis durant un quart de siècle de *profiter* de la totalité de mes expériences, de mes lectures, etc. Même en lisant des livres médiocres, des romans de second ordre, une remarque, un mot, une observation, sautait hors du livre comme l'aiguille attirée par l'aimant hors du tas de paille et venait s'agglutiner à la masse des faits analogues déjà classés. C'est pourquoi, lorsque, après avoir établi le plan d'un chapitre, je classe mes notes, docilement se présentent à côté des observations et des lectures d'hier, des documents qui ont dix ans, quinze ans, même trente ans de présence dans mes cahiers. Le travail de toute la vie arrive à point, bien classé, à ma disposition. Cela aussi est une forme de l'Incorruptible Comptable. Quelle force n'apportent-ils pas, ces bataillons serrés d'observations et de documents organisés pendant des années, réserves vivantes qui nous soutiennent dans l'assaut final pour la conquête de la vérité !

Le sentiment profond de puissance que donne une vie de travail n'est pas seulement un réconfort pour l'intelligence, mais aussi pour l'âme. Il donne confiance et sérénité. Il permet de dédaigner les injures des journaux éphémères, la malveillance que ceux qui ont le pouvoir sans l'influence témoignent d'ordinaire à ceux qui ont l'influence sans le pouvoir. Il permet de supporter allègrement les injustices et les persécutions qui n'ont jamais été ménagées à ceux qui font une œuvre.

On voit maintenant en quel sens on peut, sans effort, toujours penser à son travail : il suffit d'organiser son cerveau comme dans les greniers à blé on pose des *trébuchets* : les souris s'engagent sans méfiance sur la planchette en équilibre devant l'appât et crac ! celle-ci bascule et le petit voleur est précipité dans le piège ! De même, les idées marchent sans méfiance, le trébuchet culbute et l'idée est captée.

On peut ainsi poser jusqu'à cinq ou six trébuchets dans les différents chemins d'idées qui conduisent aux œuvres qui sont en puissance dans l'esprit. Les observations, les remarques, les lectures, comme attirées par l'appât tendu à leur appétit, tombent dans la souricière, sans que nous ayons d'autre peine que celle de les recueillir. En quelques années, par cette organisation, on fait un riche butin, et, je le répète, cela ne demande pas plus d'efforts que n'en consomme le jeu normal et incessant du déroulement fortuit et capricieux des associations d'idées.

Il est un autre avantage de ces pièges constamment tendus : c'est que le sommeil lui-même travaille. Que je m'éveille à n'importe quelle heure de la nuit, mes trébuchets fonctionnent sans que je fasse effort et souvent au moment même du réveil, je trouve prise dans la souricière quelque comparaison ingénieuse, un mot pittoresque, une objection, un plan de chapitre, un rapport nouveau... Cela est infiniment moins fatigant que de trouver, présent et angoissant, le souvenir d'une contrariété, d'une injustice subie, d'une maladresse commise, car, ne nous lassons jamais de le répéter, ce sont les déplaisirs, les contrariétés, les préoccupations, les soucis, les inquiétudes, les tracas, l'anxiété, qui surmènent. Nul surmenage, s'il n'y a ce petit pincement au cœur que donnent les déboires et la tristesse. Ne se surmènent que le cœur et l'estomac : or seules les idées tristes, les sentiments aigres, font

battre le cœur irrégulièrement et tarissent ou empoisonnent les sécrétions. Le chagrin, la mauvaise humeur sont la grande cause de surmenage.

Au contraire, le bonheur est le plus efficace des toniques et il n'est pas de bonheur plus durable ni plus profond que celui que donne le sentiment du travail fécond.

Voilà comment se résoud la contradiction apparente que nous relevions entre le conseil de ne travailler qu'un petit nombre d'heures et celui de penser toujours à son travail. Quand on prend l'offensive il faut la prendre de toute son énergie. Le reste du temps, dirigeons sur des voies choisies l'action du cerveau *qui est constante*, mais qui s'égare et se perd en rêveries, en fantaisies, en rumination de petites contrariétés. Sur ces voies choisies, que le tri et la mise en réserve de ce qui est utilisable se fasse *sans effort de volonté*. Travailler quand on travaille, et faire en sorte que le reste du temps le courant continu des associations d'idées, au lieu de se gaspiller, produise du travail utile, *automatiquement*, pendant que nous nous distrayons, que nous flânons, que nous dormons...

D'énergiques efforts très peu d'heures par jour, et le reste du temps, jouir du soleil, du grand air, de la conversation de ses amis, lire et flâner, pendant que le cerveau, bien dressé, fait son jeu de trébuchets sans que nous fassions effort. Nous utilisons le tonnerre à faire marcher nos tramways, il serait étrange que nous ne sachions utiliser notre force nerveuse à faire la cuisine et le ménage du travailleur intellectuel, de sorte que, lorsque celui-ci se met à sa table de travail, tout ce qui lui est nécessaire soit prêt.

TA SEULE AIDE EST EN TOI

Mais surtout gardons-nous de croire que l'ouvrage se fera miraculeusement, sans nous. *N'attendons*

jamais du dehors le secours ; il ne peut venir que de nous-même, de nos élans d'énergie et du fidèle enregistrement par l'Incorruptible Comptable de nos innombrables petites victoires sur nous-mêmes.

Toi, jeune homme, qui te désespères d'être isolé dans ta petite ville ou dans ton village, dis-toi bien que ton sort n'est pas différent de celui des étudiants même de la Sorbonne. Dis-toi stoïquement la vérité douloureuse : aujourd'hui personne n'aide personne. Peut-être que personne ne peut aider personne, par la raison que personne n'est semblable à personne. Les Universités, où tout devrait être subordonné à la mise en valeur de l'étudiant, à l'aide intelligente apportée à l'étudiant, sont des corps sans âme.

Leur organisation matérielle est souvent excellente, mais l'organisation morale est à créer. On a fait remarquer avec raison l'aspect hostile des bâtiments de la Sorbonne, avec ses murs clos, ses couloirs sombres. Les moines du moyen-âge, qui avaient le sens de l'appui que les sentiments devaient trouver dans les lieux familiers, avaient créé le cloître, si intime, si accueillant. Son pourtour, décoré de colonnettes élégantes, peuplé de statues, entourait une cour silencieuse où pénétraient à flots l'air et la lumière. Tout invitait à la promenade calme, à la conversation, à la méditation.

De plus, chaque frère, quand il était découragé, trouvait un réconfort assuré auprès d'un frère plus ancien. Les religieux ne connaissaient pas l'atroce isolement qui paralyse tant de jeunes gens à l'âme ardente perdus dans le désert de la grande ville indifférente.

A part quelques exceptions, dans nos Universités, le professeur est trop haut et trop éloigné. Il a ses préoccupations personnelles, le souci de ses travaux, s'il travaille, et il n'a pas le temps de devenir un

directeur d'études : cela demande d'ailleurs une rare qualité d'âme et d'esprit. Le résultat c'est pour l'étudiant le danger d'un isolement complet.

On pourrait, du moins, organiser le travail, créer des sortes de directions destinées à rectifier les mauvaises méthodes, à donner des conseils pratiques et des encouragements. Mais, hélas ! rien de semblable n'existe. Jamais, dans ma vie d'étudiant je n'ai reçu de mes professeurs un conseil ni un appui ; jamais l'un de nos maîtres n'a deviné nos découragements ni la misère de notre isolement, ni donné, quand il le fallait, l'appui secourable qui, au moment où l'on risque de se noyer, permet de reprendre haleine et sang-froid. Jamais personne n'a pris la peine de nous aider à voir clair en nous-même, à prendre conscience de nos défauts et de nos qualités. Il y a toute une éducation de la volonté dont la technique est diffuse dans les moralistes et les directeurs de conscience, mais nous en ignorions les principes essentiels et aucun de ceux qui avaient une longue expérience de la vie et du travail ne se penchait sur notre ignorance et sur notre faiblesse : tant pis pour ceux qui ne se tiraient pas d'affaire tout seuls ! Aussi, les Universités ne valent-elles que par leurs bibliothèques, par leurs laboratoires et surtout par la fréquentation de camarades intelligents avec qui l'on parle librement des difficultés du travail. Même au laboratoire, rares sont les maîtres qui accouchent les esprits, qui les aident à devenir eux-mêmes, qui savent leur proposer des problèmes à leur portée et les initier aux joies du travail créateur !

Au fond, le seul problème est d'*amener l'étudiant à l'expérience personnelle de la profonde émotion créatrice.* Une fois cette émotion sentie, le but est atteint : le travail est transformé, la volonté déborde d'enthousiasme.

C'est l'analogue de la conversion religieuse : l'expé-

rience personnelle de l'amour divin fait brusquement s'écrouler le système des valeurs admises jusque-là. La pauvreté, la souffrance, l'humilité abhorrées, deviennent l'objet d'une ardente passion. La vie est transfigurée : l'argent, le pouvoir, les satisfactions d'orgueil qu'on poursuivait âprement n'ont pas plus d'attrait désormais pour le néophyte que les jouets de l'enfance n'en ont pour l'homme fait.

De même, quand l'étudiant a goûté au sentiment de force, de robustesse, de confiance en soi que donne le travail créateur, les petites vanités du succès perdent toute valeur et le pseudo-travail fait l'effet d'une déchéance. Je me souviens qu'après plusieurs années passées à Paris, émietté et comme désagrégé par l'abus des cours, des lectures, ayant amoncelé une encyclopédie de notions que je connaissais par ouï-dire, je fus envoyé dans une ville du midi dont la bibliothèque ne possédait pas de livres de philosophie — et je ne pouvais en acheter. Réduit à mes forces, je dus, comme un naufragé survivant du navire englouti, nager par mes propres moyens et nouveau Robinson Crusoë, créer par moi-même mon cours de philosophie. Heureux naufrage ! C'est à lui que je dus à la fois la brusque certitude que tout mon travail antérieur était du pseudo-travail et l'expérience du travail créateur où est impliquée la totalité de la personnalité. Dès que l'étudiant a eu la lumière et la chaleur de cette révélation, il n'a plus besoin d'aucun secours extérieur : il est embrasé par le feu sacré. Il a la foi qui transporte les montagnes.

Mais pour l'amener à cette expérience décisive, il faut une connaissance approfondie de la nature de ses goûts et de son esprit : le maître doit considérer comme son devoir primordial d'être un accoucheur d'esprits. Il doit donner en outre la preuve qu'il ne vit que pour son œuvre, qu'il ne ménage ni son temps, ni son énergie. Ostwald cite un éveilleur de vocations qui

gardait, sans les publier, la plupart de ses découvertes pour les proposer comme problèmes à ses élèves. C'est un héroïsme admirable : mais l'héroïsme est rare.

Aussi, travailleur isolé, ne t'exagère pas la valeur des secours qui peuvent te venir du dehors. *Ils ne peuvent jamais être l'essentiel.* L'essentiel, c'est que tu entres résolument dans ton travail, avec courage et vigueur. Si tu fais ainsi, l'aide extérieure peut être un appoint. Sinon, tous les secours te seront inutiles. Cette aide est analogue à celle du guide dans une escalade difficile : son exemple te prouve qu'on peut escalader le roc abrupt : au besoin, la corde pourra te venir en aide. Mais tu ne monteras pas si, de tes bras, de tes genoux, de tes pieds, tu ne t'accroches avec énergie et décision aux aspérités du rocher, et si tu ne tends les muscles nécessaires. Une petite aide, oui, mais c'est à toi à faire l'essentiel.

Persévère, et sache bien que tu n'as qu'un ami, qu'un protecteur sûr, c'est l'Incorruptible Comptable, qui, minute par minute, inscrit dans ton cerveau, sous forme d'habitudes libératrices tes menus actes de patience, de calme, d'endurance, d'héroïsme. Tu comprendras plus tard que le travail est le seul moyen d'échapper à l'isolement dont l'intolérabilité précipite les hommes dans toutes les folies : au moins, étant quelqu'un, tu auras toujours une compagnie intéressante en toi-même.

IL FAUT ORGANISER L'ENTR'AIDE !

Notre système d'éducation, dès le collège, est entièrement égoïste : chacun pour soi ! Nous n'avons pas su, comme l'a fait Port-Royal, organiser la préparation du travail en commun. Lorsque Pascal écrivait ses *Provinciales*, les religieux dépouillaient les écrits indi-

gestes des casuistes, ils lui apportaient les citations caractéristiques.

C'était un atelier où tous coopéraient fraternellement. Il faudrait recréer l'amicale entr'aide des anciennes écoles de peinture, la recherche en commun où les élèves voyaient comment le maître travaillait, recevaient ses corrections, ses conseils pratiques. On peut lire dans Vasari le détail de l'admirable organisation des ateliers des peintres italiens de la grande époque.

L'Institut Pasteur, où la coopération a toujours été fraternelle, sous la direction des Pasteur, des Duclaux, des Roux, des Calmette, offre d'excellents exemples du travail fructueux accompli dans un milieu d'entr'aide.

Gaston Paris, dont la patience et la probité scientifique furent admirables avait su organiser le travail collectif : il suscitait les études, entretenait avec une foule de médiévistes une correspondance considérable. Il dirigeait des équipes d'érudits « non pas à la manière de ces savants qui font travailler des sous-ordres, mais pratiquant au contraire le beau précepte :

« Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière ».

Heureux de l'originalité d'autrui... il allait semant sans cesse les idées et les bienfaits... (1) ». Son œuvre, il ne faut pas seulement la chercher dans ses ouvrages, car par sa « puissance de suggestion, de direction et de rayonnement » il fut l'âme des médiévistes durant quarante ans. Ses élèves, à sa mort, se sentirent atteints. C'est lui qui leur avait appris « comment et pourquoi l'on travaille ».

L'habitude de la coopération, nous devrions l'organiser dès le collège, pour toute besogne qui prépare le travail. Il serait si facile en littérature, en histoire, en philosophie, de mettre toute une équipe à chercher

(1) Gaston Paris, *Cahiers de la quinzaine*. J. Bédier, avril 1904.

les traits d'un portrait, les preuves en faveur d'une hypothèse, les faits qui l'infirment ou qui ne cadrent pas. Par exemple, on peut coopérativement faire les recherches sur des sujets comme : les opinions littéraires de Molière ; le caractère du renard dans la Fontaine ; le génie comique de Pascal d'après les *Provinciales*, etc. (1).

Pendant la préparation de l'agrégation de philosophie, nous appliquions à plusieurs nos forces à la pleine compréhension et au commentaire si délicat des auteurs grecs et latins du programme. Il n'est presque pas un mot important qui ne doive être éclairé par quelque passage significatif du même auteur ou d'un commentateur. Bien saisir une page d'Aristote demande parfois un travail considérable et si l'on se met à trois pour élucider un chapitre, on peut, n'en ayant qu'un tiers à étudier, aller plus profond. De plus la critique mutuelle, l'échange des objections, donne au travail plus d'ardeur : trois esprits différents se complètent et se stimulent. Chacun apporte ses inventions, ses trouvailles, ses réflexions. De même j'ai lu les chapitres de Stuart Mill sur l'induction en les discutant avec un jeune savant de grand avenir. Ces *petites coopératives de travail* sont excellentes à la condition qu'il n'y ait aucun apparât et qu'elles soient d'une sincérité complète.

Quand on a rassemblé à plusieurs les éléments d'une question, l'effort personnel rigoureux dans la mise au point a des chances d'être fructueux.

Nos maîtres de tous ordres pourraient beaucoup pour organiser cette coopération ; mais il faudrait qu'ils se gardassent de s'imposer, d'intervenir, de trancher les

(1) M. Desjardins a ingénieusement tiré des *Provinciales* une « méthode pour discuter correctement, applicable à tout objet » *Union pour l'Action morale*, 15 juillet 1901.

questions. Ils devraient considérer toute classe comme une coopérative de recherches. Chaque fois que je pénètre dans une classe où le maître, par exemple, explique une version latine, cherche et trouve le mot propre, rappelle la règle impliquée, j'éprouve quelque impatience : ce sont les élèves qui doivent se référer à la règle, chercher dans leur grammaire, trouver le mot propre qui traduit exactement l'idée. Le maître qui intervient avant que le cas ne soit désespéré, fait un coup d'état et à une république d'intelligences à éveiller, il substitue son despotisme stérile.

Serait-ce trop présumer du bon sens national que d'espérer que la leçon capitale de la guerre ne sera pas perdue ? Chacun, dans cet immense effort collectif n'a-t-il pas acquis l'expérience directe de la nécessité de l'entr'aide, de la coopération ? Est-il admissible que les travailleurs intellectuels soient aussi isolés que les paysans routiniers qui, chacun, cultivent leur lopin de terre, au lieu de s'entendre et de mettre en commun leurs moyens de travail ? Paysans et intellectuels sont des travailleurs arriérés parce qu'ils sont individualistes et qu'ils ignorent l'entr'aide. Cependant, outre les exemples que nous avons cités, qui prouvent la possibilité de l'entr'aide, on peut invoquer l'organisation des grands journaux : les rédacteurs n'y signent pas leurs articles ; ils doivent toute leur intelligence au journal : on ne tolère pas qu'ils publient quoi que ce soit pour leur compte. Les efforts convergent tous vers le succès de l'œuvre commune. Mais cette coopération draconienne n'a rien de séduisant ni de fécond : l'entr'aide dans le travail intellectuel ne peut être que libre et elle suppose du loisir, car l'inspiration est capricieuse et elle ne s'accommode pas d'une discipline à la prussienne.

Mais comme l'organisation coopérative du travail n'est pas pour demain, la sagesse, pour chaque tra-

vailleur consiste dans une administration habile de ses forces : réservons les besognes, la recherche des documents et des références, les lectures, pour les moments d'énergie moyenne. Sachons classer nos vivres et nos munitions et les ordonner si pratiquement que toutes les heures de belle énergie puissent donner leur pleine efficacité.

CHAPITRE IV

Étude de quelques grands hommes

Il serait très utile d'avoir des documents véridiques sur la méthode de travail des grands hommes. Ces documents sont rares pour des raisons faciles à comprendre. S'il s'agit de souverains, de ministres, d'administrateurs, d'hommes célèbres par leur énergie, nous ne savons presque rien de sincère sur leur compte. Cependant, de quel intérêt ne serait-il pas pour nous de connaître leur méthode de travail et les procédés qu'ils ont employés pour aider la pensée et pour la soutenir?

Mais la plupart des hommes publics sont toujours en représentation et ce n'est pas la vérité qu'ils cherchent à insinuer dans l'esprit de ceux qui les regardent, mais l'opinion qu'ils désirent qu'on ait d'eux. Leur *assurance écrasante* en impose à presque tous, et ils le savent. Devant leur puissance d'affirmation et leur cynisme tranquille, le sens critique de gens même intelligents est paralysé à un degré extraordinaire. Les conducteurs d'hommes et les intrigants qui savent mettre la foule en état de véritable hypnose, n'ignorent point leur pouvoir.

C'est ainsi que nous n'avons presque aucune lumière sur les méthodes de travail de Napoléon Ier. Seuls, Rœderer et quelques autres ont fait des observations significatives. Des gens qui occupent l'attention du bon

public, des « théâtreux », comme les appelait Péguy, nous n'aurons aucune confession sincère. Tous nous connaissons par expérience l'influence délétère de l'applaudissement public. La poursuite habituelle de la popularité est l'acceptation d'un servage assez bas, car il consiste à subordonner la conduite de la vie à l'opinion d'un bloc d'incompétents dont nous repousserions l'intervention individuelle dans notre existence. Cette subordination rompt les attaches avec la sincérité.

Nous n'aurons donc des chances d'avoir des confidences sérieuses que de la part des génies robustes qui n'ont besoin que de leur propre estime et pour qui aucune raison de vivre ne vaut la joie de créer leur œuvre.

Examinons d'abord la méthode de travail de quelques administrateurs hors de pair. Nous avons vu quelle aisance de Wit apportait à sa lourde tâche. C'est, dit-il, qu'il ne faisait qu'une chose à la fois et qu'il la faisait bien. Colbert, qui accomplit une grande œuvre, travaillait de même :

« Pour avancer les affaires, il faut se lever avant six heures... tenir le cabinet *cinq ou six heures par jour*. Il faut penser à ses affaires, avec application et pénétration et les expédier sur-le-champ. Point de papiers qui traînent. Si vous n'expédiez tous les jours quelque chose.. il vous sera impossible de vous donner le temps nécessaire de raisonner et de bien penser à tout ce que vous avez à faire » (1). Peu d'heures par jour, mais faire à fond ce que l'on fait, voilà le conseil de Colbert.

« Jamais homme ne fut plus entier que Napoléon Ier à ce qu'il faisait... Jamais esprit ne fut plus inflexible à refuser l'occupation, la pensée qui ne venait ni au jour, ni à l'heure ». Mais nul ne tendait une attention

(1) *Revue de Paris*, 15 nov. 1901.

plus ardente vers l'objet du travail. Il y pensait longtemps et il avait tout prévu par une réflexion intense.

LE TRAVAIL POLITIQUE EST INORGANISÉ

Avec la méthode de Colbert, hélas, confrontons celle de nos ministres !

M. Léon Bourgeois la décrit ainsi (1) :

« Un ministre est pris, le matin, de 9 heures à midi, par le Conseil, par les audiences, uniquement consacrées aux sollicitations des fonctionnaires et de leurs élus, et depuis peu, par les fréquentes séances supplémentaires de la Chambre. — L'après-midi, quatre jours sur six, il est retenu au Palais-Bourbon ou au Luxembourg ; le soir il a la signature, innombrable, à moins qu'il ne préside un banquet ; les dimanches il voyage, il « inaugure » et répand le flot du mérite agricole et des palmes académiques.

M. Poincaré dit aussi l'éparpillement de l'attention d'un ministre : « Levé de bon matin, il trouve sur son bureau une petite montagne de papiers : c'est son courrier personnel. Il faut une heure pour dépouiller la petite montagne formée surtout de sollicitations. Puis, c'est le service de la presse, les extraits de journaux, « le flot amer », dont la lecture constitue une mauvaise hygiène mentale. De 9 heures à midi, un monde de sénateurs, de députés viennent recommander leurs électeurs, leurs fils, frères, neveux, cousins,.. Le lendemain, la matinée est prise par un conseil des ministres, « réunions cinématographiques où l'on passe en revue, en deux ou trois heures, toutes les affaires publiques, administratives, financières, sociales et surtout parlementaires. L'après-midi, c'est le Sénat et la Chambre ». Qu'il ait soin d'avoir de grandes poches ! on les remplira de nouvelles recommandations.

Il rentre tard et doit signer des milliers de pièces et de lettres, « comme en un rêve, et il ne saisira guère dans les milliers de décisions qui lui seront soumises, que des lueurs intermitten-

(1) *Revue Bleue*, 10 juin 1914.

tes de réalité ». Puis, les directeurs l'attendent pour les questions délicates. « Il les reçoit, cause avec eux, mais si précipitamment que, suivant ses dispositions d'esprit, il accepte trop aisément leurs suggestions ou prend, sans raison sérieuse, le contrepied de leurs propositions. Et de très bonne foi, il croit rendre un jugement impartial, personnel et raisonné ».

Le lendemain, la même vie d'éparpillement de l'attention recommence. « Si le ministre veut étudier un projet de loi... il n'y peut consacrer, çà et là, que des heures furtives et une pensée distraite. Doué de quelque force d'assimilation, il parviendra peut-être à refléter l'esprit d'un de ses collaborateurs, à s'approprier son travail ».

Aussi M. Barthou définit-il la journée d'un ministre : « Une succession d'heures perdues, que coupent de rares loisirs employés à un travail utile ».

Notre pays est gravement infériorisé par suite de notre incapacité d'organiser le travail parlementaire et administratif. La *Revue de Paris* (1) a publié une étude profonde sur la réforme gouvernementale. L'auteur y montre que la machine politique actuelle ne peut rien produire. Le Président du Conseil devrait s'entourer d'un organe de direction stable, formé des meilleurs esprits de la nation, des esprits capables d'une critique pénétrante de ce qui existe et surtout aptes à une réorganisation d'ensemble. Le Président du Conseil deviendrait ainsi *le directeur du travail politique et administratif, le cerveau coordinateur*. Cet organe de direction emprunterait aux divers services techniques leurs meilleures intelligences. Le président leur adjoindrait des membres temporaires, de jeunes députés de valeur qui s'y formeraient pour le gouvernement.

Ce comité de direction étudierait les grandes questions, coordonnerait les efforts : le chef du gouver-

(1) Nos des 1er et 15 décembre 1917.

nement lui confierait l'étude des réformes. Aidé par lui, il pourrait embrasser les ensembles et imposer aux ministres et au Parlement sa volonté calme et efficace.

Il aurait avec chaque ministre « des heures de travail réglé » (1) comme en avait le laborieux Louis XIV. Le Conseil des ministres disparaîtrait, car c'est « une encombrante absurdité » qui prend, trois fois par semaine, beaucoup de temps. Il n'y a ni secrétaire, ni procès-verbaux. Jamais on n'y a discuté une grande loi, une réforme à longue portée, un plan d'administration, car tout s'y passe en conversations, faute d'un cerveau qui centralise, qui critique, qui filtre les projets et qui décide.

Tant que cette ferme direction du travail politique et administratif ne sera pas réalisée — et il faudrait peu de chose pour la réaliser — l'impuissance, le gâchis et le malaise continueront et le hasard seul sera au gouvernail. Nous ne tenons debout que grâce à la charpente administrative construite par Napoléon Ier. Comme le dit Stuart-Mill, le gouvernement de la France est une bureaucratie. C'est notre force en l'absence d'un pouvoir organisateur, mais c'est aussi notre faiblesse, car comme le déclarait Gladstone à la fin de sa vie, il n'est aucune grande mesure réformatrice qui n'ait été engagée contre l'avis déterminé des bureaux et des techniciens et qui n'ait réussi contre leur pronostic.

Il faut donc, pour qu'une réorganisation féconde puisse être opérée dans un grand service national une intelligence de véritable chef, capable de voir clairement et distinctement le but à atteindre et une volonté décidée à triompher de toutes les résistances.

On ne fera rien si le travail continue à être incohérent et assez absurde pour que les ministres n'aient « que des lueurs intermittentes de réalité ». Si nous ne

(1) Saint-Simon

changeons pas cet état de choses, les victoires de la Marne, de l'Yser et de Verdun, ne serviront de rien : les qualités admirables dont a fait preuve le peuple français sous la menace de mort, continueront, faute d'un organe central de coordination et de direction à s'éparpiller, à se contrarier, à s'annihiler.

Il serait très utile que nous eussions des renseignements précis sur la façon dont les grands ministres réformateurs ont organisé leur travail. Malheureusement, cette étude approfondie n'existe pas. Les historiens sont plus préoccupés des faits et gestes de Mme de Pompadour que des causes profondes de la grandeur d'un pays. Or la cause primordiale du succès doit *toujours* être cherchée *dans l'organisation du travail* : le jour où le Gouvernement saura mettre en valeur les ressources intellectuelles et morales de la France, notre pays aura dans le Monde un éclat, une grandeur incomparables. On peut l'affirmer depuis que la grande guerre a révélé les ressources morales prodigieuses de notre peuple.

Il est donc regrettable que des générations de jeunes historiens n'aient pas scruté la vie des grands organisateurs pour en tirer ce qu'on peut savoir de leurs méthodes de travail.

L'EXEMPLE DES ÉCRIVAINS

Quant aux confessions des écrivains, des savants, des artistes de premier rang, elles sont rares. Les éloges prononcés après leur mort sont peu dignes de foi, car ce sont des panégyriques. Une fois morts, ils ne gênent plus personne et il est de règle de les proposer aux jeunes comme des modèles à imiter. Mais on a soin de dissimuler leurs faux pas, leurs faiblesses ; il semble que dès l'instant de leur naissance, ils ont pu crier, comme Gargantua « A boire ! A boire ! ». Quand ils

tétaient, leur génie apparaissait déjà. Cela est décourageant pour ceux qui n'ont pas su marcher dès leur première semaine.

Afin de ne pas donner aux jeunes gens le sentiment de l'impossibilité d'atteindre si haut, une mise au point est nécessaire. Les documents sur le travail des hommes célèbres viennent toujours de leur âge mûr . ils ont alors contracté des habitudes puissantes consolidées par vingt ou trente années de travail. Leur passion pour la mission qu'ils ont assumée est devenue irrésistible. Ils sont soutenus par l'admiration ou fouettés par l'injustice qui est de règle contre tout homme de valeur.

D'autre part, l'expérience de la bassesse de tant d'hommes a souvent fait des penseurs des ascètes presque uniquement sensibles aux joies sévères de la découverte et de l'élucidation des choses et des idées, de sorte qu'au détriment même de leur santé, ils excèdent la ration raisonnable de travail. Les jeunes gens qui ont devant eux la vie entière doivent se garder de ce manque de mesure.

Nous ne parlons ici que des esprits de première valeur, car, consciencieux, ils n'écrivent que lorsqu'ils ont longuement médité : ils croiraient déchoir s'ils improvisaient. Aussi n'ont-ils de profonde influence que sur les jeunes gens : personne d'habitude ne les aide ni ne les soutient parce qu'allant au fond des choses, ils inquiètent ou troublent une multitude de gens « arrivés » qui vivent d'apparences.

Il n'est pas, au contraire, de gâteries qui ne récompensent l'écrivain adroit et subtil au service du parti qui détient les succès mondains ou politiques.

Jouant à la surface des choses, il n'inquiète personne. « Les médiocres sont tout de suite soulevés et portés par les médiocrités, mais il y a dans le talent une insolence qui s'expie par les haines sourdes

les calomnies profondes » (1). Au contraire, les « verbomanes » voient les journaux accueillir leurs écrits faciles : combien d'écrivains en vogue sont atteints d'une incontinence d'encre que la mort seule peut arrêter ! Aux jeunes gens de faire la distinction entre les bavards sans profondeur et les esprits vigoureux, qui n'étant pas dissipés sans cesse par les préoccupations d'argent et de succès, peuvent « rendre à la raison le respect et l'assiduité qui lui sont dus ». Ces esprits d'élite règnent non *sur* les citoyens, comme les puissants, mais *en eux* et quoique aucune salve d'artillerie ni aucune musique militaire ne les salue, ce sont eux qui, du fond de leur solitude, dirigent véritablement la Nation. *Habet nescio quid latentis energiæ vivæ vocis actus et in aures discipuli de actoris ore transfusa fortis sonat* (Saint-Jérôme).

LE PLUS GRAND DES FRANÇAIS

Il est des maîtres dont la parole agit pendant des siècles, tel le plus grand des Français, René Descartes. Qui n'a admiré sa sincérité ? Il juge que le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. « Pour moi, je n'ai jamais présumé que mon esprit fut en rien plus parfait que ceux du commun : même j'ai souvent souhaité d'avoir la pensée aussi prompte, ou l'imagination aussi nette et distincte, ou la mémoire aussi ample ou aussi présente que quelques autres ». Cet homme de génie, sincère, attribue ses découvertes au bonheur d'avoir, dès sa jeunesse, conçu une bonne méthode. Il oublie de faire mention d'une énergie de volonté admirable, soutenue par un enthousiasme ardent pour la recherche de la vérité. Le premier, il a clairement aperçu la puissance de la méthode dans le travail. Il a

(1) Anatole France, *Les opinions de Jerôme Coignard.*

fallu cette guerre atroce pour que les enseignements de René Descartes aient pris une évidence tragique, car les Allemands, avec leur intelligence lourdement déductive ont failli réduire en esclavage le monde entier parce qu'ils ont écouté la leçon de Descartes tandis que notre nation au génie clair et inventif a failli disparaître comme nation libre faute d'avoir su organiser son travail.

Descartes affirme que ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais que le principal est de l'appliquer bien. Ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent, et qui s'en éloignent.

Quand il a clairement aperçu les grandes règles de sa méthode, durant neuf années, il ne fait que rouler çà et là dans le monde, regardant les événements et en faisant la critique. Il réservait « de temps en temps » quelques heures de travail suivi à pratiquer sa méthode en des difficultés mathématiques ou autres, vivant en apparence comme ceux qui n'ont d'autre emploi que de passer une vie douce et innocente, usant de tous les divertissements qui sont honnêtes. Mais il poursuivait son dessein et profitait en la connaissance de la vérité « peut-être plus que s'il n'eût fait que lire des livres ». Il remarque qu'il en est des progrès intellectuels comme de la richesse : ceux qui commencent à devenir riches ont moins de peine à faire de grandes acquisitions, qu'ils n'en ont eu auparavant, étant pauvres, à en faire de beaucoup moindres. Toutes les vérités qu'il a trouvées ne sont que des suites et des dépendances de cinq ou six principales difficultés qu'il a surmontées et qu'il compte comme autant de batailles victorieuses.

Comme on le voit, Descartes n'a rien d'un pédant. Il jouit de la vie librement, mais ce qu'il a d'énergie

intellectuelle, il ne le gaspille pas : il va, d'un pas ferme et mesuré, dans la voie droite qu'il a choisie.

On remarquera, de même, l'aisance de son disciple Malebranche qui a écrit les plus belles pages qui existent en philosophie sur l'importance de l'attention. Il était, lui aussi, pénétré de l'importance de l'ordre et de la méthode. Il était, en conséquence, très ménager des forces de son esprit et ses délassements étaient des divertissements d'enfant (1).

DARWIN, LYELL

Tous les grands hommes ont su sagement administrer leur énergie et aucun ne s'est surmené. Voyez Darwin, dont l'influence dans tous les domaines de la pensée a été si puissante : il avait une santé mauvaise. Les seules qualités qu'on put remarquer pendant qu'il était écolier, comme d'un bon augure pour l'avenir, étaient ses goûts divers et prononcés, beaucoup de zèle pour ce qui l'intéressait et un vif plaisir en comprenant une chose complexe (2). Il prit l'habitude du travail énergique, de l'attention soutenue et il ne choisissait comme sujet de méditation que ceux qui se rapportaient directement à ses études. Il pensa pendant vingt ans à l'*Origine des Espèces*. Il était complètement libre de son temps. Il travaillait une première fois de 8 à 9 h. 1/2, puis de 10 h. 1/2 à midi ou midi 1/4. Il considérait alors sa tâche comme terminée et disait avec satisfaction : « j'ai fait une bonne journée de travail ». Il travaillait encore de 4 h. 1/2 à 5 h. 1/2, mais pas tous les jours, puisqu'il notait ces suppléments de travail. Tout ce qu'il faisait, il l'exécutait avec une

(1) *Eloge* par FONTENELLE.
(2) *La vie et la correspondance de C. Darwin*, trad. Varigny, 2 vol., 1888 p. 37 et 55.

sorte d'ardeur fervente *et il n'avait jamais à revenir deux fois à la même chose.* Son ami Lyell, le géologue de génie, ne travaillait que deux heures de suite. Leur compatriote Herbert Spencer avait une santé déplorable. Il laissait ses idées prendre forme lentement. Il ne pouvait faire attention pendant longtemps : son système nerveux cédait à la tension plus vite que ne le fait celui de la plupart des autres. Il n'a jamais pu travailler plus de trois heures (1), après quoi il était incapable de lire même un roman. Mais en consacrant la totalité de ses forces au travail, il dressa un monument puissant.

LE POUSSIN, HUGO, ZOLA

Les conseils de Nicolas Poussin sont si lumineux que nous ne pouvons les omettre : il déclare que la totale présence d'esprit est nécessaire au travail, qu'il ne faut jamais d'impatience parce qu'avec la paille et le temps les nèfles mûriront. Il faut mériter la lucidité par l'assiduité au travail et ne *jamais traverser la piste*, c'est-à-dire ne faire qu'une chose à la fois et ne pas la quitter qu'elle ne soit terminée, afin de garder l'esprit libre (2). En effet ce qui fatigue ce n'est pas le travail, mais ce qu'on aurait dû faire et qu'on n'a pas fait et qui nous tourmente sous forme d'une vague inquiétude qui affaiblit l'énergie. De même, tout travail qu'on ne fait qu'à demi, ne donne aucune joie et nous laisse mécontents, avec le sentiment d'une espèce de déchéance. En outre, si on n'accorde au travail que la moitié de l'attention, on y mettra quatre fois plus de temps.

Victor Hugo se levait de bonne heure et écrivait cinq

(1) *Autobiographie*, trad. Varigny.
(2) Paul Desjardins, *La méthode des classiques français.*

heures. Le reste du temps il s'amusait, se promenait (1). Il n'allumait jamais sa lampe de travail le soir. Cependant son œuvre est immense.

Emile Zola qui a été un romancier d'une rare fécondité n'écrivait que trois heures par jour. Son attention volontaire était intense quand il la braquait sur les objets qu'il voulait décrire, mais elle tombait vite et ensuite il regardait dans la rue ses amis sans les reconnaître. Sa mémoire, quand elle était armée comme un appareil photographique, était prenante. « Lorsque Zola préparait un livre, tous les faits utilisables dans son œuvre s'enregistraient aisément, s'ordonnaient d'eux-mêmes en des groupements méthodiques et par des affinités très fortes, étaient enfin retenus selon leur importance. Au moment de la composition, les images des objets avec leurs couleurs et leurs formes, leurs odeurs même, revenaient en foule et dans des arrangements systématiques.

En dehors de cet état de tension de la mémoire volontaire, l'esprit du romancier se fixait mal. A la Société des gens de lettres, dont il était le président, il mit trois mois pour se rappeler les noms des vingt-quatre membres du bureau, qu'il devait pourtant appeler fréquemment par leurs noms pour les faire voter (2) ».

On trouve chez lui la même économie de forces que chez tous les esprits créateurs. Il était tout entier à ce qu'il faisait. « Zola ne se préoccupait pas de retenir des faits pour une œuvre indéterminée. Quand il préparait *Terre*, il s'occupait des paysans, mais aucune observation sur les militaires ou les financiers ne l'aurait intéressé »

(1) Paul Meurice à M. Rostand. *Le Temps*, 29 juin 1903.
(2) Dr Toulouse, *Le Temps*, 3 octobre 1902.

JULES VERNE, JOUFFROY, KANT

Jules Verne (1) qui a écrit une centaine de volumes en donnait deux par an, l'un au printemps, l'autre à l'automne. Retiré à Amiens, il y menait une existence paisible et régulière. Levé très tôt, il écrivait jusqu'à dix heures, c'est-à-dire environ quatre heures. Walter Scott, qui a beaucoup produit trouvait que de cinq à six heures était une tâche raisonnable et que le reste ne valait pas grand chose. Carlyle, un des cerveaux les plus puissants de l'Angleterre, répète vingt fois qu'on ne fait rien de bon en se pressant et qu'on peut arriver au talent qui s'impose avec quatre heures de travail par jour (2).

Jouffroy dit : « Je ne m'arrêtais jamais à une idée vague ou à moitié éclaircie. Je décomposais avec sévérité l'objet total dans ses parties vraies... Je concentrais toute mon attention sur la première. Mon esprit n'était jamais égaré, mes forces jamais partagées ; j'agissais sur chaque point avec toute la force de mon attention. On ne saurait croire combien de difficultés redoutables cèdent à une telle méthode et quelle vigueur elle donne (3) ».

Souvenons-nous aussi des conseils de Saint-François de Sales qui recommande de ne pas se presser, d'avoir de la douceur pour soi-même et de faire une chose après l'autre (4).

Kant dit que dans une recherche scientifique, il faut poursuivre sa marche avec toute l'exactitude et la sincérité possibles sans faire attention aux difficultés

(1) Mort à 77 ans le 25 mars 1905.

(2) Carlyle, *Lettres à sa mère*, p. 201. *Lettres d'amour*, I, 82, 95, 231, 245 ; II, 31.

(3) Jouffroy, *Nouveaux mélanges*. Organisation des sciences philosophiques.

(4) *Indroduction à la vie dévote.*

auxquelles on pourrait se heurter en dehors de son domaine. Il faut faire sa tâche uniquement pour elle-même et d'une façon vraie et complète (1). L'expérience l'a convaincu qu'en faisant uniquement attention à la recherche jusqu'à ce qu'elle soit terminée, les difficultés se résolvent d'elles-mêmes.

LE CAS DE RENAN, DE FLAUBERT, DE LITTRÉ, DE ROLLIN

Il est quelques opinions que nous devons discuter, car elles peuvent décourager beaucoup de jeunes gens. Renan, dans un discours célèbre (2) donnait quelques conseils assez contradictoires : Travaillez, disait-il, travaillez sans cesse ! Il citait le mot d'un vieux rabbin à qui l'on reprochait de faire déborder le vase de la Loi en y mettant trop de préceptes. « Dans un tonneau plein de noix, on peut encore verser plusieurs mesures d'huile ».

Renan confond ici le travail et l'érudition, le travail et la pose des trébuchets. La preuve c'est qu'il dit, dans le même discours : « Ne vous fatiguez jamais... laissez la pensée venir à vous... ne l'appelez pas, ne la pressez pas... » « Je me rappelle un jour où nous faisions un travail pressant auquel Renan portait un grand intérêt. Quand il vit minuit approcher, il me chassa en me disant : « Laissez-moi tout cela, je vais encore un peu travailler ». Je sus le lendemain qu'il avait veillé jusqu'à trois heures et que la besogne était achevée (3) ».

Si l'élève de Renan signale ce fait, c'est qu'il était exceptionnel. Il s'agissait d'ailleurs d'un travail pressé.

(1) *Exposé critique de la raison pratique*. Trad. Picavet, p. 193. F. Alcan, éd.

(2) Banquet de l'Association des Etudiants, 16 mai 1886.

(3) M. Renan, *Souvenirs de l'un de ses élèves*. Journal des Débats, 7 octobre 1892.

Renan ne pouvait travailler le matin car son esprit sommeillait. Il ne s'éveillait que dans la journée et c'est seulement le soir qu'il était en pleine possession de lui-même. Ces habitudes ne représentent pas un total d'heures considérable et elles expliquent le jugement qu'un de ses anciens maîtres portait sur lui : « On reconnaissait en Renan un érudit qui prenait la peine de retenir plus de choses qu'il ne se donnait le temps de les approfondir. C'était une charmante source qui s'épandait en surface » (1).

Un autre cas que nous ne pouvons omettre est celui de Flaubert. Le 25 mai 1873 il écrit à sa nièce : « Hier, j'ai travaillé dix-huit heures, depuis six heures et demie du matin à minuit : c'est comme çà ! Jeudi j'avais travaillé quatorze heures ». Constamment il se plaint de son travail écrasant. Il lit deux volumes par jour (2). Mais Jules Lemaître qui l'admirait avec raison, déclare qu'il était très flâneur et peut-être très paresseux : « Bouquiner au hasard, à travers sa vaste bibliothèque, s'étendre sur son divan et y fumer d'innombrables petites pipes de terre en songeant vaguement à la page commencée, et en ruminant des épithètes, c'était là, probablement, ce qu'il appelait « travailler comme un nègre ». Le Journal des Goncourt l'appelle « un grand perdeur de temps ». Il s'oubliait constamment dans des lectures faites au hasard :

« Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter
« Pour dormir et pour écouter
« D'où vient le vent, il laisse la tortue
« Aller son train de sénateur ».

Que n'eût pas fait cet écrivain consciencieux s'il ne se fût éparpillé à l'excès ?

(1) Abbé Icard, Directeur de Saint-Sulpice. *Figaro*, 5 octobre 1892.
(2) Flaubert, *Correspondance*. Lettre du 1er mars 1878.

Reste le cas de Littré, qui a créé un dictionnaire admirable. Les écrivains français ne diront jamais assez la reconnaissance qu'ils doivent à cet homme qui est pour tous un collaborateur modeste, mais indispensable. Beaucoup de ses définitions manquent de profondeur, mais le riche recueil de citations empruntées aux écrivains de valeur, et qui précisent le sens des mots importants, est un trésor inestimable. Il avait quarante ans quand il commença ce travail d'Hercule. Il mit treize ans à l'achever : il avait six collaborateurs habituels et des collaborateurs occasionnels. Qu'on songe que les colonnes dressées les unes sur les autres auraient exactement dix fois la hauteur du Mont-Blanc au-dessus de la vallée de Chamonix. Littré se levait à 8 heures. Pendant qu'on faisait sa chambre, qui était son cabinet de travail, il emportait au rez-de-chaussée quelque occupation. De 9 heures à midi, il corrigeait ses épreuves. De une à trois, il écrivait. De trois à six, il travaillait au Dictionnaire. A six heures il dînait et de sept heures du soir à minuit, il travaillait avec ses collaborateurs. Il continuait seul de minuit à trois heures. Il termina son œuvre colossale en 1865 et il donna le dernier « bon à tirer » en 1872 à 71 ans. Dès lors il fut accablé d'infirmités : il déclare que ses excès de travail n'en sont pas la cause. Certainement il en faut chercher la raison dans une hygiène déplorable !

Remarquons seulement que le Dictionnaire est surtout une œuvre de recherches, de notes, de mise en ordre et que dans les douze heures quotidiennes de labeur, les heures de réel effort intellectuel étaient rares. Mais une pareille soumission de treize années à une tâche unique est un des plus admirables exemples d'héroïsme connus.

Nous ne pouvons ne pas rapprocher du labeur de Littré, celui du bon Rollin. Quel exemple de confiance

ne nous donne-t-il pas? Il commence à cinquante-neuf ans son *Traité des Etudes* en quatre volumes. Puis à soixante-sept ans il se met à son *Histoire ancienne*. Il en termine les treize volumes à soixante-seize ans. Infatigable, il commence son *Histoire romaine*. Il en avait écrit cinq volumes et il avait préparé les autres quand il mourut à quatre-vingt-un ans (1741), laissant une œuvre de trente volumes!

Nous ne donnerons pas d'exemples de physiciens, de chimistes, parce que leur travail intellectuel est sainement appuyé sur du travail manuel. Le laboratoire est à la fois un soutien pour la pensée et un repos, mais il est fort malaisé d'en séparer, pour l'évaluer, le temps des efforts profonds d'attention. Les savants de laboratoire sont des privilégiés quand on compare les conditions de leur travail à celles des hommes de lettres. Combien, dans leur vieillesse, ceux-ci sont-ils punis de leur dédain du travail manuel! Ils n'ont aucun autre moyen d'occuper leurs heures de loisir que de continuer leur travail aux dépens de leurs yeux, de leur santé et de leur énergie intellectuelle! Comme les fumeurs « bout à bout » c'est-à-dire qui allument un cigare à l'autre; comme les avares qui deviennent de plus en plus ladres; comme les alcooliques qui ont de plus en plus soif, ils subissent la tyrannie de jour en jour plus accablante de l'habitude. Ils lisent, lisent et par malheur ils écrivent, écrivent intarissablement. Pour ne citer que des morts, qu'on se souvienne de Brunetière et de Faguet chez qui écrire, sans avoir rien à dire, était devenu un besoin maladif et que la mort seule a pu faire taire! Aussi, on comprend l'aveu douloureux de Brunetière qui considérait le travail comme un suicide lent! Depuis longtemps, hélas! il avait substitué au travail alerte et énergique, qui demande du repos, beaucoup de loisir et de calme, la besogne écrasante, sans répit, sans joie et sans valeur.

Il avait du travail la même conception que le prieur du couvent où Léonard de Vinci peignait et qui alla dénoncer cet homme de génie au duc Lodovico, disant que souvent il ne faisait rien et rêvait ! « Léonard invoqua les conditions de l'art et fit comprendre au duc que parfois les esprits supérieurs, moins ils paraissent travailler et plus ils font de besogne, car ils cherchent dans leur tête... et se forment ces idées parfaites que leur main essaie ensuite de rendre (1) ». Pour se venger, Léonard de Vinci pour faire Judas peignit la tête de son dénonciateur.

Si, arrivés au terme de ce chapitre, nous essayons d'en dégager les conclusions, nous voyons qu'elles confirment les inductions précédentes : être viril sans brutalité ; réserver les moments de belle énergie pour le travail créateur. A ces moments sacrés, se donner de toute son âme. Notre énergie étant limitée, ne pas la diviser. Etre entier à ce que l'on fait et ne faire qu'une chose à la fois. Faire bien ce que l'on commence et l'achever. Etre pleinement ce qu'on est et s'organiser de façon que le loisir même et le sommeil travaillent.

Mais soignons nos forces ! Ne nous surmenons pas ! Si nous voulons faire une œuvre, mesurons-la à nos aptitudes, concentrons-nous-y, comptons sur le temps et sur l'*Incorruptible Comptable* et apportons à tous les détails de l'œuvre conscience, confiance en soi, persévérance inlassable : prenons exemple sur le chêne, qui, au début, modeste gland, se développe patiemment durant des années et des années et devient un arbre imposant et vigoureux, symbole de l'énergie.

(1) Vasari. *Les vies des plus excellents peintres*, t. II, p. 541.

LIVRE II

LES FONDEMENTS PSYCHOLOGIQUES D'UNE BONNE MÉTHODE DE TRAVAIL

LIVRE II

LES FONDEMENTS PSYCHOLOGIQUES D'UNE BONNE MÉTHODE DE TRAVAIL

CHAPITRE PREMIER

L'Attention

IMPORTANCE DE L'ATTENTION

Les jeunes gens qui veulent travailler à la mise en valeur de leurs aptitudes doivent connaître les deux outils de leur perfectionnement, l'attention et la mémoire.

La maîtrise de l'attention est ce qui distingue le sage du fou et l'esprit de valeur du médiocre. Le sage sait refuser de penser aux inévitables contrariétés de la vie que l'hypocondriaque mâche et remâche pour en extraire l'amertume. L'esprit de valeur darde son attention sur les faits qui ont de l'influence et il les organise tandis que la demi-attention se disperse sur les faits insignifiants qui font dans l'esprit un fouillis inextricable et inutilisable.

L'attention seule peut faire de nous des hommes libres, des personnes. En effet, il n'est pas libre celui

qui est ballotté comme une barque sans gouvernail par les vents qui soufflent de tous les points de l'horizon. Etre libre, c'est diriger par un choix réfléchi ses sentiments, ses pensées, ses actions. On ne peut les diriger dans le détail mais on peut donner la direction d'ensemble. C'est ainsi que fait le commandant du navire qui ne peut éviter les influences des vents contraires et des courants rencontrés, mais qui rectifie constamment la marche, les yeux fixés sur le compas. De même, je suis libre quand, ayant choisi ma voie conformément à mes goûts et à mes tendances profondes, je maintiens ma direction malgré les tentations de la paresse, malgré les passions, malgré les mille distractions qui séduisent la volonté. Or je ne puis garder une direction que si je suis capable de maintenir une idée dominatrice constamment présente devant l'attention. Le distrait en est incapable : à chaque instant, il l'oublie, quitte le bon chemin et s'égare. Pinel raconte qu'un fou, très désireux de recouvrer sa liberté, avait subi avec présence d'esprit un examen mental qui lui fut favorable. Mais au moment où on lui présenta la levée d'écrou, il signa Jésus-Christ ! Le malheureux, fatigué par la tension prolongée d'un interrogatoire pénible et distrait par la joie d'être libre, avait oublié de maintenir présente sa résolution de cacher sa folie.

Faire qu'une idée agisse constamment comme un aimant puissant qui est là sans qu'on le voie, c'est la forme la plus haute de la volonté. Si c'est l'ambition qui est toujours présente, on a Napoléon Ier. Si c'est l'idée du salut, on a les saints et les martyrs comme Polyeucte. Si c'est une hypothèse scientifique, on a les Newton et les Pasteur.

Aux antipodes de ces héros de l'attention persévérante sont les déments incapables de maintenir au-delà de quelques instants l'idée des réalités, puis à des

degrés plus élevés, les distraits, les dispersés, qui sont foule.

La précipitation et la distraction sont les grands maux de l'époque actuelle. La plupart des gens souffrent d'une *crise de l'attention*. Les élèves ne savent plus écouter. Ils sont incapables de répéter correctement une question dès qu'elle n'est pas élémentaire. Ils ne peuvent saisir la suite d'un raisonnement, la relation entre plusieurs propositions, un rapport un peu complexe entre plusieurs idées. J'en connais qui éprouvent un découragement quand ils doivent réaliser en pensée la proportion A est à B comme C est à D.

Nos classes sont remplies de neurasthéniques, de névrosés, de somnolents sans énergie qui n'attrapent que des miettes de connaissances. Comment pourraient-ils ne pas être des dispersés?

Chez eux, ils sont l'objet d'un culte attendri. La famille ne leur cache rien de ses contrariétés, de ses chagrins, de ses jalousies, de ses préoccupations. Ils sont initiés à la vie extérieure. De plus on prend leur parti contre le maître qui a l'inhumanité d'exiger des efforts de ces pauvres petits!

Au lycée, trop souvent, l'enseignement est dénué d'intérêt; les élèves y sont en proie à l'abstraction grammaticale, inintelligible et qui distille le poison de l'ennui. Les programmes surchargés leur donnent officiellement l'habitude de bâcler ce qu'ils font. Ces programmes, dit Spencer, sont des mesures prises en vue de l'augmentation de la stupidité (1) et trop souvent on néglige d'*éclairer* le travail et de le *vérifier* en en démontrant l'utilité précise pour la culture de l'esprit Aussi, reconnaissons-le, les éducateurs ont une grande part de responsabilité dans la crise de l'attention chez les élèves.

(1) *Autobiographie*, p. 398.

La situation étant ce qu'elle est, l'étudiant dont ni l'éducation de la volonté ni celle de l'attention n'ont été faites doit se mettre courageusement à l'œuvre. Il connaît le mal essentiel qui est la débilité de l'attention, sa mollesse, ses efforts fugaces, vacillants. Cette infériorité de l'attention volontaire est aggravée par le vagabondage de l'esprit. Nous sommes « toujours répandus au dehors » (1), toujours en promenade, cette paresseuse promenade de l'esprit qui ne veut point s'assujettir à l'attention, à l'ordre, aux règles (2).

Nous avons décrit ailleurs (3) l'éparpillement de l'attention chez l'étudiant. Que d'esprits affinés, brillants, primesautiers, auraient pu donner à la nation des œuvres de valeur, consacrer à quelque réforme une activité féconde, qui se sont dissipés jour après jour sans rien produire, faute d'avoir su concentrer leur attention !

L'ATTENTION VOLONTAIRE EST RARE

Hélas, comme le montre Ribot, les actes d'attention volontaire sont rares : « Eliminons d'abord la routine de la vie, toute cette masse énorme d'habitudes qui nous meuvent comme des automates. Eliminons les périodes de notre vie mentale où nous sommes surtout passifs... Eliminons cet état de repos relatif pour l'esprit, où l'on ne pense à rien... Eliminons les états de passion et d'agitation violente .. Ces éliminations faites... le reste peut s'inscrire au compte général de l'attention. Dans ce compte général, les cas d'attention spontanée sont le grand nombre, les cas francs et nets

(1) Malebranche, *Traité de morale*, ch. II, § X.
(2) Leibniz, *Theodicée*, § 56
(3) *Education de la volonté*, 35e mille. Livre I, ch. I. Et *Apprentissage de l'art d'écrire*. Passim.

d'attention volontaire sont le petit nombre. Chez beaucoup, ils équivalent à presque rien » (1).

Il est déplorable que les moments d'attention soient si clairsemés quand on constate combien de progrès sont réalisés par des dépenses d'attention de courte durée ! Elle est comme le radium qui sous un petit volume contient une puissance prodigieuse. En effet, quand on suit de près le travail d'un bon élève, on est surpris de constater combien souvent il est distrait pendant qu'il apprend une leçon. Il se l'assimile à la faveur de courts instants d'attention. Voici un élève de sixième, incapable de faire attention plus de cinq minutes à ce qui l'intéresse, et qui se classe cinquième sur vingt-quatre élèves! Si nous sommes sincères avec nous-mêmes, nous sommes obligés d'avouer que nos plus beaux développements intellectuels sont le fruit de quelques quarts d'heures d'attention fervente.

Les progrès réels de l'humanité sont donc dus à une quantité minime de cette précieuse attention qui fait des merveilles quand, à travers les préjugés, les habitudes, elle pénètre jusqu'à l'or vif des réalités et jusqu'aux rapports essentiels, comme l'ont fait les intelligences créatrices en sciences, en arts, en politique, en lettres.

Dans le silence du dehors, dans le *calme des passions* (2), dans l'apaisement du tumulte intérieur, arriver à maintenir pendant quelques minutes haute et brillante la pure flamme de l'attention — faire que ces minutes sacrées se renouvellent plusieurs fois durant les heures de recueillement qui les préparent, voilà le but suprême auquel doit tendre l'étudiant qui veut devenir quelqu'un. Du même coup, il diminuera le temps de séden-

(1) Ribot, *L'attention*. Conclusion. F. Alcan, éd.

(2) Les cinq obstacles à l'attention sont, d'après les religieux bouddhistes : le désir brutal; la haine et la malice; la paresse de l'esprit; l'inquiétude et le repentir; la perplexité et l'indécision.

tarité qui n'est ni du travail ni du franc repos : il gagnera du loisir en proportion de l'énergie de ses moments d'attention. Il est donc de première importance de se rendre capable d'efforts intenses d'attention.

Or l'attention volontaire est susceptible d'éducation, donc de redressement et de progrès. Il faut par conséquent en connaître le mécanisme, afin d'en augmenter le rendement.

RÔLE DE LA RESPIRATION DANS L'ATTENTION

Les livres de psychologie sont empêtrés de discussions métaphysiques. Il ne nous importe pas d'élucider s'il y a dans l'acte d'attention une intervention mystérieuse de l'âme, ou non. Nous ne cherchons dans cette étude que l'intérêt pratique : savoir pour agir. Nous ignorons d'ailleurs ce qu'est l'attention, nous ne connaissons que son fonctionnement.

Ce fonctionnement a un lien étroit avec la respiration. Visez attentivement, même en imagination, un but avec un fusil ou un pistolet, et vous constaterez que vous ne pouvez viser, c'est-à-dire faire attention que si vous suspendez les mouvements respiratoires. Toute modification dans l'attention s'accompagne nécessairement de modifications dans la rapidité et la profondeur de la respiration.

Les moines bouddhistes qui ont porté à un admirable degré de perfection l'éducation de la volonté comme pouvoir d'arrêt, ont compris l'importance de la respiration dans l'acte d'attention. Ils ont découvert le pouvoir que nous donne la maîtrise de la respiration sur nos pensées. En s'entraînant à respirer douze fois par minute, puis cinq ou six fois, puis une seule fois, ce qui demande des mois d'exercices assidus, ils abolissent en eux-mêmes la colère, la haine, l'inquiétude, la peur,

ces poisons de la volonté. Par la respiration lente et profonde, nous nous mettons dans les conditions qui aident à la méditation, car un grand calme se produit dans les battements du cœur. Nous avons pris l'habitude paresseuse de ne pas respirer profondément : nous n'aspirons et n'expirons que par une narine et c'est toute une affaire que de prendre l'habitude de respirer par l'une et par l'autre. Cependant cette petite conquête a une relation avec la puissance d'attention. D'autre part, dans notre vie casanière, à la suite du divorce insensé du travail intellectuel d'avec le travail manuel, nous avons pris une autre mauvaise habitude, celle de ne respirer qu'avec une partie de nos poumons. De cette inaction partielle résulte une notable diminution de la capacité respiratoire, donc de la puissance de l'acte d'attention.

L'importance attribuée par les moines bouddhistes à l'acquisition de la maîtrise de la respiration est fondée en fait et nos enfants devraient être entraînés de bonne heure à l'acquérir. Je ne me mets jamais au travail sans quelques exercices de respiration profonde. Mais ces exercices physiques doivent être complétés par les exercices de volonté respiratoire (1) recommandés par les maîtres hindous de la vie méditative.

Puisqu'on ne fait attention que dans les intervalles respiratoires, l'attention ne peut être uniforme : elle consiste en une succession de tensions qui se produisent pendant l'immobilité qui sépare les mouvements respiratoires et qui cessent pendant ces mouvements. Pendant une minute d'attention, il y a chez un homme qui a d'amples mouvements respiratoires, une douzaine d'inspirations et d'expirations qui prennent un peu plus

(1) Méthode de PATANDJALI (VIe siècle de notre ère) commentée par VIVEKANANDA dans un livre édité en anglais sous le titre de *Raja Yoga* (Voie royale).

de deux secondes chacune, soit au total près d'une demi-minute. Durant une minute, il faut donc concevoir l'attention comme formée par une douzaine d'efforts tendus, coupés par autant de repos pendant lesquels s'effectue le va-et-vient respiratoire. On peut comparer le mécanisme de l'attention aux faisceaux de lumière d'un phare qui aurait par minute douze éclipses de deux secondes.

Chez la plupart des enfants, le déchet de l'attention dépasse quarante secondes par minute. Chez beaucoup il atteint cinquante ou cinquante-cinq secondes. Il dépasse même ce taux chez les enfants qui ont des végétations dans le nez, ou qui sont enrhumés du cerveau et chez les emphysémateux.

Il est donc important, dans la culture de l'attention, de veiller sur le rythme de la respiration. Il est évident que des inspirations profondes, faites avec la totalité des poumons, laisseront dans leurs intervalles des pauses immobiles plus longues, donc favorables à des efforts d'attention plus prolongés et plus fructueux. Or la plupart des enfants et des adultes ne savent pas respirer. Font-ils une escalade dans les rochers ? Il se produit dans leurs poumons des crépitements qui proviennent du déplissement des cellules pulmonaires qui violemment sortent de leur inaction. J'ai constaté sur moi-même, qu'après de nombreuses excursions dans les Alpes, mes inspirations restaient longtemps plus profondes, par conséquent plus espacées et que j'étais capable d'efforts d'attention plus intenses. De même le travail intellectuel accompli à la campagne, dans les intervalles d'une vie physique active, est plus profond.

Cela condamne une fois de plus les longues études pernicieuses imposées à des enfants immobiles enfermés deux et même trois heures dans des salles où ils respirent un air usé.

Pas d'attention sans air pur, qui provoque l'appétit

des poumons. Il est donc nécessaire d'interrompre souvent son travail, d'ouvrir ses fenêtres, de faire quelques exercices respiratoires énergiques, et d'une façon générale, de veiller de près à la pureté de l'air, à l'aisance et à l'amplitude du rythme respiratoire. Les promenades au grand air, en plein soleil et surtout les excursions en montagne et le travail un peu rude à la campagne, sont salutaires.

Naturellement il faut éviter ce qui comprime la cage thoracique. Le corset, chez les jeunes filles peut arrêter le développement intellectuel, en diminuant la capacité respiratoire.

LE MÉCANISME DE NOTRE LIBÉRATION

Mais ce n'est pas seulement avec les muscles intéressés dans l'acte respiratoire que l'attention a des liens étroits. Même en admettant que la volonté et que l'attention qui en est la forme supérieure, aient une existence spirituelle indépendante, elles sont si profondément « incarnées » dans le corps humain que tout se passe comme si ces rapports étaient indissolubles. L'attention, comme la volonté, n'agit que sur des muscles et par des muscles. La preuve simple c'est que nous ne pouvons penser qu'avec des mots et qu'un mot est un merveilleux aggloméré de souvenirs musculaires : souvenirs visuels, graphiques, et surtout souvenirs d'articulation. Cette condition qui, au premier abord, peut paraître humiliante pour des puissances spirituelles, nous affranchit, fait de nous des êtres libres et des personnes morales.

En effet, qu'est-ce qui est capital pour nous ? C'est que nous puissions *diriger* l'attention, que nous soyons capables de *maintenir* dans la lumière de l'attention une idée, un sentiment. Au contraire il faut que nous

puissions refuser à une idée ou à un sentiment la possibilité de se développer et de vivre. *Ce pouvoir libérateur c'est uniquement par nos muscles que nous pouvons l'exercer* et le consolider.

Examinons en effet ce qui se passe au point où la volonté intervient dans le cortège de sentiments, d'images, de souvenirs, d'idées qui constamment traverse l'étroit foyer lumineux de la conscience comme un défilé cinématographique. Les figures formées par le groupement des éléments du cortège et par leur allure sont très variables. Images, souvenirs, idées se ressemblent ou se succèdent d'après les lois de l'association des idées : c'est donc le règne du hasard et du désordre. Il suffit de suivre un instant dans sa pensée le jeu capricieux de ces associations : le Mont-Blanc me fait penser au Caucase, le Caucase aux Turcs, les Turcs à Candide, Candide à Voltaire, Voltaire à Fernay : voilà un exemple des milliers de défilés absurdes qui passent dans toutes les cervelles !

C'est l'incohérence, état naturel de l'intelligence au repos. Il ne faut pas confondre cet état avec celui de la folie qui, au contraire, est systématisé sous l'influence d'un sentiment dévoyé. Ainsi la jeune femme atteinte de jalousie morbide fait subir aux réalités une déformation ; elle refuse son attention aux faits qui contredisent sa passion ; elle darde sur ceux qui la confirment une attention énergique. Les passions, l'esprit de parti agissent à la façon de la folie dont le trait caractéristique est que la marche et la composition des caravanes d'images, de souvenirs, d'idées n'est plus influencée par les réalités. La folie, c'est la pensée devenue comme imperméable à l'expérience. Menez un aliéné au milieu d'un champ désert, faites appel à son expérience, pour lui prouver que nul ennemi n'est visible qui puisse l'insulter — il aura un court moment de bon sens, mais bientôt nous nous heurterons à un refus têtu de penser

à la réalité, à l'expérience qui démontre l'absurdité de l'hallucination.

Entre l'incohérence des associations d'idées, qui est l'état normal de la pensée au repos, et leur cohérence infrangible chez l'aliéné, se placent les associations dirigées par la volonté.

Comment se produit l'intervention de la volonté ?

Si vous fermez les yeux, dans le silence, le cortège passe, passe incohérent. Qu'à ce moment un bruit imprévu se produise, comme la supplication du minet devant la porte fermée, l'entrée brusque d'une perception extérieure dans le déroulement des associations d'idées, *en change le cours*. Les psychologues disent que l'irruption du présentatif, *état fort*, dans le représentatif, *état faible*, en rompt la trame. C'est ainsi que nous ne pouvons plus méditer quand une musique guerrière passe dans la rue et qu'il est impossible de réfléchir au milieu du bruit, parce que les liens fragiles de nos représentations sont brisés brutalement par les sensations qui forcent l'entrée de la conscience.

Cette violence de l'état fort qui peut rompre nos associations d'idées, devient une puissance de libération si nous l'utilisons intelligemment. De même que nous domestiquons la foudre et que nous l'attelons à nos voitures, de même, nous pouvons faire volontairement intervenir la brutalité de l'état fort pour briser les associations qui nous gênent, ou pour déclencher des associations nouvelles.

Cet appel à un pouvoir extérieur, étranger, pour faire la police intérieure de nos associations, constitue notre liberté.

Ce mécanisme, qui assure notre liberté intellectuelle, est tellement important qu'il est nécessaire que nous insistions.

Deux cas se présentent : un déroulement d'associations d'idées nous gêne et nous voulons le briser et

l'expulser de la pensée; ou bien une trame fragile menacée à chaque instant de se rompre, les images en sont à peine distinctes et nous voudrions en assurer la fermeté, la netteté et la durée.

Comme exemple d'une trame d'idées dont nous voulons nous débarrasser, supposons une série d'associations d'idées déclenchée par quelque sentiment pénible, par le sentiment le plus intolérable pour une âme fière, celui d'une injustice subie. Les considérations sur l'inintelligence du chef capable de la proposer, sur son esprit de malveillance, la certitude que, comme le dit Platon, il vaut mieux subir l'injustice que de la commettre; le sentiment que presque tous les puissants, faute d'attention et de temps pour réfléchir sont des automates mûs par des impulsions qu'on leur suggère et dont ils ne sont pas responsables; la claire vision que faire dépendre son bonheur de l'opinion de telles gens est une sujétion « aussi abjecte que celle du somnambule à l'égard du magnétiseur »; toutes les considérations que pourra suggérer une culture philosophique sérieuse, ne réussissent pas à enrayer le défilé des associations troublantes parce que sous l'influence d'un sentiment vif, les associations tendent, comme dans la folie, à devenir infrangibles par les contradictions qui les heurtent.

Que faire dans un cas pareil? Substituer aux associations qui tendent à troubler la quiétude de l'âme, des *états présentatifs*. Rien ne vaut dans les cas graves le recours à un travail manuel assez délicat pour empêcher le vagabondage de l'esprit : c'est ainsi que pour les désœuvrés, l'automobile est un puissant dérivatif au sentiment intolérable du vide de la vie oisive.

On ne peut guérir les cas graves que par un changement complet des occupations : c'est le seul moyen de jeter dans la conscience un torrent d'*états forts* capable « d'éteindre » les associations d'idées oppri-

mantes, comme en ouvrant les volets au grand soleil, les lumières de l'appartement cessent d'être visibles.

Mais d'habitude, pour rompre les associations d'idées que l'on veut éliminer, nous avons recours à des *états forts* qui sont toujours à notre disposition : ce sont les mots de la langue maternelle, que nous avons qualifiés d' « agglomérés de souvenirs musculaires ». On peut déterminer un courant nouveau en prononçant à haute voix quelque phrase comme : « Je veux être maître chez moi ; il est misérable d'être lié par des chaînes de pensées dont je ne veux pas ». On peut dire à haute voix quelques phrases relevées au cours de lectures et qui ont du retentissement dans l'âme, respirer quelques fleurs d'un « bouquet spirituel », cueilli dans les grands moralistes. Remède plus efficace encore, on peut écrire et forcer ainsi les associations d'idées à suivre la direction qu'on veut leur imposer.

A chacun de chercher par sa propre expérience quels sont les états forts qui d'habitude réussissent à faire victorieusement irruption dans la conscience pour réduire à l'inaction les associations tyranniques.

Nous avons étudié plus haut quels sont les sentiments et les considérations qui peuvent nous apporter du secours contre les suggestions de la paresse.

Mais la difficulté n'est pas toujours de rompre des associations opprimantes : dans le travail intellectuel, il s'agit surtout de maintenir dans la lumière de l'attention une idée afin d'en faire un centre d'attraction et d'organisation. Si nous avons de la peine à la fixer, nous aurons recours à des lectures de même famille qu'elle. Nous pourrons, comme fait l'enfant qui apprend par cœur, prononcer à haute voix les mots, mieux encore, nous écrirons.

C'est sur le soutien apporté à l'attention par les mouvements de la parole et de l'écriture qu'est fondé

le système des notes. Rien n'aide à suivre la pensée comme de la résumer en quelques phrases nettes.

Les grands directeurs de conscience catholiques, qui ont si profondément pénétré les secrets de l'action sur les âmes ont insisté sur la nécessité des secours extérieurs pour adorer Dieu en pensée.

Pascal résume la valeur de leurs découvertes dans une formule : « attendre de cet extérieur le secours est superstition ; ne vouloir pas le joindre à l'intérieur est être superbe ». En effet « l'extérieur » n'est qu'une aide à l'effort intérieur, il ne peut le remplacer, mais il est nécessaire étant donné la fragilité de l'attention volontaire.

Leibniz (1) dit . « Je ne puis partager la pensée de ceux qui sous prétexte d'adorer en esprit et en vérité, bannissent du culte divin tout ce qui tombe sous les sens, tout ce qui excite l'imagination, ne tenant pas assez compte de l'infirmité humaine. Quiconque réfléchit en effet sur la nature de notre esprit tel qu'il est enfermé aujourd'hui dans le corps, reconnaîtra aisément que s'il nous est possible de nous former des idées intérieures des choses qui ne tombent pas sous le sens, nous ne pouvons cependant ni fixer sur elles notre attention, ni les graver dans notre esprit sans y joindre quelques secours extérieurs.. et ces signes sont d'autant plus efficaces qu'ils sont plus expressifs ». L'Eglise catholique n'a jamais négligé l'influence des mouvements : s'agenouiller, prendre de l'eau bénite, prier à haute voix, chants, cérémonies, symbolisme d'une précision savante. Il faudrait pour soutenir l'attention dans l'étude que chacun se fît une espèce de recueil de pensées stimulantes qui soutiendraient la volonté, comme le chapelet, invention de génie de saint Dominique, soutient la prière du fidèle.

(1) *Systema theologicum.*

Le conseil de Nicole de refuser de « prêter le ministère de ses membres à la mobilité de l'esprit » m'a souvent été utile, car lorsque mon esprit vagabonde, au lieu d'être complice de cette dérive et de feuilleter, pour attendre l'élan, divers livres, ou de jeter un coup d'œil sur le journal, je lui oppose une immobilité physique prolongée. Par de profondes inspirations et de lentes expirations, je finis par maîtriser l'inconstance et la légèreté de l'esprit. Si je traîne alors mon corps devant la table de travail, que je lui mette à la main la plume, contraignant le mutin à écrire, il est rare que ces secours extérieurs ne triomphent pas des rebellions de l'esprit.

Souvent, avant de me mettre au travail, je me récite l'admirable conseil de Marc-Aurèle : « A toute heure, songe fortement, en romain et en homme, à faire ce que tu as en mains, avec une stricte et simple gravité, avec cœur, avec liberté, avec justice, et à te délivrer toi-même de toutes les autres pensées. Et tu t'en délivreras si tu accomplis chaque action comme la dernière de ta vie » (1).

Chacun devrait noter les secours qui lui réussissent, afin de les avoir à sa disposition dans les moments difficiles. Mais ce ne sont que des secours et l'essentiel c'est l'énergie de la volonté qui a confiance et qui entre dans le travail avec une calme fermeté.

L'ATTENTION, PUISSANCE SENTIMENTALE

Le troisième point que l'étudiant doit connaître concernant l'attention, c'est qu'elle est, comme la volonté, une *puissance sentimentale*. Les grandes attentions sont causées et soutenues par des sentiments, par quelque tendance qui exprime le plus profond du caractère.

(1) Σις Εαυτον, II.

Nous avons vu qu'une fois que l'étudiant a éprouvé la joie intense du travail créateur, il n'y a plus à craindre pour lui : la flamme allumée ne s'éteindra plus. Nous n'insisterons pas sur ce point, car nous avons consacré un chapitre aux sentiments qui doivent former le support de l'attention. On trouvera dans un chapitre de l'*Education de la volonté* (1) ce qu'il est utile de savoir sur l'utilisation intelligente des sentiments dans la formation de la volonté.

N'oublions pas que quelque habiles que nous soyons dans l'art de faire naître l'attention, elle demeure délicate, fragile, et que nous devrons la ménager, et ne jamais la gaspiller en l'envoyant à une attaque non préparée.

SÉRIER LES DIFFICULTÉS

Nous revenons ici à la règle essentielle de ne faire qu'une chose à la fois et d'imiter le brochet qui, lorsqu'il poursuit une proie, même s'il croise une autre proie plus facile, ne se dérange jamais de sa chasse. Pourquoi cette règle ? C'est qu'il faut à l'attention un but très net, car si nous la partageons entre deux objets, ne croyez pas que chacun en aura la moitié. Divisée, sa force tombe à rien : l'éparpiller, c'est l'annihiler.

Une économe débutante d'Ecole Normale à qui j'avais à reprocher des négligences m'avoua, désespérée, qu'elle ne voyait pas les parties du service qui clochaient, et « que tout tournait devant ses yeux ». Je lui conseillai de ne regarder le lundi que les planchers, sans s'occuper d'autre chose ; le mardi que les plafonds, un autre jour que les murs verticaux ; le lendemain

(1) *Education de la volonté*, II, ch. II. Rôle des états affectifs dans la volonté.

que les objets pendus à ces murs etc. Elle m'avoua que dès lors la tâche lui devint facile.

C'est parce que la netteté, la simplicité diminue la tension, que les moyens pratiques, que j'ai appelés ailleurs (1) du nom de *cartes* et d'*atlas* rendent de grands services à la pensée : ils la soutiennent de toute l'aide qu'apporte l'ordre substitué à l'encombrement des idées. La nécessité pour l'attention de la netteté ordonnée fonde aussi la grande loi pédagogique qui commande de toujours rattacher pour l'enfant, comme pour nous-mêmes l'inconnu au connu. C'est que nous ne percevons que ce que nous *préimaginons.*

INFLUENCE DE LA PRÉPARATION

L'attention procédant comme la lumière d'un phare à éclipses, par éclats intermittents, si nous fixons par exemple l'attention sur un paysage inconnu, nous n'en voyons guère plus la première fois que ce que nous en montre un éclair dans une nuit obscure. Peu à peu, si nous avons regardé méthodiquement, quelques ensembles apparaissent, comme sur la plaque sensible plongée dans le bain révélateur. Puis à chaque éclair, la perception s'enrichit et se précise.

Mais si déjà nous avions étudié un dessin ou une photographie du paysage, dès le premier éclair de l'attention la perception eut été aidée, elle eut été plus riche.

Des expériences classiques montrent que le temps nécessaire pour réaliser la perception d'un objet, d'une phrase, d'une image éclairée pendant une seconde, est considérablement moindre lorsque le sujet de l'expérience, au lieu d'ignorer complètement quel sera le

(1) *L'apprentissage de l'art d'écrire.*

problème posé, attend telle ou telle apparition au-devant de laquelle il peut en quelque sorte aller par un élan de son imagination.

C'est pourquoi, afin de ménager la substance précieuse de l'attention et de lui faciliter la perception des choses, il est utile de préparer soigneusement l'objet qu'on étudie ou que l'on va traiter. Par exemple, avant d'aborder le présent chapitre, j'ai revu la totalité de mes notes, de mes expériences personnelles sur l'attention, puis me demandant ce qu'il était utile de retenir de cette masse considérable d'observations, j'ai attendu que l'essentiel à dire à un étudiant se fut décanté et organisé dans mon esprit. Reprenant alors mon travail, j'ai « attaqué » mon sujet avec toute la force de mon esprit qui allait au-devant de la vérité, avec une pré-imagination déjà esquissée de la question, et pour ainsi dire avec une clarté diffuse analogue à celle de l'aube qui précède l'aurore. C'est ce que j'entends quand je conseille de ne conduire l'attention à l'attaque que lorsque celle-ci a été bien préparée.

Il est une autre considération importante. Quand on fait des efforts intenses d'attention, cette « prière de l'âme à la vérité » peut n'être pas exaucée, ou pour reprendre notre image, si l'attaque ne réussit pas, c'est souvent faute d'une ou deux minutes de persévérance. Nous avons rappelé l'exemple de Metz. Si la ville s'était rendue un jour plus tard, si la deuxième armée était arrivée un jour plus tard devant la forêt d'Orléans, les Allemands auraient dû lever le siège de Paris. A Port-Arthur, si la flotte russe eût tenu cinq minutes de plus, la flotte japonaise qui avait épuisé ses munitions, se retirait.

Il en va de même dans la conquête de la vérité. J'ai souvent remarqué que des succès importants me récompensaient lorsque malgré la fatigue de prolonger l'effort, je tenais bon quelques minutes encore. Si j'avais cédé,

j'aurais quitté le travail sans sa récompense naturelle et au contraire avec le sentiment d'un échec. Tout eut été à recommencer dans des conditions plus mauvaises, donc avec de moindres chances de succès.

On le voit, la sagesse pour un étudiant, c'est de bien étudier les conditions qui font l'attention énergique et fréquente. Puis lors du travail, il faut préparer avec un soin minutieux, *jusque dans le plus grand détail*, tout ce qui est nécessaire pour que l'attaque, quand on la déclenche, réussisse. Cela n'est possible que si aucune préoccupation étrangère au travail ne divise l'énergie.

CHAPITRE II

La Mémoire

Les éducateurs ont fait comme les cultivateurs : ils ont accepté la nature telle qu'elle est, avec sa prodigalité et son gaspillage. Les routines de culture sont obéies sans réflexion ; on tire parti, plutôt mal que bien, du désordre des forces en lutte. Les premiers, les forestiers ont surveillé la forêt, élagué les plantes trop serrées avec le sécateur, la scie et la cognée : ils ont choisi les belles pousses et ils les ont protégées contre la lutte épuisante et leurs forêts ne comptent que des fûts très beaux, qui s'élèvent comme des piliers, et qui donnent l'impression de cathédrales majestueuses. Des agriculteurs ont tenté, sur champs d'expériences, d'appliquer à la culture du blé deux méthodes qui ont décuplé le rendement : la sélection, après chaque récolte, des plus beaux grains pris dans les épis les plus plantureux, et l'ensemencement espacé pour permettre aux racines de taller.

En semant leur blé à la volée, ou même à la machine, qui prodigue la semence, les grains se nuisent de sorte qu'aucun d'eux ne peut se développer pleinement. Au contraire, dans l'expérience dont nous parlons, on a planté les plus beaux grains, non seulement en lignes, mais séparément. Chacun disposait ainsi de la terre nécessaire pour taller : un grain de blé a donné cent

épis et six mille grains (1) ! La moyenne est de deux à quatre mille grains, tandis qu'avec le gaspillage traditionnel, sur cinq cents grains au mètre carré trois cent soixante sont perdus, et les cent quarante autres, épuisés par la concurrence, restent souffreteux et ne donnent que deux ou quatre épis d'une soixantaine de grains : soit deux cent quarante grains au lieu de quatre à six mille !

Les paysans peuvent invoquer, pour ne pas essayer ces méthodes, les oiseaux, les insectes, la pourriture, la gelée et le prix de la main-d'œuvre nécessaire, mais par quels arguments défendre les traditions défectueuses en ce qui concerne l'ensemencement de la mémoire ? La mémoire d'un bachelier est un fouillis inextricable où la lutte des souvenirs qui pullulent empêche les sentiments et les idées de valeur de s'épanouir en une croissance vigoureuse.

Aucune sélection intentionnelle à l'entrée. Aussi dans toutes les mémoires foisonnent les souvenirs de perceptions inexactes. Les idées fausses pullulent par la raison que nous apprenons une foule de mots avant d'avoir étudié les choses qu'ils désignent. De plus, faute d'un examen critique, nous mêlons les divers sens d'un mot parce qu'ils ont d'habitude quelque affinité. Erreur plus grave, nous mettons les mots à la place des choses.

Si nous pouvions évaluer l'énormité de l'amas des confusions, des mensonges, des sophismes lentement déposés dans les cerveaux les mieux faits par le langage, par les conversations, par les lectures, nous serions effrayés ! Ces faits, ces idées, ces opinions dont nous ignorons l'origine, nous les trouvons installés dans notre mémoire et comme l'oiseau qui trouve dans son nid des œufs de coucou et qui les couve, nous les adop-

(1) Kropotkine, *Champs, Usines et ateliers*, 1910. Ch. III et IV, Les possibilités de l'agriculture.

tons sans soupçonner que nous couvons une race dangereuse.

Par exemple beaucoup pensent que la prodigalité favorise l'industrie parce qu'ils voient les effets de dépenses, mais ils ne suivent pas, par la pensée, les effets considérablement plus efficaces de l'argent placé qui alimente les énergies productrices. On parle couramment de nations jeunes et de nations vieillies, donc décadentes : image absurde, jeunes et vieilles nations étant faites pareillement d'individus de tous les âges et les nations décadentes ne l'étant que parce qu'un gouvernement défectueux ne sait pas mettre en valeur les hommes d'intelligence vigoureuse et les volontés énergiques.

Les savants sont souvent arrêtés par des idées fausses dont ils ne peuvent se débarrasser : la médecine et la sociologie sont encombrées d'idées reçues qui sont un obstacle et si la vertu dormitive a fait son temps, il est encore question de « fluide nerveux » et de « justice immanente ».

La philosophie est la terre où fleurissent les mots sans signification, tels que substance, libre arbitre et l'on a pu dire, non sans quelque vérité, que la métaphysique était une « maladie du langage ». Dans le sujet même qui nous occupe, les vieilles opinions sur la mémoire ont longtemps empêché de découvrir la complexité du moindre souvenir, celle du souvenir d'un mot, par exemple, dont nous parlerons plus bas.

En politique, les mots qui peuplent le cerveau de la plupart des électeurs sont à réviser, à épurer. Presque tous sont chargés de haines ou d'illusions. Les folies de la révolution russe sont comme une gigantesque expérience qui prouve le danger qu'il y a à croire que les hommes sont naturellement sages et intelligents, quand la majorité est formée de faibles d'esprit, d'ignorants, de passionnés, de violents et d'envieux.

Peut-être un cerveau d'homme du XXe siècle est-il inférieur comme ensemencement, à un cerveau d'homme de même classe sociale du XVIIe siècle parce qu'avec notre vie trépidante, notre incapacité de longs efforts calmes, persévérants, nous ne montons plus une garde vigilante à l'entrée du cerveau de nos enfants.

Or une mémoire bien cultivée est à semences sélectionnées : il faut choisir le grain qu'on lui confie et ce choix suppose une sensibilité épurée et un esprit critique aiguisé qui n'est que le sens de ce qui est efficace.

Que nulle idée, nul fait n'entre s'il est taché ou gâté par l'amour-propre, par la haine, par la jalousie, par la peur, par l'avidité, par le parti-pris. Que nul n'entre s'il est présenté par un impulsif incapable de patiente étude, ou par un esprit léger. Ne sont admis que les faits qui ont résisté à la flamme de l'expérience ou qui ont été décantés par la méditation. Ni précipitation, ni prévention : c'est la formule même d'un esprit libre, puisque la liberté d'esprit suppose qu'on sait dénouer les souples liens des passions et attendre dans le calme la vérité. La vérité est une récompense : le prix dont nous devons la payer, c'est le travail consciencieux et persévérant de l'attention.

LE MAL SUBI PAR CHACUN DE NOUS EST IMMENSE

Malheureusement, la mémoire qui, fille de la liberté d'esprit, serait un soutien puissant pour notre volonté, devient d'habitude une formidable accumulation de servitude. Elle inscrit fidèlement, minute par minute, nos perceptions, nos conclusions hâtives, nos lectures, nos sentiments, nos actes. Mais si, parmi les souvenirs que nous semons nous ne faisons pas un choix en vue d'une fin précise, un choix se fait tout de même en dehors de notre volonté : prennent de la vigueur les souvenirs

qui participent à la vivante énergie de quelque tendance. Or, dans la jeunesse les tendances dominantes ne sont-elles pas trop souvent celles contre lesquelles nous devons, par une lutte quotidienne, conquérir notre liberté ? Il n'est donc pas étonnant que tant de mémoires soient encombrées d'images et de souvenirs sensuels et que tant de jeunes gens, inattentifs à la rigoureuse exactitude de l'Incorruptible Comptable, le laissent inscrire à leur passif les mauvaises rêveries, les mauvaises conversations, les lectures dépravantes ou débilitantes, jusqu'au jour où ils font faillite devant les exigences de la lutte qu'ils ont si mal préparée.

Mais ce n'est pas au point de vue de l'éducation de la volonté que nous étudions ici la mémoire. Souvenons-nous seulement que si nous ne prenons pas en mains l'administration de notre mémoire, l'effondrement de la volonté est inévitable.

Inévitable aussi sera la faillite de l'intelligence.

En effet, ne venons-nous pas de constater que les mémoires les plus saines sont elles-mêmes encombrées de souvenirs sans valeur ?

Comment en serait-il autrement ? Quand nous sommes enfants que de conversations déraisonnables n'entendons-nous pas ? Que de lectures sottes ne faisons-nous pas ?

Ensuite, l'absence d'une idée directrice juste dans l'éducation que nous recevons fait qu'on verse dans notre cerveau une encyclopédie de notions mal digérées, dans lesquelles l'oubli fait des coupes au hasard. Je suis effrayé quand je songe à l'énormité des pseudo-connaissances qu'on a eu l'ambition d'entasser dans ma mémoire d'élève et dont il ne me reste rien, sinon des bribes utilisables à peine pour des conversations qui ne demandent ni exactitude ni profondeur. Si chacun de nous établissait avec sincérité le bilan de ce qui lui reste de ses études jusqu'au baccalauréat, les constata-

tions seraient inattendues. D'ailleurs l'étude des copies du baccalauréat me fournit chaque année la preuve de l'inefficacité prodigieuse de notre instruction encyclopédique et il ne faut rien moins que l'aveuglement produit par l'habitude pour qu'une protestation irrésistible ne soulève l'élite pensante contre de tels résultats.

Mais chez les jeunes gens auxquels s'adresse ce livre, le mal est fait et il est inutile qu'ils regrettent le passé sur lequel ils ne peuvent plus rien. Ils doivent regarder le présent et l'avenir et prendre devant eux-mêmes l'engagement de respecter les lois de la mémoire, que nul ne viole impunément et de se faire une mémoire d'après un plan, c'est-à-dire de n'en pas livrer la culture au hasard et aux traditions inintelligentes qui oppriment le travail intellectuel.

Le mal que nous avons subi au cours de nos études est immense. A nous de ne pas augmenter le dommage et de ne pas l'aggraver d'année en année jusqu'à l'irréparable qui consiste à avoir *une mémoire contre soi au lieu de l'avoir pour soi.*

Le malheur de cette accumulation de pseudo-connaissances c'est que « lorsque l'homme a la tête pleine, content de ses richesses prétendues et enflé d'orgueil, il méprise le travail de l'attention » (1)

« Sans faim pour la vérité, ils ne peuvent se résoudre à gagner à la sueur de leur front le pain de l'âme »

LE NOMBRE DES CONNAISSANCES A PEU D'IMPORTANCE

Une mémoire bien organisée demande de persévérants-efforts d'attention, car ce qui importe, c'est de trouver ce qu'on sait au moment où on en a besoin : le nombre des connaissances ne sert de rien si elles n'ac-

(1) MALEBRANCHE, *Traité de Morale*, ch. V.

courent du fond de la mémoire au moment de la bataille. A Wagram la victoire fut gagnée avec une poignée de bons soldats, treize mille lâches ayant fait les morts pour ne pas combattre. Les souvenirs qui comptent, ce sont les souvenirs qui ne font pas les morts et qui obéissent au commandement. C'est sans doute en pensant à des souvenirs alertes que, par opposition, Montaigne parle d'âmes bouffies, enflées.

Il ne s'agit pas d'imiter Gargantua (1) qui, élevé par un précepteur stupide, savait si bien sa leçon « que, au coupeland (2), il la rendait par cœur à revers ».

Il faut s'inspirer de la pratique de l'alpiniste : limiter l'équipement au strict minimum ; cela fait, jeter la moitié de ce qui reste ! C'est que le détail est l'ennemi de toute culture profonde. Il faut choisir et faire délibérément de sa mémoire un instrument commode et pratique.

Le cerveau, avec ses six cent millions de cellules, n est cependant pas susceptible d'acquisitions en nombre indéfini. La langue chinoise, avec ses 40.000 caractères est déjà un fardeau impossible pour les mieux doués. Un naturaliste doit travailler toute sa vie pour connaître trois ou quatre mille espèces et nul ne peut connaître les deux cent mille espèces de phanérogames, ni les six cent mille espèces animales.

Une telle érudition serait d'ailleurs absurde car elle écraserait l'intelligence.

Il faut savoir se borner et ne pas s'ensevelir sous l'amoncellement des connaissances.

Il ne faut apprendre que l'essentiel et ne garder que les pensées qui découvrent dans les choses les rapports profonds.

Les connaissances de détail, on les retrouve facile-

(1) Ch. XIV.
(2) Coupelle : *Examen.*

ment dans les livres et dans ses cahiers de notes. Déblayons donc notre cerveau, et ne confions à la mémoire que des souvenirs de valeur. A ces souvenirs, donnons l'intensité qui les fixera définitivement.

LENTE CROISSANCE DES IDÉES DE VALEUR

Il est vrai qu'une idée de valeur ne frappe pas d'habitude à première vue. Ce n'est que peu à peu, par une croissance lente qu'elle grandit et se fortifie : cela demande du calme et du temps. Il faut qu'elle talle, c'est-à-dire fasse de nombreuses racines qui iront puiser sur une large surface les sucs nourriciers. On peut même affirmer qu'une idée n'acquerra toute sa vigueur que lorsqu'elle puisera la sève vigoureuse de quelque tendance fondamentale. C'est dire que la hâte fiévreuse, l'éparpillement de l'attention sur plusieurs idées rendent le tallage impossible.

Par exemple je suis resté pendant des années avec le malaise de ne trouver aucune explication à la décadence rapide de la Grèce et de la Rome antiques. Les causes acceptées dans les histoires : accumulation des richesses, abaissement consécutif des caractères n'ont aucune valeur puisqu'elles ne jouent pas dans l'histoire contemporaine.

La question ne s'est pleinement éclairée pour moi qu'au moment de l'effondrement de la Russie. C'est alors que prit sa pleine signification le fait que les proscriptions à Athènes et à Rome supprimèrent les hommes de caractère. Ce fut l'extermination des intelligences « qui ne rusaient pas ».

Cette disparition de l'élite, voilà la cause profonde de la décadence des démocraties anciennes : ce fut la stérilité, le désert.

La même cause explique aussi la chute de l'Espagne. Ce pays était florissant et vivant au moment où Arabes, Juifs et Catholiques rivalisaient de zèle dans la liberté, avant le sinistre Philippe II (1). L'Inquisition écréma l'Espagne de toutes ses intelligences. On expulsa les Juifs espagnols, on rejeta les Maures en Afrique, et le dur Césarisme germanique acheva la ruine du génie ibérique.

Même cause, encore, disions-nous, pour l'écroulement de l'Empire russe. Le régime des Tzars avait systématiquement détruit les hommes de caractère et éliminé les intelligences vigoureuses, et voilà qu'en quelques mois le régime maximaliste, avec son explosion de haine et d'envie, a massacré tout ce que le régime despotique précédent avait laissé debout !

Chez nous, le mal est moins grand, mais avec un régime électoral défectueux, il faudrait craindre pour l'avenir du pays si les hommes de caractère se trouvaient fréquemment éliminés des hautes fonctions politiques et administratives.

Nous avons failli sombrer faute de compétences et d'énergies « qui ne rusent pas » avec les réalités.

Durant des années, cette vue dominante s'est enrichie dans ma pensée d'exemples précis. A mon avis, il n'est pas d'autre criterium du chef d'un gouvernement : fait-il ce qu'il peut pour trouver les hommes d'initiative, de droiture et d'énergie, pour les mettre à la tête de ses grands services ? C'est là le rôle essentiel du pouvoir. S'il ne le remplit pas, ou s'il le remplit mal, c'est un malheur public et l'on marche aux catastrophes.

On le voit, une idée, pour grandir en force doit être maintenue pendant des années dans la pensée ; elle

(1) En moins de deux siècles la population descendit de trente millions à sept millions.

doit avoir du temps pour taller. Elle est vouée à l'impuissance et à la stérilité si l'attention est sans cesse distraite par l'irruption d'autres idées.

Les lois mêmes de la mémoire nous rappellent donc à notre principe capital : une seule chose à la fois et à fond.

Même pour fixer un souvenir simple, une impression unique ne suffit pas. Peu à peu, il s'estompe : il est attaqué par l'oubli à la façon du fer par la rouille. Il perd de son brillant, de sa netteté ; sa forme même finit par disparaître. Etudiez ce qui reste de la vue d'une montagne imposante qui vous a frappé. Essayez de la dessiner et vous serez stupéfait du vague, de la pauvreté et de l'inexactitude de votre impression. Il en est de même après la lecture d'un chef-d'œuvre.

Une impression unique est donc *toujours* inefficace. Il faut reporter souvent une attention fervente sur l'objet ou le chapitre dont on veut imprimer le souvenir. Rabelais, dans l'éducation de Gargantua, prévoit jusqu'à huit révisions par jour.

Puisqu'il faut revenir souvent sur nos souvenirs, cette fréquence exige qu'on se borne à l'essentiel, qu'on le résume dans des notes très nettes, très lisibles qu'on reverra sans cesse pendant les promenades solitaires. Je possédais ainsi les *Méditations* de Descartes, les chapitres importants de la *Philosophie* de Hamilton et de la *Logique* de Stuart-Mill, l'essentiel de la *Psychologie* de Spencer, et après trente ans, mes souvenirs sont encore nets.

La nécessité qu'il y a de rafraîchir souvent les souvenirs essentiels tient sans doute à une question de nutrition. Les éléments nerveux tendent naturellement à revenir à leur état normal : il faut donc, par des répétitions fréquentes, leur incorporer peu à peu le souvenir de façon qu'il ne puisse s'effacer.

Toutes les conditions de la fixation des souvenirs

coopèrent : les conditions physiologiques appuient les autres et sont appuyées par elles : la nécessité d'un sang pur, bien oxygéné condamne, aussi bien que la nécessité de répétitions fréquentes et que celle de l'intensité de l'attention, les longues heures de pseudo-travail, de lectures molles, alanguies, inertes, qui infligent au corps une immobilité qui fait le sang stagnant, la respiration engourdie. Les « intellectuels » qui ne connaissent pas un métier manuel, ne savent comment occuper leur temps : ils prennent l'habitude des longues heures assises à lire, habitude déjà contractée au lycée pendant les heures interminables d'immobilité.

Cette stagnation ruine l'énergie, tarit l'allégresse du travail et affaiblit la vue. Dès que l'énergie de l'effort baisse, on devrait quitter son cabinet pour le travail manuel : la qualité de l'effort intellectuel y gagnerait.

Donc, une seule chose à la fois, ne pas s'éparpiller, renoncer aux longues heures de pseudo-travail qui épaississent le sang. A ce que nous étudions, apportons une attention réitérée, alerte et vive.

LE RÔLE CAPITAL DU MOT

Nous ne pouvons penser sans l'aide des mots, qui sont d'une valeur inappréciable pour nous — mais notre paresse de faire effort est telle que nous nous jetons sur eux, refusant d'examiner les réalités mouvantes dont ils sont le signe. Claude Bernard fait remarquer justement que même dans les sciences, le langage n'est qu'approximatif de sorte que, si l'on perd les phénomènes de vue pour s'attacher aux mots, on est vite en dehors de la réalité (1). Le mot mémoire, nous

(1) *Science expérimentale*, p. 300.

empêche de considérer qu'il n'y a pas de mémoire, mais seulement des mémoires, mieux encore, qu'il n'y a que des *souvenirs*. Chaque souvenir a pour ainsi dire son individualité et probablement il est lié à des éléments nerveux spéciaux. De sorte qu'un souvenir a d'autant plus de chances d'être à notre disposition qu'il est moins isolé et qu'il a plus de relations avec d'autres souvenirs. C'est ainsi que le souvenir des mots est merveilleusement docile, car il est solidement fixé dans quatre mémoires différentes. En effet j'entends le mot prononcé (souvenir auditif) ; je le vois écrit (souvenir visuel) ; je l'écris (souvenir graphique) ; je le prononce (souvenir d'articulation).

Ces souvenirs sont distincts, puisque la maladie peut en paralyser un sans toucher aux trois autres. De plus, plusieurs de ces souvenirs ont l'avantage considérable de contenir des éléments musculaires que nous pouvons réévoquer très facilement : je puis prononcer le mot, je puis l'écrire mentalement et le lire mentalement par le mouvement de mes yeux. Ces systèmes de mouvements musculaires correspondants aux mots sont tellement usuels, tellement familiers, qu'ils sont devenus parfaits et d'une telle sensibilité que nous ne nous servons plus, pour penser, que d'*esquisses de mouvements* à peine ébauchés. Par exemple, il est démontré par les aphasies que vous ne comprenez un orateur qu'en répétant au fur et à mesure son discours. De même, lecteur, vous ne comprenez ce que j'ai écrit *qu'en le prononçant.* Mais cette reproduction musculaire est si ténue, si menue, si délicate que nous ne nous en apercevons pas et qu'il faut des instruments pour la révéler.

C'est à cette présence d'éléments musculaires dociles à notre volonté que le mot doit d'être l'instrument par excellence de notre libération. En effet nous pouvons quand il nous plaît jeter cet état fort dans la trame de nos associations d'idées, et la rompre.

Aussi, les profonds psychologues que sont les directeurs de conscience catholiques, conseillent-ils, lorsque l'esprit est agité de pensées vagues, inutiles ou mauvaises, le secours d'une lecture, d'une oraison vocale, de la récitation de quelque psaume. L'irruption, au milieu d'associations d'idées instables de ces *états-forts* que sont les mots, amène l'esprit à se nourrir peu à peu du sens qu'ils évoquent — et voilà la pensée orientée malgré elle dans la bonne voie.

Par la même raison, le mot nous fournit un moyen presque infaillible de réévoquer nos souvenirs et de les stabiliser. De les réévoquer, car, par ses éléments musculaires, nous le tenons à notre discrétion et, par lui, les souvenirs qu'il connote. De les stabiliser, car, enfoncé dans la mémoire par ses quatre racines, il résiste à l'oubli et quand nous le tenons, lui, nous tenons du même coup la chaîne dont il est le premier anneau.

Pendant longtemps, l'enseignement élémentaire, étranger aux découvertes de la psychologie, a négligé d'utiliser cette solidité donnée au souvenir du mot par ses quatre racines. C'est en me fondant sur l'utilisation intelligente de la solidarité et de l'entr'aide des quatre mémoires du mot que j'ai proposé la suppression de l'exercice absurde de la dictée et une réforme radicale dans l'enseignement de l'orthographe.

L'enseignement de l'orthographe doit être préventif : en introduisant un mot nouveau dans l'esprit, il faut, du premier coup, le fixer correctement dans les quatre mémoires. On imagine ensuite des procédés intelligents pour que l'enfant réévoque le nombre de fois qu'il est nécessaire les quatre images visuelle, auditive, graphique, d'articulation. Cette méthode apprend aux enfants l'orthographe sans peine et ils ne l'oublient plus.

VÆ SOLI !

Partout où on le peut, il faut faire en sorte que les divers souvenirs d'une même chose s'entr'aident. Tout souvenir isolé est difficile à retrouver à cause de son manque de relations : c'est ainsi qu'un nom propre est lent à se représenter à l'esprit quand on le cherche. *Væ soli !* Un souvenir est d'autant plus stable et d'autant plus facile à retrouver qu'il a plus de relations.

C'est une loi dont l'importance est capitale en éducation. Traduit-on un passage de César? Il importe de suivre la marche de son armée sur une carte de la Gaule, d'en faire le croquis. On vérifie exactement le sens des mots techniques dans le dictionnaire des antiquités, on copie le dessin des objets. Pour avoir fait il y a longtemps, le croquis de la bataille d'Alésia et des travaux de César autour de la place, je n'ai jamais oublié les pages des Commentaires concernant cette bataille décisive et quand du chemin de fer j'aperçois sur sa colline la grande statue de Vercingétorix, mes souvenirs surgissent, précis.

Observe-t-on un tissu au microscope? Vite le crayon à la main pour le dessiner ! On compare ensuite avec les dessins du livre ce qu'on a vu, on corrige s'il y a lieu et on inscrit une courte description sous le croquis après avoir fait effort pour trouver une comparaison caractéristique, ou une image frappante.

Toute étude de géographie doit être concrète, comporter de nombreux croquis très simples faits de mémoire, puis rectifiés. L'étendue de chaque pays, de chaque mer, doit être comparée avec celle de la France. On a une idée plus claire du Mississipi quand on sait qu'avec son affluent le Missouri, il a six fois la longueur de Dunkerque à Perpignan, et qu'il est cepen-

dant moins long que le Nil. Les proportions de la France devraient être rendues familières aux enfants.

De même la géométrie que nous enseignons d'une façon abstraite et rebutante devrait être liée à la menuiserie, à l'arpentage, au tracé d'une carte sur le terrain, à l'évaluation de la hauteur d'un arbre, d'un clocher, d'une colline..

L'entr'aide des souvenirs n'a pas pour seule ressource les mots, l'écriture, le dessin, le travail manuel, car toute idée, pourvu qu'on la maintienne dans la pensée, devient un centre organisateur. Elle *talle*, s'enrichit de souvenirs, d'observations, d'expériences personnelles, de comparaisons, d'images qui font corps avec elle.

C'est ainsi qu'en pensant à l'importance de l'entr'aide que peuvent se donner les souvenirs nous avons vu les exemples accourir : celui des quatre mémoires du mot, si caractéristique, et les autres. Le développement de cette entr'aide n'est possible que dans le calme d'un esprit qui n'est ni pressé ni éparpillé. Nous devrions toujours mettre au service des idées de valeur l'entr'aide des souvenirs. A ce point de vue les études scientifiques sont avantagées parce que le laboratoire avec son travail manuel impose une lente réflexion : la pensée y est associée à des gestes, à des dispositifs d'expériences qui soutiennent l'attention comme les cérémonies, les chants, les rites religieux soutiennent les sentiments de ferveur des âmes mystiques.

On doit, dans chaque sujet d'étude, chercher les moyens d'entr'aide. L'entr'aide des souvenirs dans l'étude d'une maladie, c'est l'observation au lit des malades, la notation des symptômes, leur contrôle, leur discussion.

L'entr'aide dans l'étude abstraite du code, c'est de suivre dans la pratique les conséquences d'une loi, qui mordent en pleine chair ceux qui ont à en supporter l'insuffisance ou la rigueur. Nul ne connaît un règle-

ment, une mesure administrative avant d'en avoir suivi les répercussions dans la réalité de la vie des administrés : c'est parce que ces effets échappent aux chefs éloignés, que la centralisation a des conséquences douloureuses et que des mesures prises au centre se trouvent souvent inapplicables quand on les expérimente. Un avocat qui écoute ses clients arrive à une connaissance pleine de la loi qu'il n'avait à aucun degré à la sortie de la Faculté.

De même, les notions historiques se fixent mieux quand elles sont étroitement soudées à l'étude de la géographie qui explique en partie la forme prise par les événements.

Par exemple, l'histoire de l'Angleterre et ses hésitations à prendre part à la grande guerre de 1914 s'expliquent en partie par sa position insulaire : aucun Anglais ne réalisait en pensée le danger allemand parce que la dernière maison brûlée en Angleterre par l'ennemi extérieur le fut par les Danois au IX[e] siècle !

Même en littérature, l'entr'aide devrait être utilisée. J'ai vu des élèves ne plus oublier les développements de la passion de Néron, aussi bien que ceux de l'avarice d'Harpagon, quand on avait éclairé pour eux le caractère dominateur des passions en étudiant une passion simple, celle de l'alcool, et en montrant comment elle détruit peu à peu toutes les résistances morales : le sentiment de la dignité, l'amour de la famille, etc. Inversement, quand ils étudiaient la psychologie, les exemples classiques servaient d'appui à ce qu'ils apprenaient de la passion. Les élèves devraient, si leur culture n'était si superficielle, arriver en philosophie connaissant implicitement la psychologie, la logique et la morale.

Nous apercevons une fois de plus, en terminant ces considérations sur l'utilité de l'entr'aide des souvenirs, la stérilité de l'étude hâtive, toujours en sursaut, qui effleure. Aucune récolte ne mûrit sans l'aide du temps.

Toute notre expérience du travail efficace nous convainct une fois de plus de ne faire qu'une chose à la fois, de la faire en toute ferveur, sans hâte, de façon à laisser se former de riches entrelacs de souvenirs de soutien.

NÉCESSITÉ DE L'ORDRE

Une autre loi de la fixation des souvenirs découle de l'infirmité de l'attention, c'est celle de l'*ordre*. L'organisation des connaissances a plus d'importance que leur acquisition, car la confusion et le désordre accablent l'esprit et condamnent l'énergie à des efforts infructueux qui découragent. Dans la vie quotidienne, l'ordre évite pertes de temps et énervement : c'est toujours quand on est pressé qu'on ne trouve pas les objets qu'on a négligé de mettre à leur place. A plus forte raison quand on a besoin de rechercher un souvenir dans la mémoire éprouve-t-on de la peine à le retrouver s'il n'est pas à sa place.

Dans tous les manuels de psychologie figure un développement sur la nécessité de l'*ordre*. Mais nulle part on ne trouve de renseignements sur ce qu'est une mémoire *où les choses sont à leur place*.

Une mémoire n'est pas comme les magasins du Bon Marché, où l'on trouve de tout. Au Bon Marché, chaque comptoir est organisé par une compétence. Or ma mémoire, je suis seul à l'organiser et ma compétence est limitée. Si je veux créer un bazar où l'on trouve de tout, il y aura des lacunes énormes et la *qualité* des souvenirs laissera fort à désirer. On a essayé, quand j'étais élève, de faire de ma mémoire un bazar universel. Aujourd'hui, quand j'ai besoin d'un souvenir précis en chimie, en sciences naturelles, en histoire, en géographie, souvent il ressemble à ces noix qui ont bonne apparence mais qui quand on les

casse entre les dents ne laissent que poussière et pourriture.

C'est une tentative absurde que de travailler à réaliser une mémoire-bazar.

Qu'est-ce donc qu'une mémoire bien organisée, ordonnée? Il n'y a qu'une réponse possible : c'est la mémoire d'un étudiant modeste, qui a loyalement mesuré les limites de ses heures de belle énergie, et qui sait que jouer au Pic de la Mirandole c'est gâcher une culture profonde et réelle pour de la pseudo-intelligence. Il ne cherche ni la gloriole d'une érudition universelle, ni la fatuité d'éblouir les faibles d'intelligence. Il cherche uniquement à donner à quelques hypothèses ou idées directrices qui lui paraissent essentielles une puissance *organique*. Organique est cette force mystérieuse du gland qui planté en terre devient un chêne si on lui donne le temps de s'assimiler les éléments du sol, de l'eau et de l'air qui sont de même nature que lui.

L'idéal serait d'avoir une mémoire organisée comme celle d'une flore, où les caractères secondaires sont classés d'après leur subordination aux caractères dominateurs dont ils dépendent. Cet ordre essentiel permet à l'esprit de se mouvoir à l'aise dans la masse jusqu'alors impénétrable des deux cent milles espèces de phanérogames. Mais hélas ! toute classification naturelle est impossible en dehors des sciences.

Il ne peut être question, dans les autres ordres d'études, que de se rapprocher le plus possible des classifications naturelles et d'organiser la mémoire sous la hiérarchie des idées essentielles.

LES IDÉES ESSENTIELLES

Mais qu'est-ce qu'une idée essentielle? Ici, nous touchons au fond même de l'éducation. Nos classes ne peuvent faire que de la « confection » qui va à tous

sans aller à personne. Un professeur qui a de nombreux élèves et qui ne les instruit que quelques heures par semaine pendant neuf mois, ne peut découvrir leurs tendances profondes ni par conséquent savoir quelles seront pour chacun d'eux les idées essentielles, les idées *vitales*.

Au contraire, l'étudiant, dans le silence des longues méditations, peut s'interroger et prendre conscience de ses désirs, de ses tendances. Nous ne retenons vraiment que ce qui nous intéresse. De même que les grandes chaînes de montagne imposent à un pays sa configuration, le régime de ses eaux, ses voies de communication et en partie son histoire, de même nos tendances fondamentales imposent à la mémoire sa structure et sa physionomie. Toute mémoire est individuelle : elle a la couleur de notre sensibilité ; elle est conditionnée par notre constitution et par nos tendances stables. Ayons la persévérance de nous réaliser dans notre mémoire par la patiente thésaurisation en elle de nos énergies à mesure qu'elles sourdent du fonds de nous-même. Nous verrons peu à peu nos instincts se muer en facultés, de même qu'en un feu de bois qui n'est d'abord que fumée, la flamme jaillit quand par l'entr'aide que se donnent de multiples petits foyers, la chaleur augmente.

Doué sous le rapport de la vue, j'aurai une brillante mémoire des couleurs et sans doute, pour peindre l'automne, je trouverai de délicates nuances. Doué musculairement, j'aurai une mémoire riche en lignes, en mouvements. Un auditif pourra retenir des symphonies entières de Berlioz ou de Beethoven.

Un sensuel aura, comme Musset, le cerveau dominé par des images d'amour. Un passionné de la nature retiendra une riche variété de beaux paysages. Un Corneille, héroïque et sincère, s'emplira l'imagination de la vie des héros antiques, tandis que La Fontaine, féru

des bêtes, n'oubliera rien de leurs faits et gestes. Un esprit religieux aura, comme Bossuet, l'imagination débordante de souvenirs bibliques.

Non seulement les prédispositions et les tendances profondes modèlent la structure organique de la mémoire, mais les manières d'être de la volonté en déterminent la physionomie. Un impulsif y inscrit les données telles quelles, en hâte, sans qu'elles aient subi l'élaboration de l'esprit d'examen et sa mémoire est remplie d'erreurs, de préjugés, de parti-pris. Le distrait n'y inscrit que des demi-souvenirs, des bribes de connaissances inutilisables. Au contraire une volonté calme et patiente peut organiser une mémoire bien ordonnée, fortement constituée autour de quelques grandes idées directrices qui communiqueront avec le fonds permanent de la sensibilité.

Tout étudiant intelligent ira non seulement dans le sens de la moindre résistance, mais encore dans le sens où il est porté par le courant profond de ses tendances. Nous n'avons pas de forces à gaspiller dans une lutte sourde contre notre personnalité : un Michelet passionné d'indépendance ne recevra pas de l'histoire les impressions qu'en tire un jésuite affamé d'autorité. Un Français généreux, élevé dans le respect de la personnalité d'autrui et de la vérité éprouvera du dégoût à lire une histoire allemande où les faits sont déformés par l'orgueil pangermaniste.

LA VRAIE PUISSANCE EST CONCENTRATION

Prenons donc conscience de notre personnalité qui, nécessairement colorera nos souvenirs et faisons-nous la mémoire de nos tendances, ce qui revient à dire que nous devons aimer notre travail et qu'il est d'une mauvaise administration de notre énergie que de tene r une œuvre qui va contre nos goûts.

Mais une objection se présente. Une mémoire ordonnée, telle que nous la définissons, c'est une mémoire incomplète, étroite? Cette objection suppose qu'une mémoire universelle est possible. Renonçons à notre préjugé tenace d'avoir, comme l'homme du monde, *des clartés de tout.* Rappelons le mot du professeur de droit de Genève concernant Voltaire. Ce juriste éminent disait à d'Alembert : « Il n'y a qu'en droit public que je le trouve un peu faible ». — « Et moi, dit d'Alembert, je ne le trouve un peu faible qu'en géométrie ».

Avec le développement prodigieux des connaissances humaines, l'universalité est impossible. Résignons-nous à ne pas demander à Pasteur son opinion sur les symphonies de Beethoven ni sur la sainte Geneviève de Puvis de Chavannes. Peut-être même eut-il été prudent de ne pas lui demander, quoiqu'il fût chimiste, des renseignements sur les corps dérivés du goudron de houille. De même, ne demandons pas à Claude Bernard son avis sur une question de hautes mathématiques. Seuls les journalistes doivent tout savoir, mais heureusement ils ont le secours du dictionnaire Larousse. D'ailleurs, les grands laborieux peuvent se consoler de n'être que des demi-savants ou des dixièmes de savants, car dès qu'on pénètre à fond dans une science, qui n'est qu'un point de vue sur la réalité, mais qui fait toucher la réalité, on acquiert une espèce de divination de l'ordre éternel des choses qui fait que l'on comprend à demi-mot les découvertes des autres chercheurs et que rien, dans l'Univers, ne nous est étranger. Un savant, digne de ce nom, *ne peut pas* avoir l'étroitesse d'esprit du spécialiste. « Spécialiste » est le mot péjoratif qui désigne l'érudit à courtes vues, étranger même aux idées profondes de sa science propre, incapable, par conséquent, d'une sympathie divinatrice pour l'ensemble des connaissances humaines.

Ne soyons nullement inquiets de nous limiter, car universalité est synonyme de dispersion, donc de médiocrité et pour ignorer beaucoup de choses, on n'est pas un demi-savant, car ce terme ne flétrit que l'ignorance présomptueuse. Dispersion, médiocrité, c'est faiblesse d'esprit.

Etre fort, c'est ne pas jeter aux quatre vents l'énergie strictement mesurée du cerveau, c'est se concentrer. On a défini une belle vie, une idée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr. Heureux ceux qui, vers la vingt-septième année, ont découvert une idée féconde dont trente années de travail feront une œuvre influente ! C'est à juste titre que nous disons « l'œuvre » d'un écrivain ou d'un savant, car les ouvrages d'un esprit qui pense et qui agit ne sont que les approximations successives d'une vérité unique dont le travail et la méditation découvrent peu à peu la richesse et la fécondité.

Une mémoire ordonnée est différente d'une mémoire livrée au hasard. Elle est une *création de la volonté*, comme ces parcs où le génie de Le Nôtre a tout disposé pour que l'esprit put goûter la beauté de la nature rendue intelligible.

L'OUBLI LIBÉRATEUR

Il est heureux qu'un nombre immense d'états de conscience sombrent dans un oubli définitif, car si nous nous souvenions de tout nous serions encombrés et ne retrouverions rien. C'est ainsi que dans un passage appris par cœur, le morceau fait bloc : nous pouvons difficilement en isoler une pensée ou une phrase.

Une mémoire trop prenante, trop tenace, constitue une infériorité pour un développement supérieur du talent, à cause de l'encombrement : pour l'éviter, il faut une énergie rare dans le choix des faits et des

connaissances à admettre. Ce n'est pas à dire qu'il faille souhaiter une mémoire défectueuse comme celle dont se plaint Montaigne : « pour apprendre trois vers, il m'y faut trois heures » (1), mais c'est un avantage de ne pas retenir trop facilement, parce que *la mémoire d'un homme supérieur doit être une création volontaire :* tous les éléments doivent concourir au travail efficace et donner un plein rendement. *Quidquid non juvat, obstat.*

Je dois donc élaborer une mémoire qui me soit propre, et qui, comme une armée disciplinée, soit docile à ma volonté. Elle doit faire plus : aller au-devant des ordres, les deviner, les pressentir et synchroniser avec mes désirs profonds.

Pour cela, il faut à l'entrée, nous l'avons dit, un choix éclairé et rejeter au néant les faits et les souvenirs indifférents. C'est le pouvoir d'oublier qui me confère cette faculté de créer ma mémoire.

L'oubli, effroi des érudits, « qui font de leur tête une bibliothèque de dictionnaires » (2), est la puissance qui nous libère de l'asservissement au hasard.

Il y a un oubli capricieux, malfaisant parce qu'il fauche les souvenirs à l'aventure — mais il y a un oubli soumis à la volonté et bienfaisant, parce qu'il est l'outil de notre liberté intellectuelle. C'est par son habile maniement que nous pouvons dégager notre personnalité, comme à coups de maillet et de ciseau le sculpteur dégage de la pierre lourdement matérielle une figure où rayonne la pensée.

COMMENT NOUS SOMMES LES MAITRES DE NOTRE MÉMOIRE

Pour créer l'œuvre d'art qu'est une mémoire bien faite, comment nous servir intelligemment de cette

(1) II, XVII.
(2) MALEBRANCHE, *Recherche*, ch. XI.

puissance d'oublier ? Indisciplinée, et livrée à elle-même, elle ne fait que du mal, mais, réduite à obéir, c'est elle qui nous affranchit du désordre et de l'incohérence.

L'intensité de l'impression et sa répétition sont les conditions indispensables pour imprimer un souvenir dans la mémoire. Or nous sommes les maîtres de ces deux conditions. Nous pouvons donc contrôler à l'entrée de la mémoire les connaissances qui demandent leur admission et l'accorder ou la refuser.

Il y a, en effet, deux attitudes de l'attention. L'une est celle de la défiance : l'attention est sur ses gardes. Quand je lis un livre dont j'ignore la valeur, il se passe dans mon attention l'analogue de ce qui se passe dans mes muscles lorsque je franchis un pont de neige douteux sur la crevasse d'un glacier : je n'appuie pas. Je ne marche pas franchement, délibérément. De même je ne donne à ma lecture qu'une part de mon énergie mentale, je lis « du doigt ». De la sorte, la marque laissée dans la mémoire est si faible que quelques heures suffisent à l'effacer. Parfois même, comme dans la lecture du journal, je ne puis rien retrouver quelques moments après. La plupart des conversations banales, des observations et des lectures sans valeur se dissipent comme du brouillard au soleil.

Quand une remarque ingénieuse arrête davantage mon attention, si je n'y reviens pas délibérément, elle disparaît aussi.

J'ai acquis, de la sorte, une précieuse *faculté* d'*oubli volontaire* dont je conseille aux jeunes gens de faire les frais. Il n'y faut que de la volonté et de l'habitude. Cette faculté donne le privilège de ne retenir rien du premier coup, et par conséquent de ne pas être encombré de souvenirs de hasard. Ce que j'entends, ce que je vois, ce que je lis glisse à l'oubli si je ne le retiens pas par un acte d'attention redoublé, donc voulu. Je

puis lire sans rien retenir, quand je n'ai pas accordé ce redoublement. Un inconvénient en résulte, c'est d'être exposé à relire un livre sans se douter qu'on l'a lu déjà. Il m'est arrivé d'acheter une deuxième fois sur l'attrait du titre un livre sur la volonté — mais il suffit, pour éviter ce léger contre-temps, de détacher la couverture du livre et de la classer avant de jeter celui-ci aux vieux papiers. Il m'arrive souvent de relire un roman ou une pièce de théâtre dont j'avais perdu tout souvenir.

Pour que je retienne une chose, il faut maintenant que l'habitude est prise, que je veuille la retenir et que je lui accorde un retour d'attention. Tout ce que je ne fixe pas par ce retour volontaire d'attention disparaissant, je fais une immense économie de force nerveuse, car je ne retiens que ce qui m'intéresse, que les observations, les expériences de valeur qui s'engagent sur le chemin des sept ou huit trébuchets organisés dans mon cerveau.

Mais cela suppose des lacunes énormes et l'ignorance de bien des choses !

Oui, mais quoi qu'on fasse, la force nerveuse et le temps étant également limités, on ne sera jamais qu'un demi-savant sur bien des points, et un ignorant complet sur beaucoup d'autres. La question pour toi, jeune étudiant, est de savoir ce que tu veux faire de ta vie. Tu dois choisir : éblouir les ignorants de ta faconde ; parler et écrire sur tout sans rien savoir, ou faire une œuvre. La plus belle œuvre est d'ailleurs de te faire toi-même, d'être un médecin, un avocat, un professeur, un industriel, un agriculteur, etc.. qui soit à la fois un esprit vivant, alerte et une mémoire qui sache admirablement tout ce que les meilleurs savent sur ta profession. Tu seras ainsi un de ceux dont les avis comptent : mais tu ne seras un de ceux-là que si tu es assez intelligent pour comprendre que tes forces sont étroitement

limitées et que si tu les gaspilles, tu ne seras qu'un médiocre en tout, une encyclopédie pour bavardages superficiels. Seuls se réalisent et réalisent une œuvre ceux qui savent se concentrer.

Sache donc te créer par l'emploi résolu et obstiné de l'oubli, la mémoire de ton métier, la mémoire de tes sens, de tes tendances profondes. Tes efforts coordonnés pendant les quinze ans qui suivent la dix-huitième année, donneront de beaux fruits savoureux à l'automne de la vie. Ta récompense sera de pouvoir dire des choses qui comptent pendant que les hommes d'esprit encyclopédique sont comme ces belles fleurs doubles qui ne donnent pas de fruits. Brillants causeurs, brillants journalistes, brillants orateurs qui scintillent un instant et disparaissent dans la nuit sans enrichir le trésor commun des pensées, des sentiments, des découvertes humaines.

On a la mémoire que l'on veut avoir et qu'on mérite.

Nous n'apportons en naissant que des possibilités. La plupart des hommes meurent sans s'être réalisés. Ils ont l'apparence d'être des personnes : si on les examine de près, ils sont un amas incohérent de sensations, de perceptions, de sentiments, de tendances contradictoires. Une épreuve de leur caractère ne serait ni positive, ni négative, mais floue, voilée, indistincte. Ils ne sont pas plus responsables du mal qu'ils ont fait que du bien : dans les deux cas, ils ont subi des influences sans qu'il y ait eu choix de leur part. L'épreuve photographique de leur mémoire serait incompréhensible à cause du désordre qui y règne : les idées s'y étouffent les unes les autres comme des broussailles. Si quelqu'apparence d'ordre se devine, la volonté n'y est pour rien : c'est quelque passion, la sensualité, l'avarice, l'appétit sénile du pouvoir, etc., qui a mis de l'ordre dans le chaos.

Un jeune homme qui a du cœur et quelque fierté,

ne doit se résigner ni au hasard, ni au chaos, ni à l'indétermination, c'est-à-dire à la nullité. Il ne doit pas non plus accepter l'unité faite par une passion envahissante, destructive de la liberté : il doit longuement s'ausculter, discerner les grands courants profonds de son énergie. Ces courants constituent les tendances permanentes, qui, seules, peuvent mouvoir puissamment la volonté et l'attention. Il faut sincèrement noter ce que l'on aime faire, ce que l'on étudie avec plaisir, ce à quoi on s'intéresse. Peu à peu, on pourra découvrir avec certitude ses goûts : on saura quelle œuvre on peut accomplir, car il n'y a pas de plus sûr moyen de manquer sa vie que d'aller contre ses tendances.

Ce devrait être une préoccupation dominante chez les parents et chez les maîtres que de noter, durant des années, les préférences d'un enfant et d'ausculter sa sensibilité : les grandes pensées viennent du cœur.

Combien ont vécu une vie morne parce que leurs occupations, ils les ont choisies à la légère ! Elles ne s'accordent ni avec leurs désirs intimes ni avec leurs aptitudes ; aussi leur travail ne leur donne-t-il jamais de satisfaction. Au contraire, quand on fait ce qu'on aime, on est porté par les flots comme la barque qui a vent arrière. Il faut donc écouter l'appel intérieur des inclinations, ne pas choisir d'être explorateur si l'on a été un enfant tranquille, paisible ; ne pas devenir un bureaucrate si l'on a été un enfant hardi et batailleur ; ne pas peindre des miniatures si l'on a de mauvais yeux et le tempérament impulsif :

« C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
« Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,
« S'il ne sent point du Ciel l'influence secrète,
« Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
« Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif,
« ...Consultez longtemps votre esprit et vos forces ».

A partir du moment où l'on sait pourquoi l'on est né, il faut être modeste, docile aux réalités : or la réalité essentielle c'est que la mémoire n'a pas une capacité indéfinie, qu'il faut n'en pas gaspiller l'énergie et que le seul moyen de ne pas la gaspiller, c'est de l'organiser, d'y laisser circuler l'air et la lumière, d'en faire une création de la volonté, c'est-à-dire une création méthodique, ordonnée, harmonieuse. Il faudrait que tout y fut clair, intelligible et qu'elle fut en harmonie avec les inclinations permanentes, car l'intelligence quand elle est pénétrante ne l'est que par sa force de sympathie et par l'élan d'une véritable tendresse pour ce qu'elle étudie. De même qu'une femme qui aime sonde au fond de l'âme de celui qu'elle chérit les moindres courants de joie ou d'inquiétude, de même un Michelet flaire dans les textes indifférents pour l'érudit les souffrances et les espoirs des ancêtres dont son histoire fut la résurrection.

C'est que l'histoire c'est la projection agrandie de notre âme. Ce n'est que par un retour sur nos sentiments d'enfants que nous comprenons les civilisations antiques.

« L'embarquement de Colomb à Palos pour un rivage qui peut-être n'existe pas, ses angoisses pendant la traversée, et l'existence ou la non-existence de tout un monde suspendu à son entêtement, c'est une histoire de notre dix-huitième année... Nous portons en notre poitrine les Croisades. D'abord, c'est l'élan, la rupture avec ce qui amoindrit, le dégoût de la vie trop facile. Beaucoup, dit le chroniqueur Raoul Glaber, avaient un désir du cœur de mourir avant de revoir ce qui était à eux, leurs bien temporels : *Erat mentis desiderium mori priusquam ad propria reverterentur* » (1).

Un chimiste pressent comment deux corps réagiront

(1) Paul Desjardins, *Nos grands frères.*

l'un sur l'autre. Un médecin, par une espèce de divination, entend l'histoire d'une vie dans les battements que revèle l'auscultation d'un cœur malade. Un avocat, en un quart d'heure, saisit mieux que vous une affaire à laquelle vous pensez jour et nuit : tant il est vrai que la sympathie pour ce que l'on étudie donne à l'esprit compétent une lucidité pour laquelle tout devient transparent.

On le voit, il y a mémoires et mémoires.

Il y a les mémoires mal tenues où les souvenirs entrent comme à la foire et se placent suivant les hasards des rencontres. Il y a les mémoires bien tenues, où les souvenirs ne sont admis que si, à l'entrée, ils ont été acceptés par le contrôle. Ils s'installent à leur rang dans une structure organique. Cette création d'une mémoire telle qu'on la veut est la plus précieuse manifestation de la liberté humaine. C'est seulement sur elle que peut s'appuyer une vie intellectuelle féconde en belles œuvres.

CHAPITRE III

Comment s'instruire par les Livres

« Heureux ceux qui prêteront
l'oreille à la parole des morts »
LÉONARD DE VINCI.

DANGERS DE LA LECTURE

Le désordre, le fortuit, l'incertain, l'inexact, qui réduisent au minimum l'intervention de la volonté, de la liberté dans le développement de la mémoire, sévissent dans notre fureur de lecture. Le gaspillage de l'énergie intellectuelle, la dispersion annihilante de l'esprit prennent dans la lecture quelque chose de morbide.

C'est surtout dans leur passion de lectures que les « intellectuels » subissent les conséquences de leur éducation en insurrection contre la nature humaine.

Nous ne nous lasserons pas de répéter que, pour l'intelligente administration de l'énergie mentale, il serait nécessaire que notre activité fut occupée plusieurs heures par jour à quelque travail manuel doux et intéressant. Faute de ce dérivatif, quand ils sont désœuvrés, les gens voués au travail intellectuel consacrent chaque jour trop d'heures à dévorer des livres.

L'énergie étant limitée, ils ne peuvent donner à ces lectures qu'une attention superficielle et inefficace: peu

à peu ils perdent le goût, puis l'habitude, puis la possibilité de l'application vigoureuse. Il est si facile de se laisser aller passivement à tourner les pages ! On est commodément assis à un spectacle analogue à celui du cinématographe ; il est doux à notre paresse de cesser de contrôler, de diriger la pensée.

La lecture est la forme la plus dangereuse de la paresse, car un paresseux qui ne fait rien peut éprouver du remords et sortir de son inertie (1), mais s'il lit, il arrive à croire qu'il travaille, et sa paresse est sans remède. C'est ainsi que Pantagruel sommeillant sur Héliodore, « trop mieux par livre dormait que par cœur ». La passion de la lecture peut dégénérer en une manie analogue à la boulimie. Les nerveux lisent comme ils se rongent les ongles. Voyez-les chez eux, la pensée absente, supportant avec quelque irritation la présence de leur famille et s'abstrayant dans une lecture. Ils font taire les reproches en invoquant la nécessité du travail et ils se leurrent eux-mêmes, tant la passion est ingénieuse à se justifier !

Ces lectures sont du temps absolument perdu : il serait facile de constater, si on était sincère, qu'il n'en reste rien quelques semaines après, rien, rien. Ces lectures rapides dissipent l'esprit, débilitent l'intelligence. Elles annihilent la personnalité par l'excès des excitations désordonnées, inassimilables. Elles ne peuvent à aucun degré être considérées comme du travail.

Quand Cervantès veut rendre fou Don Quichotte, il le fait lire avec excès. Heureusement, tous ne passent pas leurs nuits à lire comme le Chevalier de la Manche, mais bien des jeunes gens, qui promettaient, ont été comme engourdis et anéantis par l'abus de la lecture !

Effroyable est le gaspillage d'énergie mentale que représente une journée de lecture ! Beaucoup lisent de

(1) Jules PAYOT, *Les idées de M. Bourru.*

cent vingt à cent trente mots à la minute soit trente mille en quatre heures, deux cent mille par semaine ! Quel surmenage pour les yeux ! Et toute cette fatigue est en pure perte.

L'attention est comme délitée, dissoute par cette pluie ininterrompue de lectures rapides. Une certaine quantité d'énergie nerveuse est consommée dans la simple compréhension des mots, des propositions, de sorte que pendant une lecture rapide, il s'accumule plus de fatigue qu'on ne croit, fatigue sans profit, car on ne se donne du temps ni pour réaliser l'idée suggérée par l'auteur, ni pour la confronter avec l'expérience. Cette lecture au galop déprime et dégoûte du travail : elle n'est qu'une suite d'avortements : une idée se présente, un sentiment s'émeut, mais aucune croissance régulière n'est possible, car d'autres les chassent qui sont chassés à leur tour.

Qu'éprouvons-nous après la lecture rapide d'un journal, ou d'un roman médiocre mais plein de péripéties émouvantes ? Un sentiment de fatigue : les yeux sont surmenés, la respiration gênée, le corps proteste par son malaise. Au cerveau monte un sentiment de vide, de lassitude, de mécontentement. On est comme hébété. On est incapable d'ailleurs de retrouver, sans un effort, quoi que ce soit de sa lecture. Demain on ne pourra absolument plus rien réévoquer. C'est du temps perdu. D'ailleurs essayons l'inventaire de ce qui reste des lectures d'une semaine, d'un mois, d'une année ! Nous serons atterrés de sa pauvreté. Alors, à quoi bon ?

Mais, dit-on, « la mémoire exige le superflu pour retenir le nécessaire ». Aphorisme solennel qui, à la réflexion, ne présente aucun sens. Pour retenir le nécessaire, la mémoire exige que ce nécessaire soit organisé et répété.

Ce sont seulement les rats de La Fontaine

« Oui, les livres rongeants,
« Se font savants jusques aux dents »,

car les connaissances effleurées disparaissent sans laisser de traces plus précises que ne font les paysages qui galopent à la portière d'un rapide. Par conséquent, à quoi bon une telle fatigue des yeux et une telle usure nerveuse ? Faisons-en l'économie.

L'hygiène nous démontre que le jeûne pratiqué de temps en temps est salutaire : il est indispensable pour la santé de l'esprit, de l'étendre à la lecture. Quand on se penche sur l'esprit d'un bachelier et qu'on aperçoit le peu de connaissances précises qu'il garde de sept ans d'études et de lectures, c'est à pleurer sur l'aveuglement de nos méthodes (1) ! L'étudiant, qui peut s'affranchir de la routine, doit se faire le serment de se refuser au dur et absurde métier de remplir le tonneau des Danaïdes ! Qu'il pense à la loi d'oubli, qui fonde sa liberté intellectuelle et qu'il n'ait pas la présomption naïve de croire qu'il pourra violer les lois de la mémoire !

C'est dans un esprit de soumission docile à ces lois inéluctables qu'il faut lire.

(1) « La façon dont nos élèves lisent ne vaut pas mieux que leurs choix, si c'est choisir que de tout mêler. Ils dévorent les livres et n'ont point de répit qu'ils n'arrivent à la fin. Les soirs qui sont consacrés à la lecture, particulièrement le jeudi et le dimanche, point n'est besoin au répétiteur de distribuer punitions ou observations : tout le monde a l'esprit tendu, trop tendu. Aucun ne songe à s'arrêter, à prendre haleine pour réfléchir sur un passage ou simplement pour le savourer à l'aise. Il faut encore moins s'attendre à voir nos élèves noter leurs impressions ». Chez beaucoup d'enfants nerveux se développe une folie singulière : ils dévorent les livres. Jamais ils ne s'arrêtent pour comprendre, jamais ils ne se demandent si ce qu'ils lisent est vrai. Ils lisent comme voyagent les automobilistes monomanes de la vitesse, qui brûlent des kilomètres. Ils « brûlent » les pages !

LES QUATRE SORTES DE LECTURES

Le respect de ces lois étant posé comme une condition préliminaire, examinons maintenant les diverses sortes de lectures : des buts différents entraînent des attitudes différentes de l'attention.

La lecture essentielle est la *lecture de formation professionnelle*. C'est par elle que l'étudiant trempe son esprit et l'enrichit, qu'il soit philosophe, historien, latiniste, etc.

Ensuite viennent les *lectures de complément*, destinées à compléter les recherches sur quelque point spécial ou à confronter les résultats acquis avec ce que des esprits de valeur ont pensé de l'auteur ou des événements qu'on étudie.

Il y a des *lectures édifiantes* destinées à mêler à l'argile un peu molle de nos bons sentiments et de notre volonté, la fermeté des exemples et la solidité de la raison des meilleurs d'entre les hommes. C'est ainsi que pour faire de l'acier, on mêle du carbone au fer en fusion.

Il y a enfin les lectures de *pure distraction*.

LECTURES DE FORMATION PROFESSIONNELLE

Nos lectures doivent être dominées par une règle générale : demeurons ménagers de notre vigueur nerveuse, de l'énergie limitée de l'attention afin de pouvoir concentrer des forces fraîches sur les positions essentielles à conquérir. Une lecture dont le profit n'est pas évident est nuisible parce qu'elle gaspille notre force, parce qu'elle augmente le temps de la sédentarité, des mauvaises attitudes respiratoires, de la fatigue cumulative des yeux...

Capitale à la guerre, la concentration des forces doit

régir aussi la guerre de conquêtes et d'annexions qu'est la lecture. Il n'y a dans chaque province de connaissances que quelques livres de première valeur. Ce sont ces positions stratégiques qu'il faut investir courageusement et avec une ténacité patiente. Un étudiant en philosophie aurait une culture philosophique très forte s'il possédait quelques-uns des dialogues importants de Platon, l'*Ethique* à Nicomaque, les pages essentielles de la *Métaphysique d'Aristote* de Ravaisson, les *Méditations* de Descartes, les deux derniers livres de l'*Ethique* de Spinoza, la *Recherche de la vérité* de Malebranche, les *Nouveaux Essais* de Leibniz et, parmi les modernes, la *Philosophie de Hamilton* et la *Logique* de Stuart-Mill, l'*Analyse spéciale de la Psychologie* de Spencer.

Mais comme il importe de ne pas diviser l'énergie, la bonne méthode consiste à s'en tenir tout d'abord à un auteur, de le suivre docilement afin d'avoir une trame d'idées solide. C'est ainsi que j'ai abordé la philosophie par la *Philosophie de Hamilton* de Stuart-Mill et par sa *Logique ;* j'ai possédé à fond ces deux ouvrages, si bien que peu à peu, après avoir fait mes premiers pas appuyé sur le maître, nourri de sa doctrine, j'ai pu apercevoir les limites de sa pensée, et la faiblesse de sa métaphysique. Mais c'est parce que Mill m'a enrichi par son travail et qu'il m'a servi longtemps de guide que mon esprit a pu dépasser son point de vue. Si les *Méditations* de Descartes, si Malebranche et Leibniz ont été ensuite pour moi des sources vives de pensée, c'est à la forte préparation due à la possession parfaite de la pensée de Mill que je le dois.

On ne peut devenir un maître qu'après avoir été un élève docile, et l'infirmité de la pensée humaine est telle, que rien ne presse que nous quittions la tutelle d'un grand esprit. Si vous le lisez comme il faut lire, en le comprenant, c'est-à-dire en confrontant votre

propre expérience avec sa pensée, peu à peu vous prendrez conscience de vous-même et vous penserez par vous-même. Nous sommes tous comme l'enfant que sa mère soutient durant des mois avant qu'il ose faire ses premiers pas. Peu à peu, elle s'éloigne en l'appelant, prête à le retenir s'il tombe. Notre orgueil accorde avec peine que l'esprit ait besoin d'une tutelle toute maternelle, cependant on s'aperçoit vite que les vaniteux, qui ont voulu marcher seuls trop vite ont l'esprit gauchi comme le sont les jambes des enfants qui ont marché avant d'en avoir eu la force.

Mais ne nous trompons pas sur les services à demander au livre. Le livre ne crée rien en nous. Si je ne sais ce qu'est un glacier, ou la mer, aucune description ne pourra suppléer à l'expérience directe. De même, un paresseux ne peut comprendre la joie profonde qu'apporte le travail créateur : il n'y croit pas ! Un égoïste ne croit pas non plus que sacrifier à ceux qu'on aime ses goûts et ses plaisirs, puisse donner du contentement. Aussi — et quelle condamnation de notre enseignement encyclopédique ! — tout livre, tout enseignement qui s'adresse à un enfant *qui n'a pas l'expérience directe de ce dont on lui parle*, n'est que psittacisme (1).

LE LIVRE N'EST QU'UN INSTRUMENT

Le livre est analogue au microscope ou au télescope : à un esprit plus faible, moins pénétrant, moins logique ou moins préparé, l'auteur fait apercevoir des relations, des conséquences ou des antécédents qui échappaient. Mais la source des connaissances se trouve dans les réalités extérieures et intérieures, c'est-à-dire dans la vie, dans l'expérience, dans la pensée. Il est néces-

(1) ψιττακός, perroquet.

saire d'insister sur ce point. « Vous les scolaires, dit Péguy (1), ce qui vous ennuie, c'est qu'il y ait des réalités ». Ne soyons pas des scolaires et sachons que les réalités existent.

Cette remarque fondamentale permet de concevoir ce que doit être la lecture et ce qu'elle ne doit pas être. Lire passivement, c'est perdre son temps. Lire, c'est comprendre, saisir d'un effort énergique la pensée de l'auteur : c'est donc penser soi-même.

Or, tout acte de pensée consiste à affirmer (ou à nier) qu'une chose existe, ou qu'elle ressemble à une autre, ou qu'elle a avec une autre des rapports déterminés dans l'espace et dans le temps, rapports nécessaires (sciences) ou fortuits. Lire c'est donc toujours affirmer (ou nier) une existence, une ressemblance, un rapport dans le temps et l'espace. Les mots et les propositions du livre ne doivent jamais retenir la pensée du lecteur : il faut en briser l'os pour atteindre la moelle, en d'autres termes il faut aller jusqu'aux choses. Lire ne doit pas être l'acceptation servile des affirmations (ou des négations) de l'auteur, mais *leur confrontation avec la réalité, avec l'expérience et avec la raison* qui est la condensation des expériences de la race humaine. Ne cherchons pas ce que l'auteur a pensé, mais si *ce qu'il a pensé est vrai*. Il faut scruter, plus encore que les affirmations ou les négations, les motifs pour lesquels l'auteur nie ou croit.

En d'autres termes, quand un auteur en mal de paradoxe, affirme qu'Homère ou que Shakespeare n'ont pas existé, ce sont ses raisons qu'il faut peser une par une et non ses affirmations. Quand on affirme qu'une baleine a plus de ressemblances avec un homme qu'avec un requin, c'est l'examen des similitudes profondes qui tranche la question

(1) *La chanson du roi Dagobert*. Grande Revue. Janvier 1915.

Quand on m'explique les invasions des Barbares par l'assèchement progressif de l'Asie centrale, et qu'un ingénieur qui a travaillé en Mésopotamie m'informe que les canaux d'irrigation de l'antique Babylone sont à cinq mètres au-dessus des plus hautes eaux actuelles de l'Euphrate, le lien de causalité entre les deux événements me paraît probable.

Quand Hugo me montre chez une prostituée un amour maternel admirable, je refuse de croire à la possibilité d'un sentiment sublime dans une âme lâche qui n'ose opter entre le travail, la pauvreté digne et le luxe, sot en lui-même et, de plus, infâme dans la circonstance.

Toute connaissance qui n'a pas passé « par l'estamine » et que nous logeons « à crédit » est une pseudo-connaissance. C'est « un jeu de mémoire qui va tout seul », mais ce n'est qu'un jeu. Ce n'est pas « incorporer le savoir à l'âme ». On devient ainsi un livresque : non seulement on ne confronte pas ce qui est imprimé avec la réalité, mais on finit par ne plus voir les réalités que déformées et à travers ce qui est imprimé.

On est rapidement encombré et paralysé par l'accumulation d'opinions et de faits parmi lesquels on ne peut plus discerner le vrai du faux.

Ainsi, dans beaucoup de nos livres scolaires l'enseignement de la morale repose sur l'*impératif catégorique*. D'après Kant la loi morale ne résulte ni de l'expérience ni de la volonté divine : elle est suspendue entre le ciel et la terre ! On sait qu'en géologie ce sont des faits communs que les phénomènes de transport : un terrain très ancien vient recouvrir des terrains plus récents. Un phénomène analogue s'est produit dans le cerveau fumeux de Kant : par-dessus l'esprit critique emprunté à Descartes et à Hume, le vieux fonds sentimental luthérien a fait irruption, et les antiques sentiments religieux ont recouvert la *Critique de la Raison Pure*.

Cerveau fumeux, disons-nous, car l'unité n'a pu se

faire en lui : sa doctrine, arbitrairement, considère l'univers ordonné de Descartes et des latins comme incohérent puisque, par un coup d'Etat, nous devons y introduire raison et moralité, sans d'ailleurs pouvoir les justifier. C'est une doctrine qui coupe l'univers en deux. Combien supérieure la doctrine des grands penseurs français et grecs qui considèrent l'univers comme tendant tout entier vers une raison de plus en plus claire et qui trouvent les fondements solides du devoir dans la raison et dans l'ordre essentiel des réalités. L'impératif catégorique, voilà un mot prétentieux, vide de vérité, écran opaque entre l'esprit d'examen et la réalité.

De même qu'à la guerre, le chef doit deviner quelles masses se cachent derrière le rideau des tirailleurs et au besoin, par une offensive énergique, obliger le gros de l'ennemi à se révéler, de même, l'esprit, par un effort vigoureux, doit percer le rideau des mots et pénétrer jusqu'aux réalités. Il ne faut jamais quitter un mot, une proposition, une page sur une impression vague. Obstinons-nous à peser la valeur exacte des mots, surtout s'ils sont importants comme « acte » et « puissance » chez Aristote, comme « intuition » et « natures simples » chez Descartes.

L'ÉRUDITION, REFUGE CONTRE L'EFFORT

La plupart du temps, l'érudition est un prétexte qu'on se fournit à soi-même pour ne pas aller jusqu'au fond des choses. Une citation est si commode pour esquiver l'effort profond ! Aussi quand elle vient avant que l'auteur ait élucidé sa propre pensée, doit-elle être suspecte. Buffon a vu comment les Allemands, chez qui l'effort de pensée va rarement jusqu'à l'idée claire et distincte, remplacent par l'érudition l'énergie de l'intuition : « J'ai été frappé... d'un défaut ou d'un

excès... que les savants d'Allemagne ont encore aujourd'hui : c'est de cette quantité d'érudition inutile dont ils grossissent à dessein leurs ouvrages ; en sorte que le sujet qu'ils traitent est noyé dans une quantité de matières étrangères sur lesquelles ils raisonnent avec tant de complaisance et s'étendent avec si peu de ménagement pour les lecteurs, qu'ils semblent avoir oublié ce qu'ils avaient à vous dire pour ne vous raconter que ce qu'ont dit les autres »... « Je vois, ajoute-t-il, le savant dans sa bibliothèque lire successivement les anciens, les modernes, les philosophes, les théologiens, les jurisconsultes, les historiens, les voyageurs, les poëtes, et lire sans autre but que de saisir tous les mots, toutes les phrases, qui, de près ou de loin, ont rapport à son objet ; je le vois copier et faire copier toutes ces remarques et les ranger par lettres alphabétiques, et après avoir rempli plusieurs portefeuilles de notes de toute espèce, prises souvent sans examen et sans choix, commencer à travailler sur un sujet particulier et ne vouloir rien perdre de tout ce qu'il a ramassé » (*Histoire Naturelle*, 1er discours)

C'est ainsi que la plupart des lecteurs sont constamment distraits de la pensée de leur auteur par des remarques biographiques, historiques, grammaticales, etc.

Ne les imitons pas ! Astreignons-nous à suivre l'enchaînement des idées, saisissons leur importance relative, leurs rapports, la valeur des preuves qui étayent les affirmations ou les négations. Voyons comment un grand écrivain amène à une clarté limpide les pensées organiques qui donnent la vie à son œuvre.

PAR LA LECTURE, SE TROUVER SOI-MÊME

Mais cela ne suffit point encore. Pour communier intimement avec un penseur, je dois confronter constamment sa pensée avec ma propre expérience. Cette

confrontation est le seul moyen que j'aie au début de ma vie intellectuelle de me trouver moi-même, de prendre conscience des tendances profondes qui constituent ma personnalité. Dans le calme de l'étude, telles pensées de l'auteur produisent des résonnances profondes dans mon esprit. Elles y ont du retentissement : ma sensibilité va au-devant d'elles pour leur faire fête et les accueille comme des amies retrouvées. D'autres, au contraire, provoquent une sourde hostilité qu'une plus longue fréquentation peut faire disparaître. Contre d'autres enfin, l'inimitié est irréductible. C'est ainsi que les postulats de la Critique de la Raison Pratique de Kant, si illogiques, *si hypocrites*, m'ont toujours répugné profondément.

C'est en écoutant vibrer en moi ces harmoniques que peu à peu je puis discerner dans la mêlée un peu confuse de mes sentiments et de mes idées, ce qui est fondamental. Je puis ainsi choisir mes amis intellectuels et la voie que j'ai chance de parcourir avec succès parce qu'elle fera s'épanouir ce qui, en moi, aura force et durée. Γνωθι σεαυτον. Combien ai-je vu de jeunes talents échouer parce que, mal renseignés sur eux-mêmes, ils subissaient des suggestions étrangères qui les trompaient sur la direction des courants permanents de leur âme : aussi, allaient-ils à l'œuvre avec le sentiment d'une résistance, d'une souffrance intime, qui rendait impossible l'enthousiasme du travail créateur : le découragement était inévitable.

« Tout homme dans le monde arrive à faire ce qui lui plaît pourvu que cela lui plaise pour de bon (1) ». Cela revient à dire qu'un jeune homme est sûr de faire une carrière féconde s'il va vers l'avenir avec ses forces unies au lieu d'y aller divisé contre lui-même : mais innombrables sont les étourdis qui, faute de discerner

(1) Disraeli, *Endymion*.

en eux-mêmes le stable et le fondamental de l'accidentel, ne savent pas pousser les racines de leur vie morale et intellectuelle jusqu'aux sources qui ne tarissent jamais (1).

Aussi ne faut-il lire que des chefs-d'œuvre et vivre « à l'ombre des grands maîtres ». Ces lectures choisies, il faut les aborder avec une entière loyauté, avec toutes ses forces, prendre l'habitude de scruter à fond le sens des mots, n'en jamais laisser d'incompris ou de douteux. L'étude de l'enchaînement des idées, de la progression logique du raisonnement, de la valeur des preuves aguerrit l'énergie de l'esprit, aiguise le jugement, crée le besoin de confronter les idées avec l'expérience, avec la réalité. On acquiert ainsi un vif sentiment de la preuve.

Une lecture faite avec cette vigueur est un dur travail auquel il ne faut consacrer que les moments de pleine énergie. Peu d'heures par semaine suffisent : aussi faut-il écarter résolument les œuvres qui ne sont pas de premier plan. Il faut se borner aux œuvres belles, puissantes et riches, dont des générations d'érudits s'efforcent d'établir les textes dans leur pureté, telles que les œuvres des Platon, des Aristote, des Montaigne, des Pascal, etc. Ceux-là méritent seuls le corps à corps qu'on affronte avec toute sa sensibilité, toute son intelligence. Seuls ils sont dignes de l'effort entier de la personnalité décidée à prendre conscience d'elle-même dans cette lutte.

LES LECTURES DE COMPLÉMENT

Mais il est d'autres lectures qui sont loin d'exiger la même énergie : ce sont les *lectures de complément*.

Il ne faut jamais commencer par elles. Par exem-

(1) *Apprentissage de l'art d'écrire*. Les sources éternelles.

ple, si j'ai à étudier la question du *caractère*, je commencerai par étudier à fond la classification de Ribot, le plus éminent des psychologues contemporains. Chacune de ses remarques, je la confronterai avec moi-même, avec les caractères des gens que je connais bien. Cette vérification demandera beaucoup de temps, mais c'est seulement quand ma conception des divers caractères sera devenue nette, concrète, vivante, que j'aborderai, comme compléments, les études de Ribéry, de Pérez, de Paulhan, de Malapert, etc. Toute autre méthode ne peut produire que le désordre, l'incohérence et ne peut que brouiller la mémoire.

De même, ai-je à étudier Rodogune, pièce pour laquelle Corneille a toujours eu de la « tendresse » ? Je lirai d'abord lentement la tragédie afin de me « débarrasser » de ce qui constitue le drame, l'intrigue. Je lirai ensuite lentement les scènes remarquables « par la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié ».

Comme je sais que je ne retiendrai pas tout, et que je ne dois pas l'essayer, je concentrerai mes efforts sur trois passages : 1° sur l'expression de l'exquise amitié des deux frères ; 2° sur l'expression de l'amour d'Antiochus pour Rodogune, et de Rodogune pour Antiochus, amour discret et délicat ; 3° sur une scène, admirable par la vigueur de la pensée : celle de la confession de Cléopâtre (II, III). Je fixerai dans mes notes, pour y revenir souvent, « la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement » de ces soixante vers impérissables, que j'étudierai à fond.

Je ferai en sorte, par des révisions fréquentes, de ne plus rien perdre des trois scènes caractéristiques du génie de Corneille, car ce qui doit intéresser l'étudiant en lettres, c'est l'expression des sentiments de l'âme humaine par un grand écrivain et les belles coulées de la pensée.

Chaque fois que notre jeune étudiant possédera parfaitement un texte, il sera frappé de constater combien les critiques les plus connus lui seront de peu de secours. S'ils font ce métier secondaire de critique, c'est qu'ils se sentent incapables de créer une œuvre. A la façon du lierre parasite, ils vivent de la sève d'autrui, c'est-à-dire du travail de ceux qui pensent par eux-mêmes.

Les uns se préfèrent à l'auteur et cherchent à briller à son occasion ou à ses dépens. Pour d'autres, l'auteur est un prétexte à polémiques.

D'ailleurs, combien ont le temps de pénétrer humblement et lentement dans la pensée du maître ? Comment être juste pour un écrivain sans une étude approfondie de ses ouvrages ? La seule critique qui puisse avoir quelque portée, consiste à se mettre à la place de celui qui a fait œuvre de créateur, et à montrer, de ce point de vue, les imperfections du travail et surtout à suggérer ce qu'il eût fallu faire. Pour peu que le critique soit mû par quelque antipathie sourde, ou comme l'a été souvent Sainte-Beuve par une jalousie qu'il ne peut cacher, il commettra de lourdes erreurs.

Les meilleurs d'entr'eux sont pris dans le tourbillon de la vie parisienne. Qu'on se souvienne de l'aveu de Brunetière : « Je lis beaucoup, je lis vite et j'ai bonne mémoire. Ainsi, ce matin... j'ai lu en deux heures le nouvel ouvrage de M. Anatole France *Sur la Pierre Blanche*, qui a paru hier soir. Et je l'ai lu de façon à en pouvoir rendre compte, c'est-à-dire à l'analyser, à le commenter, à le critiquer (1) ».

N'est-ce pas un aveu d'un cynisme, ou peut-être d'une inconscience effrayante ? Aussi n'est-on pas étonné de voir ce critique émettre sur Corneille un juge-

(1) *Le Temps*, 5 février 1905.

ment incohérent et ridicule. « La tragédie de Corneille, dit-il, c'est beau, admirable, sublime, ce n'est ni vivant, ni humain, ni réel ». Une tragédie qui n'est ni humaine, ni réelle ne peut être admirable : c'est une œuvre de fou et parler ainsi de Corneille-le-Véridique, c'est se juger. « En somme, dit Bainville, Brunetière disait catégoriquement, sur un ton qui n'admettait pas de réplique, des choses qu'il n'avait pas pensées, qu'il ne sentait point ».

Soyons donc prudents dans le choix de nos lectures de complément. Ne gaspillons pas nos forces. Dédaignons ceux qui écrivent beaucoup, donc trop vite, ceux qui inondent les revues et les journaux de leur copie, de leur bavardage intarissable.

Nous sommes naïfs quand nous sommes jeunes et nous sommes dupes des noms célèbres. Nous ne savons pas que les écrivains connus, quand ils se laissent happer par la vie parisienne, deviennent vite des dispersés. Les longues semaines de méditation tranquille leur sont impossibles. Mis en relief, appelés par les journaux, presque tous vivent, sans y plus rien ajouter, sur le capital de travail consciencieux accumulé pendant les années obscures. Que de membres de l'Académie française ont écrit ou écrivent sans arrêt ! Les orpailleurs de l'avenir s'arrêteront découragés quand ils devront remuer ces immenses tas de sable pour y découvrir de rares paillettes d'or !

Il ne faut pas lire non plus les écrits des auteurs fussent-ils de l'Institut, qui sont sans personnalité, qui abaissent l'histoire jusqu'à des cancans et qui prennent une curiosité malsaine et une manie d'espionnage pour de la biographie. Le goût du mesquin est signe d'un petit esprit. Que peut nous importer de savoir si Faustine fut fidèle à Marc-Aurèle, si la femme de Victor Hugo eut des aventures ? La question des maîtresses de Louis XIV ou de Napoléon Ier est de la qualité de celles

qui passionnent une midinette. N'abaissons pas le ton de notre esprit à des balivernes.

Une forme fréquente de la lecture de complément est une espèce de chasse. De même que le chasseur va, par les champs et par les bois, le doigt sur la détente du fusil, l'œil au guet, l'oreille attentive, de même, on part en chasse à travers les livres où l'on espère trouver « quelque chose », un renseignement, une suggestion... Pendant cette lecture au hasard, les « trébuchets » sont en équilibre et parfois de bonnes prises y tombent. Mais quelle perte de temps et de fraîcheur d'esprit! C'est ce que Beyle appelait « lire des doigts ». C'est la lecture des érudits, dangereuse, car elle déshabitue de penser par soi-même. On y prend l'accoutumance de ne pas confronter ce qu'on lit avec soi-même ou avec la réalité.

LECTURES DE FORMATION MORALE

Bien au-dessus des lectures de complément, sur le même rang que les lectures de formation intellectuelle, sont les lectures de formation morale ou *lectures édifiantes.* Il y a des livres vivifiants qui sont de bonnes actions, qui élèvent, qui affranchissent, qui sont de puissants toniques. Ils nous aident à jeter *(ædificare)* parmi les remous et les courants des passions, les fondations d'une volonté stable. Cela n'est possible qu'en unissant patiemment en blocs résistants sentiments supérieurs et pensées raisonnables. Nous avons exposé dans un livre dont beaucoup d'inconnus nous ont écrit qu'il les avait « sauvés », la stratégie et la tactique qui peuvent assurer le succès dans cette construction de soi-même (1). Les livres tonifiants destinés à soutenir

(1) *L'éducation de la Volonté.*

les bonnes résolutions et à fortifier les sentiments supérieurs, ne doivent pas être lus rapidement. Ce sont des livres qu'il faut méditer, qu'on laisse en quelque sorte *distiller goutte à goutte* dans l'âme, qu'on emporte dans ses promenades. Saint François de Sales a toute sa vie médité le *Combat spirituel*. Il faut se faire des pensées des meilleurs comme un « bouquet spirituel », dont on respire le parfum lorsque le cœur défaille. Il est bon de savoir par cœur les formules les plus heureuses des grands moralistes.

A chacun de nous il appartient de chercher parmi les âmes les plus riches et les plus nobles, parmi les amis éternels des jeunes gens, ceux qui sont les plus près de notre cœur et de nous en former comme une famille dont la sagesse et la tendresse nous aident, nous soutiennent, rallient nos forces en cas d'échec.

Surtout n'oublions pas que, jeunes, nous tissons fil par fil notre avenir. Si nous faisons abstraction de ce qu'a de tragique la mort prématurée, la seule fatalité cruelle, c'est l'emmurement lent d'une âme dans des habitudes viles que la volonté sera impuissante à briser. L'impuissance acquise, la lente édification autour de l'âme d'une prison, voilà ce qui est dramatique. Aussi, veillons sur nos lectures : il y va de la dignité et de la liberté de l'âge mûr. Il y a des livres dont on doit absolument s'interdire la lecture.

La fréquentation des malades aigris et découragés est déprimante. Or beaucoup d'écrivains ont des conditions de vie anormales qui en font des malades et leurs œuvres ont quelque chose de malsain et de rabaissant, qui diminue l'énergie et la joie. On peut, si on prend la peine de ne faire attention qu'aux inévitables contrariétés, se donner le dégoût et de son métier et de la vie même ! Ayons soin de garder intacte la volonté de vivre et rejetons sans hésitation les livres qui dépriment et découragent ou qui tendent à nous persuader

que dans d'autres temps, d'autres lieux, d'autres conditions, nous serions heureux. C'est au temps où nous sommes, aux lieux où nous résidons, que nous devons courageusement faire notre devoir.

LECTURES DE DISTRACTION

Restent *les lectures que l'on fait pour se distraire.* Immense est le nombre des romans qui paraissent. La critique, outre les défauts dont nous venons de parler, n'a plus aucune indépendance (1).

Il est impossible, avant de l'avoir lu, de savoir si un livre a de la valeur. Aussi ne doit-on lire que les romans dont la réputation est établie. La plupart des romanciers sont avant tout des commerçants, pressés de gagner de l'argent : ils n'ont ni le temps, ni le goût de tenir compte de la vérité, ni de la vraisemblance. Ils excellent à éveiller les sentiment élémentaires en plaçant leurs héros et leurs héroïnes dans des situations dangereuses d'où les tirent d'autres héros invulnérables aux balles, capables de passer à travers les murs et qui se moquent des lois de la pesanteur, inexistantes pour eux. On sort de telles lectures comme on sort du Salon des Indépendants, l'œil faussé par l'irréalité du dessin et de la couleur, l'esprit hébété par la contagion de l'absurde. Cette littérature malsaine pullule à cause de l'énorme besoin de la foule qui ne demande à un livre qu'une sorte d'excitation analogue à celle que donne le récit d'un crime ou d'un vol audacieux. Si fragiles sont encore les conquêtes de l'esprit scientifique que le commerce avec la folie peut « déca-

(1) Un publiciste de valeur ayant fait passer dans un grand quotidien l'éloge de mon *Cours de Morale*, fut blâmé par le directeur. Celui-ci ne pouvait admettre qu'un journal, entreprise financière, « fit de la réclame non payée » à qui que ce fut !

ler » un esprit de son aplomb. Aussi est-il prudent de s'y refuser.

D'ailleurs les lectures qui intéressent la curiosité présentent le danger de nous faire accepter de longues heures d'immobilité et des efforts oculaires excessifs. Presque toujours c'est une galopade qui laisse abêti, car le lecteur, énervé, dévore les pages pour arriver à la fin et pour savoir comment l'héroïne va se tirer des embûches qui se succèdent d'une façon effrayante.

Ces lectures représentent, dans la vie d'un intellectuel, ce qu'est l'alcool dans la vie de l'ouvrier. C'est un plaisir analogue au plaisir de boire ou de fumer.

Gros danger, car comme tous les besoins d'excitations, ces lectures deviennent vite tyranniques.

Elles remplissent les heures qui devraient être données à quelque occupation manuelle reposante, dont, hélas ! notre éducation déraisonnable nous rend incapables.

Nous n'éprouverons pas ce besoin de lectures frivoles si nous aimons notre tâche au point qu'elle devienne le centre de notre vie intellectuelle et si nous savons trouver dans notre travail les joies de l'aventure toujours nouvelle qu'est la poursuite de la vérité. Seuls les malheureux pour qui le travail est une corvée, fuient hors d'eux-mêmes et recherchent le tabac, l'alcool, les courses, le théâtre, le roman policier ou le roman romanesque. C'est pour eux que les rotatives vomissent les romans-feuilletons et que les « pornographes » écrivent, eux qui considèrent que l'intelligence n'a d'autre rôle que de se mettre au service des organes logés au-dessous du diaphragme.

En résumé, souvenons-nous que pour être un esprit cultivé, un savant digne de ce nom, il ne faut pas être accablé sous le poids des connaissances. Les hommes qui ont bâti une œuvre savaient ménager l'énergie conquérante de leur esprit. En général ils avaient peu lu,

mais ils avaient beaucoup réfléchi : ils ont osé aller de l'avant et regarder en face les problèmes de la vie, comme l'ont fait Descartes et Pascal. Ils savaient qu'ils ne comprenaient vraiment que ce qu'ils avaient découvert ou retrouvé par leurs propres forces. Ils savaient que la lecture peut être funeste si on y perd l'habitude de l'effort personnel. Il faut gagner à la sueur de son front le pain de l'âme, comme le dit Malebranche et lorsqu'un homme a la tête pleine, il méprise le travail de l'attention : souvenance pleine, jugement creux, ajoute Montaigne. Trop ou trop peu d'instruction abêtit, dit Pascal, et Hobbes remarque que l'on n'est pas éclairé en proportion de ses lectures.

L'ART DE PRENDRE DES NOTES

Toutefois, quelque ménager que l'on soit de ses forces, la masse des lectures indispensables écraserait l'esprit s'il fallait tout retenir. Heureusement c'est la mémoire de papier, qui supporte l'effort : en d'autres termes, les notes sont pour le travailleur un allègement puissant. Sans elles, les souvenirs deviennent vagues et sans consistance.

Mais les notes peuvent être très dangereuses par elles-mêmes et par leur masse.

Dangereuses par elles-mêmes car si on les prend dans les moments de paresse et de sommeil de l'esprit critique elles constituent une troupe sans cohésion et sans résistance.

Dangereuses par leur masse, car si elles ne sont pas admirablement ordonnées elles seront à une armée qui est dans la main du chef ce qu'est une cohue en débandade après une panique.

Il y a donc un *art de prendre des notes* et chacun a les notes qu'il mérite. De bonnes notes sont la récom-

pense d'une volonté qui sait suspendre le jugement et ne prononcer le *dignus es intrare* qu'après une évaluation lucide. Mais le choix rigoureux à l'entrée ne suffit pas : il faut en outre que chaque note soit classée et qu'elle puisse être retrouvée immédiatement parmi des milliers d'autres.

Pendant les lectures de formation intellectuelle, prendre des notes est indispensable à cause de l'infirmité de l'attention et de la mémoire. Nous avons vu que nous ne sommes pas de purs esprits et que l'écriture est un soutien pour l'attention. La destination de ces notes est de mettre à notre disposition, commodément, la pensée d'un maître, que nous pourrons souvent réévoquer dans sa précision et par suite incruster dans la mémoire de façon à ne plus l'oublier.

N'imitons pas les mauvais élèves qui croient que résumer c'est piller par ci, par là une phrase, ou un lambeau de phrase : indigestes et rachitiques seront vos notes si elles ne sont le résultat d'un vigoureux effort d'esprit. Il faut pénétrer la pensée de l'auteur, la comprendre, et ensuite, *l'exprimer*. Exprimer, c'est au propre, contraindre, par une pression énergique une liqueur à sortir du fruit qui la contient : on exprime le jus du raisin en le pressant et de même, on exprime l'essentiel d'un auteur par une espèce de condensation de sa pensée, qui exige un effort énergique. Ensuite, ces notes, mises en ordre, on les lit, on les relit, on les apprend par cœur, s'il le faut — et c'est un travail définitif : c'est ainsi qu'on avance en ne laissant derrière soi que des souvenirs organisés indestructiblement.

Malgré ma mémoire si rétive qu'il m'est presque impossible de retenir une poësie de vingt vers, j'ai comme je l'ai déjà dit présentes à la mémoire, après trente années, les *Méditations de Descartes*, l'*Analyse spéciale* de Spencer, la *Théorie Psychologique de la matière* de Mill, etc., parce que j'ai relu souvent, durant

mes promenades, des notes où j'avais mis toute mon énergie.

Quant aux notes prises au cours de lectures édifiantes, il faut en faire des cahiers spéciaux : nous y retrouverons la voix amie et les paroles tonifiantes des meilleurs parmi nos aînés. Il ne faut pas craindre de copier les passages qui nous ont secourus dans les moments de découragement, de chagrin ou qui ont redoublé notre ardeur dans les moments de fermeté.

Jusqu'ici, il n'y a aucune difficulté : l'embarras ne commence qu'aux notes de lectures de complément, aux notes de chasse à travers livres et revues et aux notes mises en consigne pour soulager la mémoire. La règle est que ce qui doit soulager n'accable pas. Guerre aux notes passives qui sont du pseudo-travail, aux notes prises dans le demi-sommeil des facultés critiques! Las du travail, dit un auteur, il se mit à prendre des notes!

Les notes prises dans les moments de paresse sont dangereuses, car, au moment de nous en servir, nous oublierons qu'elles sont suspectes. Il faut, à l'entrée de notre arsenal de notes, un contrôle sévère. La citation est-elle authentique? Si le passage que nous coupons dans une revue ou dans un livre est signé, quelle est la valeur du témoin? Est-il réellement intelligent ou n'est-il qu'un pseudo-intelligent? Pense-t-il avec des mots ou a-t-il contact avec la réalité? Est-il compétent dans le cas présent? Quel est son caractère, sa véracité habituelle? Est-il passionné? Impulsif? Est-il d'esprit libre?

C'est ainsi que je me garderai d'insérer dans mes notes un jugement quelconque de Brunetière sur Corneille qu'il n'aime pas et ne comprend pas, ou sur un romancier qu'il lit en deux heures! Quelle que soit l'autorité d'un écrivain, je ne tiendrai compte que des affirmations (ou négations) qu'il prouve ou que je puis prouver.

Quand un Hello déclare que La Fontaine n'est pas un poëte, je passe en riant et je vais relire les plus beaux vers de notre langue :

« Solitude où je trouve une douceur secrète »...

et le critique passionné et paradoxal qui affirme sans prouver, je le jette au rebut.

On est souvent entraîné en lisant un écrivain qui a de l'entrain, de l'esprit, du bagout et l'on coupe un passage ou on le note.

BASSIN DE DÉCANTATION

Pour parer à cet entraînement et à l'encombrement qui en résulterait à la longue, j'ai un tiroir que j'appelle le *bassin de décantation*. J'y jette mes notes au fur et à mesure : passage copié, pensée résumée en quelques mots, passage d'un article de journal, page arrachée à une revue, ou à un livre médiocre dont l'auteur cependant a déniché une citation intéressante. Je n'ai aucun respect pour les livres que j'achète sur la foi du titre ou du nom de l'auteur et dont autrefois j'alourdissais ma bibliothèque parce que je n'osais les jeter aux vieux papiers. Aujourd'hui, j'en détache les passages intéressants. Puis, tous les trois mois, je passe en revue les documents du bassin de décantation. Je me pose la question de valeur : cette note, cette coupure m'a-t-elle plu parce qu'elle flatte mes préférences, ou parce qu'elle est *vraie?* Est-elle exacte? Ce qu'elle affirme est-il prouvé? J'élimine impitoyablement ce que j'avais retenu par suite d'associations d'idées disparues et qui par conséquent n'étaient pas stables. J'élimine ce qui, à l'examen, se révèle faible ou douteux. Souvent, la presque totalité de mes notes passe du bassin de décantation à la corbeille à papiers.

Je classe celles qui échappent à la condamnation. Quand on prend la plume, quel sentiment de sécurité n'éprouve-t-on pas quand on sait que tous les documents qu'on emploie ont été *vérifiés* et loyalement critiqués ! Sans ce choix consciencieux à l'entrée, on n'a aucune certitude et l'on perd, hélas ! le sentiment délicat de la probité.

Herbert Spencer, qui pour ses livres de sociologie avait à classer une masse considérable de faits, achetait deux exemplaires des ouvrages importants, afin d'en découper plus facilement les pages significatives. Son secrétaire notait les références sur chaque coupure et il les classait dans des chemises que Spencer plaçait en demi-cercle sur le plancher. « Parfois, dit-il, un fait me montrait la nécessité d'un chapitre auquel je n'avais pas pensé. Je prenais alors une nouvelle chemise pour y placer ce fait et d'autres analogues » (1).

Darwin notait soigneusement les faits, les hypothèses opposés à sa manière de voir, car il avait remarqué qu'il les oubliait plus facilement que les faits favorables. Il a toujours travaillé à plusieurs œuvres à la fois. Il avait organisé dans un meuble étiqueté trente à quarante portefeuilles dans lesquels il insérait ses références et ses notes. A la fin des livres qu'il achetait, il ajoutait une table des faits qui concernaient ses ouvrages en cours. Si le livre ne lui appartenait pas, il écrivait un résumé à part. Avant d'entreprendre un travail, il regardait toutes ses tables et tous ses portefeuilles et il avait ainsi toutes les informations réunies pendant le cours de sa vie (2).

(1) Herbert Spencer, *Une autobiographie*. Trad. Varigny, p. 401. F. Alcan, 1907.

(2) *La vie et la correspondance de Charles Darwin*. Trad. Varigny p. 103. Deux volumes, 1888

COMMENT CLASSER SES NOTES?

Après bien des essais, voici l'organisation qui m'a paru la meilleure. Si le classement est trop compliqué, au lieu d'aider, il augmente la confusion. Une quarantaine de casiers me semble *le maximum*, car avec un nombre plus grand commence la confusion. J'ai fait faire deux meubles contenant quarante boîtes en carton solide dont l'avant bascule. Ces boîtes sont numérotées et chaque numéro correspond à un titre général. Par exemple, ce qui concerne le travail intellectuel est classé dans un carton, ce qui concerne la volonté dans un autre, et ainsi de suite pour la mémoire, la lecture, etc.

Naturellement chacun doit se faire sa classification, suivant ses goûts et suivant la nature de son travail.

Quand je prends une note, ou que je fais une coupure dans un journal, dans une revue, dans un livre, j'ai sous les yeux la table de mes cartons, et j'inscris sur ma note le numéro du carton où elle doit être classée. Si la note est d'importance, elle va rejoindre aussitôt sa place, sinon, ou s'il y a quelque embarras pour la classer, elle va au bassin de décantation. Si le livre ou la revue ne m'appartient pas, je prends une note, un résumé en deux lignes où j'indique la nature de la référence avec renvoi au livre et à la page.

De cette façon, je ne construis pas sur le sable : aucun effort n'est perdu. Mes observations, mes lectures, les pensées qui me viennent en promenade ou au lit et que je note sur de petits feuillets volants, les images qui me sont suggérées par les spectacles naturels, etc., se classent et de temps en temps, je reprends un de mes cartons et lui fais subir un sévère examen de contrôle De cette façon, quand j'ai à écrire un livre ou un chapitre j'ai devant moi *mon expérience totale de*

plus de trente années, incessamment contrôlée et critiquée.

J'ai fait de bonne heure, pour les ouvrages qui me tiennent à cœur, des plans provisoires en état de révision permanente. L'essentiel est que ces plans soient nets, car la sensibilité des trébuchets, et par conséquent la richesse des captures, est en raison de la netteté des idées directrices. Les trébuchets alimentent si copieusement les idées nettes que lorsque j'ai gardé vingt ans un livre sur le chantier, il s'est fait en quelque sorte tout seul, sans que j'aie eu à intervenir. C'est une lente croissance organique, sans à coups, calme, régulière, *sans efforts*, parce qu'une fois le cerveau discipliné, il n'est pas plus difficile et il est plus agréable de penser à ses travaux que de ruminer les inévitables contrariétés de la vie quotidienne. J'ai eu ainsi une vie heureuse et pleine de saveur. L'habitude rend tout facile : elle crée si bien le besoin du travail que lorsque je n'ai pas fait dans la journée un vigoureux effort de deux à trois heures, l'énergie cérébrale inemployée va éveiller les préoccupations et les petits ennuis dont nous avons tous une ample provision. Dans le travail, ces malaises de l'âme passent inaperçus comme les malaises physiques dont on ne s'aperçoit que quand on ne fait rien.

Vauvenargues remarque qu'un homme « qui digère mal et qui est vorace, est peut-être une image assez fidèle du caractère d'esprit de la plupart des savants ». Nous avons tous l'esprit affaibli et incommodé par notre voracité pour les livres. Nous avons une crédulité déraisonnable à une espèce de suralimentation par les livres, qui n'est qu'une indigestion chronique.

LISONS PEU, MAIS BIEN

Pour qui se regarde faire, il est clair que l'abus de la lecture n'est qu'une forme sournoise de l'appréhen-

sion de l'effort. La lecture, ne craignons pas de le répéter, est la forme la plus dangereuse de la paresse parce qu'elle empêche le remords, en donnant l'illusion du travail. Je crois que les conseils donnés par la plupart des maîtres : « Il faut lire ! » — « Il faut lire beaucoup ! » — « Il faut se tenir au courant ! », ont annihilé bien des talents naissants. On leur dissimule ainsi la vérité essentielle, que pour se trouver, il faut se chercher, et que la dissipation par les livres ne nous y aide pas. Nous devons insister sur ce point, car cette erreur de méthode fait beaucoup de mal. Récemment encore, un jeune homme de valeur, écrivait de l'arrière-front à son père (1) : « A peine arrivé, je me consacrai entièrement à la lecture. J'y emploie la totalité de mon temps, de sept heures et demie du matin à onze heures du soir ou minuit, en en exceptant les repas et la promenade de santé que je m'impose ». Il espère retirer de cette méthode plusieurs résultats dont le plus important « qu'il entrevoit, qu'il pressent plutôt, le développement, ou plus exactement, la précision de sa personnalité ». Hélas, il n'eût trouvé que dégoût, éparpillement et avortement.

Comme tant d'autres, moi aussi, j'aurais eu l'esprit dissous par l'abus des livres si je n'avais eu la chance de quitter Paris pour un collège du midi où je ne trouvai aucun livre concernant mes études. Je dus aborder de front les questions que j'avais à exposer à mes élèves et je fis la découverte capitale de ma vie : quelques heures d'efforts personnels pour élucider une question me conduisaient beaucoup plus avant dans la vérité que des journées de lectures ; mes lectures avaient une autre force de révélation quand elles suivaient une

(1) *Lettres filiales d'un soldat* (tué au front). Revue de Paris, nº du 1er mai 1918.

vigoureuse attaque personnelle d'une question que quand elles la précédaient.

Je découvris ainsi que la lecture des maîtres ne m'apportait une aide efficace que lorsque j'avais fait mon possible pour élucider moi-même la question. Je compris dès lors qu'un maître est comme un guide dans une escalade difficile : il ne peut faire les efforts à votre place. Son rôle est de vous aider et surtout de vous donner confiance en vous prouvant par son exemple que l'escalade est possible. Mais c'est vous qui devez vous agripper des pieds et des mains aux aspérités du granit et grimper.

Le secret d'un beau développement, répétons-le jusqu'à satiété, consiste à tout subordonner aux moments sacrés de pure énergie intellectuelle qu'il faut donner à l'effort de la composition. La lecture ne vaut que dans la mesure où elle vient le compléter. Elle est dangereuse si elle habitue à une molle passivité, et si elle dissipe nos forces.

LE RÔLE DES CRITIQUES

Nos jeunes gens sont exposés à se noyer dans la marée montante des livres. Ils seront rarement aidés par les critiques car les journaux n'admettent guère que des critiques payées et les rares critiques apparemment indépendants comme Brunetière ou Faguet avaient la pénétration émoussée par les exigences du journalisme et par une existence que des occupations innombrables réduisaient en miettes. Comme c'est un long travail que d'apprécier une œuvre profonde, ils en arrivent nécessairement à la doctrine de Sarcey qui se vantait d'être avant tout le critique « du bon sens ».

Qu'est-ce qu'avoir du bon sens ? se demande-t-il. C'est dégager de chaque fait qui passe la moyenne des opinions du jour, et la formuler ; c'est cela et pas autre

chose, pas davantage. Le bon sens est donc incertain et variable ; le bon sens de la veille n'est souvent pas celui du lendemain.

« Avoir du bon sens, c'est donc penser comme pense tout le monde, ou tout au moins la grande majorité des honnêtes gens, juste à l'heure où l'on parle ; c'est de plus rendre, en l'exprimant de façon nette et claire, cette opinion plus sensible à ce monsieur tout le monde qui n'en avait qu'une conscience obscure.

« Il y a des gens chez qui c'est un don de penser comme monsieur tout le monde. Je crois être de ces gens-là. »

Voilà comment un des plus célèbres critiques du XIXe siècle comprenait sa tâche de directeur intellectuel ! Ne dirait-on pas la déclaration d'un politicien en quête de suffrages ? Je ne sais si Sarcey a jamais « découvert » et encouragé un jeune homme de valeur, mais j'en serais surpris !

Je puis affirmer, en ce qui me concerne, que j'ai lu des centaines de critiques de mes livres, mais qu'à part trois exceptions, elles ne prouvaient pas qu'on les avait lus. Herbert Spencer avait fini par interdire à son éditeur d'envoyer des exemplaires de ses livres aux journaux (1). En effet une œuvre de valeur, dans laquelle un auteur a mis toute son énergie durant des années risque de déplaire à des critiques comme Sarcey, comme Faguet, comme Brunetière. Pressés, bousculés, obligés de vivre sur un fonds d'idées acquises trente ans auparavant et depuis longtemps prises comme du ciment, ils sont devenus imperméables aux vérités nouvelles. Ils en arrivent d'ailleurs à des aveux d'une inconscience qui désarme.

« Je ne me rature presque jamais, écrit Faguet (2),

(1) *Autobiographie*, p. 375.
(2) *Les Débats*, 27 juin 1916.

parce que j'aime mieux écrire beaucoup qu'écrire bien ; parce que je m'imagine avoir beaucoup de choses à dire ; aussi parce que j'aime remuer des idées et que, un article fini, une autre idée me sollicite tout de suite et m'interdit de m'attarder et appesantir sur la précédente. »

N'est-ce pas confesser l'éparpillement total de l'esprit ? C'est la définition même de la *verbomanie* : « A force d'écrire quotidiennement sur toute sorte de sujets, de lire beaucoup de journaux, d'entendre beaucoup de discussions... il avait fini par perdre la notion exacte des choses », dit Flaubert de son héros (1).

La preuve du peu de sagesse foncière de ces critiques, c'est qu'ils ont fini par devenir des polémistes. Or la polémique est le contraire de l'esprit scientifique et de la critique qui doit tendre à faire l'éducation de la raison chez le lecteur. Peu de penseurs libres peuvent se placer au point de vue de Pascal ou de Bossuet, peu de catholiques peuvent admettre le point de vue d'un non-croyant sincère ; peu de protestants peuvent parler sans préventions même d'un Saint François de Sales : tant il est difficile de sortir de son misérable *moi !*

Par le fait même qu'au lieu de produire une œuvre, il critique celle des autres, un écrivain éprouve malgré lui une secrète jalousie à l'égard des esprits créateurs. Ce sentiment, avons-nous dit, nous gâte même Sainte-Beuve qui n'aime que les écrivains de second ordre et qui a beaucoup d'aigreur contre les hommes de génie.

La pénétration, l'impartialité, la défiance de soi ; la sympathie, la tendresse pour les efforts sincères ; le sens de la difficulté qu'ont les esprits les meilleurs à exprimer leurs pensées et leurs sentiments ; la charité pour

(1) *L'éducation sentimentale*, II, p. 14.

les essais même maladroits des grands esprits à se chercher, sont les qualités fondamentales de qui veut guider le jugement de la foule. L'attitude polémique les exclut. Elles demandent de longues méditations et un sens profond de la mission de l'écrivain, qui n'est rien s'il n'est un éducateur au sens plein du mot.

Aussi, jeune étudiant, tu es à plaindre quand tu entres dans une bibliothèque : combien de temps précieux ne perdras-tu pas à lire, sur la foi du titre ou du nom de l'auteur, des livres dont le mieux qu'on puisse dire, est qu'ils constituent une perte irréparable de temps et de forces. J'ai moi-même dilapidé de cette façon de belles années. J'ai cru que je devais « me tenir au courant » ! Se tenir au courant, c'est trop souvent écouter les bavards et les verbomanes qui pullulent.

LES LIVRES ROYAUX

Si j'avais à recommencer ma vie, je me ferais le serment de ne jamais lire durant ma jeunesse que les *livres royaux*, écrits par des penseurs vigoureux. J'ai chèrement acheté mon expérience par le gaspillage insensé de mes forces, et si tu veux arriver à une belle culture intellectuelle, crois-moi : interdis-toi la lecture des innombrables livres qui paraissent après ces livres royaux et qui n'en sont qu'un démarquage. Ils ne corrigent que des points peu importants. A vouloir te tenir au « courant », tu risques d'être emporté par le courant.

Ce n'est que plus tard, quand tu écriras toi-même et que tu auras vraiment quelque chose à dire, que tu devras te tenir au courant, ce qui n'ira pas sans une perte de temps énorme, ni sans irritation contre les bavards qui écrivent sans avoir de pensée personnelle.

Mais souviens-toi que la mémoire est fragile, et que toute lecture dans laquelle tu n'es pas allé au fond,

que tu n'as pas résumée vigoureusement, et que tu n'as pas classée de façon à la retrouver immédiatement, est une lecture perdue.

Economie d'efforts vains, énergie quand il le faut, ordre impeccable, ce sont les conditions d'une culture supérieure, et si tu réfléchis, tu verras que ce sont avant tout des conditions de méthode c'est-à-dire de volonté disciplinée.

CHAPITRE IV

De la méthode dans les diverses disciplines

Il serait nécessaire, au terme de ce livre sur le travail intellectuel, d'en appliquer les conclusions aux diverses carrières dans lesquelles les étudiants entreront et qui sont comme les régiments de la grande armée de savants qui investit peu à peu la réalité. Mais ce serait un livre nouveau, considérable à écrire et un livre subversif, car nos méthodes actuelles, quand on les examine à la lumière des lois de l'attention et de la mémoire, semblent faites en faveur des esprits médiocres et contre les esprits vigoureux.

L'ÉTUDE DES MATHÉMATIQUES

Le fondement de toute discipline intellectuelle devrait être l'étude des mathématiques. Le manque de connaissances mathématiques élémentaires devrait être éliminatoire dans tous les examens. Elles ont cet avantage qu'il n'est pas nécessaire d'en savoir beaucoup pour en garder l'influence bienfaisante. Seules, en effet, elles fournissent à l'esprit un type de preuve absolue. Seules elles donnent le sentiment de la différence qu'il y a entre une affirmation prouvée et une affirmation qui ne l'est pas. C'est la seule science où il

n'y ait pas d'à peu près, la seule qui fasse naître le besoin de l'exactitude.

Ces raisonnements qui vont par degrés successifs habituent l'esprit à la prudence des constructeurs de nos cathédrales qui, avant d'ajouter une pierre devaient être sûrs de l'aplomb et de la solidité de celles qui avaient été déjà posées.

Quelle beauté dans le monument que forment les raisonnements solidement jointoyés ! Quelle impression de force et d'équilibre harmonieux !

Mais aussi quelle continuité de patience s'impose à l'esprit qui va calmement et sûrement de preuves en preuves ! Et quelle admirable éducation de l'attention, absorbée par des notions qui n'intéressent en rien ni les sens ni les passions !

Les gens incultes ne peuvent saisir l'ensemble d'une démonstration. Ils sont impuissants à réaliser l'effort qui retient dans la lumière de l'attention les termes successifs du raisonnement et qui les perçoit comme un tout, dans un acte unique. Leur énergie mentale est prise d'anémie avant d'atteindre la conclusion. Ils ne peuvent suivre un enchaînement de déductions : ils comprennent la première, fléchissent à la seconde et ne peuvent aborder une troisième, une quatrième, ni, à plus forte raison, en faire la synthèse.

L'éducation de l'attention par les mathématiques est donc d'une importance de tout premier ordre parce qu'elles obligent l'esprit à cet effort de synthèse qui fond plusieurs actes d'attention partiels en un acte cohésif simultané.

Lorsque l'instrument déductif est bien ajusté, il peut conduire à de grandes erreurs, si l'on part de principes faux. Beaucoup tirent des conséquences bien déduites de prémisses absurdes. C'est une forme dangereuse de folie qu'on appelle *paranoïa* (esprit à côté). Les philosophes allemands en sont atteints car ils ont

perdu le sens des réalités et les produits logiques de cette *paranoïa* : ce sont Treitschke et Bernhardi.

Aussi l'enseignement mathématique doit-il être complété par des leçons destinées à montrer aux jeunes gens les dangers que présente l'application d'une grande rigueur de raisonnement à des ordres de connaissances qui n'en sont pas susceptibles.

Descartes, génie puissant qui, le premier, a appliqué l'algèbre à la géométrie, n'a-t-il pas déduit de quelques principes toute la physique et n'a-t-il pas donné, dans le plus grand détail une explication puérile des propriétés de l'aimant ?

N'est-ce pas une des infirmités de notre génie français que de supporter impatiemment la lenteur de l'observation et de l'expérimentation ? Notre système d'éducation n'est-il pas *déduit* de quelques idées fausses dont la plus pernicieuse est que l'enfant doit avoir des « clartés de tout » ?

Mais l'abus de la déduction n'est pas imputable à l'éducation par les mathématiques, comme on le lit partout, car les déductions absurdes proviennent de postulats non vérifiés et ce n'est pas l'étude des mathématiques qui apprend à se contenter de peu en matière de preuves. C'est, malgré l'exemple des mathématiques, la tendance naturelle de l'esprit de se contenter facilement, lorsque nos préjugés ou nos passions sont de la partie. La déduction vicieuse n'est donc en rien due à l'initiation mathématique, mais à la profonde duplicité de la passion qui détourne l'esprit des principes faux et lui donne satisfaction par la rigueur du raisonnement dans la déduction des conséquences.

Quelle tentation pour l'orgueil d'expliquer le monde et d'apporter la solution de tous les problèmes ! Véritable ivresse intellectuelle bien propre à faire fléchir le sens de la preuve ! Et chez les Allemands, ivresse

d'orgueil patriotique qui fait de la Prusse l'instrument du vieux Dieu germanique !

Malheureusement nos méthodes d'initiation mathématique rebutent par leur abstraction et par leur dogmatisme. Elles dédaignent les applications concrètes qui aident si puissamment les jeunes cerveaux à saisir le sens réel des abstractions, et *au lieu de faire découvrir*, elles *enseignent*. Elles n'utilisent pas l'aspiration des enfants au travail réel.

« Dès que nous avions appris la géométrie élémentaire sur le papier (1), nous la réapprenions sur le terrain avec des jalons et la chaîne d'arpenteur, puis avec le graphomètre, la boussole et la planchette. Après des exercices aussi concrets l'astronomie élémentaire n'offrait pas de difficultés et l'arpentage était une source intarissable de plaisir ». C'est de cette insertion des souvenirs dans la mémoire musculaire que nous nous privons par nos méthodes abstraites. C'est de la joie d'agir que nous sevrons nos élèves. Apprendre dans un livre qu'une proposition élémentaire de la géométrie permet de mesurer la distance de la Terre au Soleil, n'est pas stimulant comme de mesurer sur le terrain la hauteur d'un arbre, d'une colline inaccessibles.

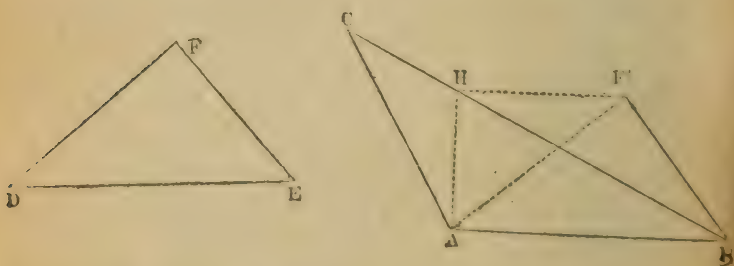
Je conseille aux jeunes gens qui apprennent seuls la géométrie de l'apprendre d'une façon impeccable en résolvant sur le terrain une foule de problèmes d'arpentage, de mesures de hauteurs, etc. A l'atelier on apprend par ses muscles à résoudre une multitude de problèmes sur les mesures de volume. De plus les nécessités du calcul et du calcul algébrique, quand on en voit les résultats pratiques, perdent tout caractère fastidieux. Quand ensuite l'élève étudie le livre, qu'il y suit la rigueur du raisonnement, ses progrès sont

(1) Kropotkine, *Autour d'une vie*, ch. III.

rapides. Isolé, au fond de son village, on peut ainsi s'initier dans des conditions excellentes aux mathématiques élémentaires.

Grand est le mal que produisent nos méthodes abstraites pour l'éducation de l'esprit : combien ne distinguent plus ce qu'ils comprennent, ce qui pour leur esprit, est *prouvé*, de ce qu'ils *admettent*. Résultat paradoxal, que j'ai constaté souvent, l'enseignement des mathématiques, même pour de bons élèves est un *enseignement de foi et d'autorité*. On accepte comme vérité ce que le maître affirme. C'est que dans la plupart des livres et des cours l'enseignement est *dogmatique* et ne fait pas assez appel à la réflexion. Non seulement il est dogmatique, mais il est dispersif. Je prends comme exemple un théorème quelconque dans une géométrie très répandue dans nos lycées. Théorème XXXIII. Si deux triangles ont un angle inégal compris entre deux côtés égaux chacun à chacun, les troisièmes côtés sont inégaux et celui qui est opposé au plus grand angle est le plus grand.

Aussitôt l'auteur commence. Soient A B C, D E F



deux triangles dans lesquels on a C A = F D, A B = D E, C A B > D. Je dis... en effet je transporte D E F sur A B C.. etc.

Pas un instant l'attention de l'enfant n'est appelée sur le *procédé* de la démonstration, à savoir qu'il faut

inventer une construction qui permette de confronter F E avec C B qui ne sont pas comparables *directement*. Il faut trouver une ruse. Transportons D E F de façon que la base D E coïncide avec A B. Maintenant ce sera F′ B qu'il faudra comparer avec C B. Nouvelle ruse : la bissectrice A H va nous permettre de trouver que C H = H F′. Or, B H + H F′ sont nécessairement plus grandes que la droite F′ B. Donc, C B > F E.

Mais cette ruse (bissectrice A H) devrait être *trouvée par les élèves*, que l'on mettrait sur la voie en leur signalant le théorème antérieur impliqué dans la solution.

Il faudrait que tout théorème fût présenté comme un problème. L'effort de l'élève serait aidé par l'indication du ou des théorèmes immédiatement applicables, afin que la découverte fut suggérée et que le problème se réduisit à une construction ingénieuse, mais facile. Peu à peu l'esprit acquerrait du flair et l'enseignement de la géométrie cesserait pour la majorité des enfants d'être un enseignement de mémoire et d'autorité.

De cette façon, l'élève aurait constamment l'aperception nette de la force et de la beauté de la construction patiente que les géomètres édifient en inventant ruses sur ruses, pour arriver à des certitudes. Oubliât-il plus tard la géométrie, il ne se pourra pas que son esprit aventureux ne soit assagi jusqu'à éprouver comme un sentiment de honte à parler sans prouver.

L'HISTOIRE

Nous ne pouvons passer en revue les diverses disciplines. Il y aurait des coupes énormes à faire en histoire. Les élèves y sont écrasés par l'amas des détails insignifiants et par l'à peu près. L'érudition inutile y

fleurit et l'abus des fiches. Le triomphe du système ce sont ces grosses entreprises historiques où sous la direction d'un historien connu, chacun, suivant sa compétence, écrit un chapitre. Que peut-il sortir d'une pareille confusion ? Le culte du fait c'est le culte du galimatias et de l'incohérence. Ce qui m'intéresse c'est la recherche des causes et malheureusement en histoire il n'y a guère de lois établies. Les hypothèses fécondes y sont rares, parce que la nécessité pour l'étudiant d'apprendre l'histoire et la géographie universelles émiette et pulvérise les esprits. Si comme je le crois les grandes hypothèses fécondes qui font un savant, un *créateur*, sont le fruit des années de méditation qui précèdent la trentaine, l'agrégation, avec ses exigences déraisonnables d'érudition universelle, donc superficielle et stérilisante, empêche la lente maturation des esprits originaux. Elle tend à favoriser l'indigeste acquisition des connaissances telles quelles et à éteindre l'esprit critique et la puissance créatrice de la pensée. Elle favorise les esprits médiocres, et aujourd'hui que nos historiens découvrent que la guerre était inévitable, nous pouvons bien constater qu'ils ne l'avaient pas découvert avant 1914.

Ce qu'il importerait de développer chez nos futurs professeurs d'histoire, c'est donc moins l'érudition à laquelle ils ne sont que trop enclins, que le *sens historique*, très voisin du sens psychologique. Les événements historiques devraient être sentis comme les événements de notre âme. Les misères et les triomphes de nos ancêtres sont nos propres misères et nos propres triomphes. Nous ne pouvons juger sainement des événements historiques si nous ne nous connaissons bien nous-mêmes, puisque c'est en nous seuls que nous avons l'expérience des sentiments éternels de la nature humaine. Par exemple, la liberté de penser me paraît indispensable pour le progrès des sociétés, parce que je

sais par expérience combien cette liberté est indispensable à mon progrès moral. D'autre part, si l'on perd de vue les réalités, il y a danger d'entrer dans les domaines illimités de la folie. Le problème de la distinction de la liberté et de la licence, nous devons l'avoir résolu pour notre cas personnel avant de pouvoir comprendre la lutte dans l'histoire du principe d'autorité et du principe de liberté. Nous voyons en nous-mêmes que l'entrée dans la déraison ne peut être empêchée que par une éducation très attentive aux lois des choses, par une éducation très forte de l'esprit critique, c'est-à-dire du *sens de l'efficacité.* Par exemple, nous ne pouvons que trembler pour les destinées de Rome quand nous savons que les hautes classes du temps de Cicéron recevaient une éducation de rhéteurs pour qui ni la vérité, ni les faits n'étaient la chose principale. Aucun des esprits dirigeants d'alors ne comprit le danger terrible que faisait courir à la République la présence à Rome de 280.000 esclaves démoralisés parce qu'ils étaient arrachés à leur patrie, à leur travail, à leur famille et qu'ils étaient sans espoir. Bientôt les massacres des guerres civiles, achevant l'œuvre des guerres de frontières allaient supprimer tous les hommes de valeur qui disparurent sans avoir élaboré, en remplacement d'une religion abandonnée, un corps de doctrines politiques et morales : de la sorte, après les guerres civiles, personne ne sut plus pourquoi il vivait. Chacun fut livré à ses instincts. Or, livré à ses instincts sans une ferme contrainte juridique, l'homme devient cruel et destructeur. Les forts oppriment et exploitent les faibles.

Ce qui vaut la peine d'être rapporté dans l'histoire n'est que la lutte des opprimés pour la conquête de plus de justice et pour une vie spirituelle plus haute. La terrible guerre actuelle donne un sens à la totalité de l'histoire : le reste des événements, dont les livres

sont pleins n'est qu'un cancanage qui présente le même intérêt que les querelles de ménage, que les accès de cruauté ou de libertinage qui remplissent les faits divers des journaux. Par exemple, l'histoire romaine depuis Auguste, qui rapporte les folies des Néron, des Caligula et de tant d'autres empereurs imbéciles, ne mérite pas une heure d'étude : le seul fait important de cette longue période fut le développement du christianisme. Cette période n'a pas produit un seul génie de premier ordre, elle n'a pas donné à l'humanité un seul esprit scientifique, pas une découverte, pas un progrès.

Je trouve presque scandaleux qu'un élève sache les noms de Caligula, de Claude, de Domitien, de Commode. Mais je ne trouve pas trace dans plusieurs livres de classe des causes profondes qui ont fait de cette période de 300 ans une période nulle pour le progrès humain : rien, par conséquent, qui éclaire notre esprit, aucune leçon qui fasse réfléchir nos enfants sur leurs devoirs de citoyens ni qui dresse leur action : cependant ils arriveront à leur majorité et ils seront un des chaînons de l'histoire. Par leurs fautes ou par leur claire aperception des choses, ils prépareront des souffrances ou de la grandeur etd u bonheur pour leur patrie.

LA VERSION LATINE

Notre système d'éducation est tellement étranger à l'observation méthodique et à l'expérimentation que les plus anciennes disciplines elles-mêmes sont enseignées en violation des lois élémentaires de la mémoire. Ainsi, l'exercice scolaire essentiel, la version latine, est en partie stérile à cause de notre hâte toujours impatiente.

Combien de fois n'ai-je pas constaté qu'en faisant reprendre une version expliquée et corrigée en classe,

les meilleurs élèves, après quinze jours, avaient oublié le sens précis des mots essentiels, les nuances du sens et les heureuses trouvailles pour les rendre! Souvent ils sont incapables de retrouver la logique du développement. Dans ces cas, hélas nombreux! le maître a perdu son temps. J'ai fait des centaines d'expériences semblables.

D'où provient ce lamentable gaspillage de forces? D'une méthode irréfléchie qui, au lieu de faire constamment obstacle au défaut profond de notre nature fougueuse, explosive, s'y asservit.

Dans les milliers d'inspections que j'ai faites c'est par douzaines seulement que je puis compter les maîtres qui luttent victorieusement contre l'infirmité humaine de la hâte trépidante. Une explication de version a, pour le psychologue qui se reporte par la pensée au mois qui suivra, quelque chose de douloureusement comique. Tant d'agitation, tant d'efforts laisseront une maigre moisson, parce qu'élèves et maître ne se soumettent pas humblement aux lois de la mémoire. Or, on ne commande à la nature qu'en lui obéissant : *nisi parendo*.

Comment l'explication d'une version ne s'évaporerait-elle pas en quelques jours?

Faite rapidement, on y a en outre mêlé des remarques grammaticales, des observations sur le style, des renseignements historiques. Tout à la fois et rien à fond! Quelle dispersion de l'attention! Les résultats accumulés de cette hâte universelle s'aperçoivent au baccalauréat : le cerveau des candidats peut être comparé à une plaque photographique sur laquelle un amateur étourdi aurait pris plusieurs instantanés différents (1).

(1) Même à l'agrégation des lettres, le président du jury signale (Concours de 1912) un contre-sens fait par des candidats dans l'in-

L'étudiant solitaire doit choisir la version qu'il veut étudier, une page de grand écrivain, vigoureuse, d'une logique toute droite et d'une pensée saine. Dans ce texte, il faut *s'installer*, comprendre le sens littéral, rendre la pensée jusque dans ses nuances, saisir d'une prise vigoureuse la logique du développement, pénétrer par une divination patiente jusque dans les nuances les plus délicates de la pensée, ne rien laisser d'obscur. Il faut imiter le peintre de talent qui essaie de rendre la pureté des lignes d'un visage et de découvrir la logique profonde avec laquelle elles se composent. Lorsqu'on a compris la pensée, on examine comment l'auteur l'exprime. On essaie, par l'examen de ce passage caractéristique, de définir son style.

Chemin faisant, on pourra étudier, à la lumière du même passage, les affirmations d'un critique qui a essayé d'apprécier le style de l'auteur : les élèves verront ainsi que toute assertion, de quelque nom qu'elle soit signée, n'est qu'une hypothèse à vérifier expérimentalement, c'est-à-dire par les textes.

Un commentaire moral et historique, sortant du texte, devra suivre. Chaque fois une ou deux remarques grammaticales, avec référence obligatoire à la grammaire, suffiront . davantage disperserait l'attention. Ces remarques grammaticales seront surtout fournies par les erreurs qui auront amené des contre-sens, dont il faut élucider la cause.

Quant à la correction actuelle des copies, elle est un trompe l'œil : la véritable correction doit corriger l'enfant, non la copie. Signalez une ou deux erreurs dont l'élève recherchera les *causes*. Ces causes, il les

terprétation d'un texte limpide de Descartes. Descartes, voulant exprimer que les plus grands parleurs restent muets sous le charme d'un paysage, écrit que ce paysage les « fait rêver » ; plusieurs copies traduisent *rêver* par *alias res agere*, expression signifie s'occuper d'autre chose, avoir l'esprit ailleurs.

exposera par écrit afin de s'en corriger. Couvrir une copie d'encre rouge, c'est travail facile, et l'apparente conscience que décèle une copie chargée de corrections n'est qu'une supercherie qui ne demande ni intelligence ni réflexion. Au contraire, chercher *comment* on pourra amener l'enfant à se corriger de telle ou telle faute, cela est d'un éducateur probe.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'il faut faire peu, mais qu'il faut le faire avec une probité scrupuleuse et une patience tenace.

Mais il faudra trois classes pour une version! Oui, mais l'effort s'inscrira dans la mémoire : l'oubli ne viendra pas défaire chaque nuit le travail de la journée! Quoi de plus ridicule que de faire, sans le savoir, un perpétuel recommencement comme Pénélope.

J'en ai souvent fait l'épreuve : les élèves médiocres eux-mêmes sont capables de reconstituer de mémoire une version expliquée à fond. Si la plupart des élèves, après plusieurs années de latin, sont incapables de lire couramment un texte, il faut en chercher la raison dans la méconnaissance des lois de l'esprit.

Nous avons insisté sur la version latine parce qu'étant un des plus anciens exercices scolaires, elle permet de saisir sur le vif à quel point l'esprit de progrès et l'expérimentation font défaut dans le domaine de l'éducation. Des générations et des générations d'élèves et de maîtres se sont succédées sans que personne ait jamais crié l'absurdité des méthodes traditionnelles à toute vitesse.

L'étudiant pour qui nous écrivons est plus favorisé que les élèves, car il est libre de rompre avec les mauvaises méthodes : il peut travailler lentement, aller à fond dans ses traductions. S'il a tout un ouvrage à expliquer, il ira vite, *mais il se réservera de s'installer dans quelques-unes des pages les plus belles*, et de les traduire aussi parfaitement que possible. S'il veut

atteindre à une haute culture, il ne le pourra que par quelques heures, chaque semaine, d'efforts approfondis.

COMMENT TRAVAILLER EN MÉDECINE

C'est difficile, car il faut résister aux errements admis par tous, dans le supérieur comme dans le secondaire. Il suffit de parcourir une revue de médecine pour découvrir à quel point le sens de la preuve est faible chez la plupart des praticiens. Les observations cliniques sont d'habitude une mixture où les traits caractéristiques d'une maladie disparaissent sous l'amas des détails communs à vingt autres maladies. Quand j'assiste à la clinique d'un maître célèbre, je vois que chaque étudiant le suit de lit en lit pour n'en pas perdre un mot. Quelle dispersion d'esprit! On voit ainsi beaucoup de malades, mais on n'étudie pas une maladie. Qui ne sait se borner ne sait pas étudier! Suivre un malade ou deux, noter jour par jour la marche de la maladie, se référer aux grands auteurs, et tâcher pour chaque maladie ainsi étudiée, de mettre en relief les symptômes caractéristiques, laisser tomber tout ce qui n'est pas *essentiel* : voilà la vraie méthode.

Combien de fois ai-je vu des élèves ausculter un malade, c'est-à-dire chercher à saisir les irrégularités des battements du cœur ou des souffles respiratoires alors qu'ils ignoraient les rythmes de la santé! Ne devraient-ils pas tout d'abord, par des auscultations attentives et très fréquentes de leurs frères et de leurs amis ou de leurs camarades d'études se mettre dans l'oreille le rythme normal du cœur et les bruits respiratoires de l'état de santé, afin d'en percevoir au chevet des malades, les moindres troubles ?

A la table de dissection il me semble qu'on fait un appel trop grand à la mémoire et insuffisant à la réfle-

xion. On dirait vraiment que les étudiants n'ont pas, comme le cadavre qu'ils dissèquent, leurs 198 os et leurs 368 muscles! Avant toute dissection combien il serait plus fructueux de s'examiner soi-même, de réfléchir sur l'usage du membre et de prévoir d'avance *comment*, pour répondre aux nécessités mécaniques, l'insertion des muscles doit être faite, suivant qu'il s'agit de force ou d'amplitude! Combien il est simple de contrôler, sur soi ou sur un ami, par la palpation des muscles gonflés, leur forme de contraction et leurs insertions! De même, étant donné un organe, on peut dire d'avance combien de muscles lui seront nécessaires et comment disposés.

On peut fixer aussi en grande partie le trajet des artères. Dans une automobile les tubes d'air, d'essence et d'huile, suivent *nécessairement* les évidements du châssis, afin d'y être à l'abri des chocs et des trépidations. On réduit au minimum la portée des tubes qui ne sont pas soutenus par l'armature rigide du châssis, car un tube libre est fragile. De même, en réfléchissant on peut d'avance fixer sur son propre corps le trajet que devront suivre artères et grosses veines et imaginer les artifices que nécessite leur trajet en porte à faux aux jointures. C'est par la réflexion judicieuse sur soi-même qu'on évite la surcharge de la mémoire. Nous portons partout notre corps avec nous, nous avons donc toujours le moyen d'y retrouver les connaissances nécessaires. Si j'étais chirurgien, je ne ferais jamais une opération sans l'avoir longuement étudiée sur mon propre corps.

Les étudiants lisent leurs livres d'anatomie sans jamais se référer à l'illustration vivante qu'ils emportent nécessairement avec eux! Tant il est vrai que le livre tend toujours à chasser les réalités vivantes (1)!

(1) L'Institut, au lieu de couronner tant de livres sans valeur,

COMMENT ÉTUDIER LE DROIT ?

L'étude du droit fait aussi un appel exagéré à la mémoire. Le droit est devenu complexe, touffu et il reflète des conceptions sociales si peu cohérentes qu'il est impossible à un étudiant de le connaître de mémoire. Cependant on continue à l'étudier dans l'hypothèse tacite que cette impossibilité est possible. Les étudiants devraient accomplir un travail actif identique à celui qu'ils auront à faire comme avoués, comme avocats, comme magistrats pour qui toute question se pose comme un problème à résoudre au moyen du code, de la jurisprudence *et de la raison*. Il n'en est rien pour la majorité des étudiants car ils se contentent de recevoir un enseignement tout fait et de l'enregistrer. Aussi ai-je observé souvent que le premier mouvement de beaucoup d'avocats et de magistrats, avant même d'examiner la question bien en face au moyen du code et de la raison armée, est de fuir vers l'abri tranquille d'un précédent, de la jurisprudence. Or la jurisprudence peut être souvent le résultat du parti-pris, de la hâte, de l'ignorance ou de la légèreté de quelques magistrats et du découragement d'un plaideur qui n'en a pas appelé d'une sentence absurde. La jurisprudence vaut ce que vaut le corps entier de la magistrature où il y a des esprits lucides et de hautes con-

devrait avant tout se préoccuper du travail des jeunes gens et récompenser royalement des livres qui exposeraient, dans chaque ordre d'études, les aveux, les conseils, l'exemple des hommes qui ont fait de grandes découvertes. Sur la question capitale du travail intellectuel, la plupart des éloges des membres de l'Institut sont d'une pauvreté pénible. Cependant une biographie ne vaut que par ce qu'elle apporte aux gens jeunes de réconfort et d'intelligente méthode. La constitution pour chaque ordre d'études d'un manuel donnant la pratique et les petits secrets de la profession, comme la collection des manuels Roret l'a fait pour les différents corps de métiers manuels, serait une collection d'une valeur sans pareille

sciences, mais où il y a, comme dans tout corps, des esprits confus, des esprits faux, des paresseux, des passionnés.

L'enseignement du droit devrait faire appel aussi peu que possible à la mémoire passive, puisque l'homme de loi *ne travaillera jamais sans ses livres.* Comme tout enseignement supérieur, il devrait obliger l'étudiant à mettre énergiquement en action ses facultés actives. Etrange est la séparation de la Faculté de Droit et du Palais de Justice qui devrait être considéré comme constituant le laboratoire expérimental de l'étude du droit. A un enseignement où la théorie et la philosophie du droit demeurent abstraites faute de la part des élèves, de connaissances concrètes et vivantes, succède une pratique toute différente de l'enseignement et que la grande majorité aborde avec des habitudes de passivité. La pratique n'est presque jamais vivifiée par la philosophie du droit, car celle-ci n'a pas plongé ses racines dans le sol des réalités; c'est un de ces arbres que l'on plante adultes, et qui se dessèchent rapidement. Les étudiants n'ont jamais eu la sensation directe qu'un article de loi c'est de la souffrance humaine, des désespoirs humains, des ruines, des vies brisées. Le jour où ils sont plongés dans ces cruelles réalités, le loisir des longues méditations désintéressées disparait et par suite la possibilité de se faire une philosophie du droit. Cette philosophie ne peut être que la fleur de la pratique, fécondée par la pensée. Les théories abstraites, plantes de serre, meurent dès qu'on essaie de les faire vivre dans la rude terre de l'expérience. Les théories doivent naître de l'expérience.

D'autre part, quelques études approfondies sur les maux causés par les lois faites légèrement et sur l'extrême difficulté d'en prévoir les répercussions, devraient être imposées aux futurs avocats, car c'est une profession qui n'a pas évolué depuis Cicéron. Pas plus que

du temps des Romains, elle ne repose sur le développement de l'esprit scientifique. Rarement les avocats se préoccupent de découvrir la vérité et de l'exposer : au contraire, comptant sur la paresse d'esprit des magistrats ou sur l'émotivité du jury, ils dissimulent habilement les vérités nuisibles, ils exagèrent, donc déforment les faits utiles à la cause. Leur rôle, analogue à celui des patrouilleurs qui protègent un navire contre les sous-marins, est de répandre des nuages de fumée afin d'empêcher les juges de discerner clairement les faits : c'est une profession dangereuse pour l'esprit de vérité si elle n'est contrebalancée par l'étude désintéressée d'une science, d'une époque historique, par l'élaboration d'une œuvre littéraire.

L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE

A diverses reprises, nous avons déploré la tendance de notre éducation à donner des clartés de tout : c'est le contre-pied de l'éducation de l'esprit de recherche et de découverte. La méthode expérimentale qui consiste à entrer dans l'obscurité des faits à la lueur d'une hypothèse répugne à notre fougue, si bien que nous commençons par la fin. Nous donnons à nos élèves des comprimés de sciences faits de formules c'est-à-dire de mots. L'enseignement philosophique en est un exemple saisissant. Il devrait être une conclusion, un résumé, ou mieux la lumière qui éclaire les milliers d'expériences de l'enfant. Il devrait être préparé pendant toute la durée des classes. On ne devrait pas apprendre à des élèves qui ont étudié les mathématiques ce qu'est un raisonnement déductif : ils devraient en avoir la claire expérience. Ils devraient avoir souvent réfléchi à la fragilité de toute affirmation non étudiée, à la difficulté de la critique des témoignages, à l'insécurité des hypothèses.

Toute leur éducation depuis la huitième aurait dû les familiariser avec l'importance capitale de l'habitude, avec les lois de la mémoire, avec la lutte de la volonté contre les passions.

Les vérités morales devraient leur être évidentes et l'étude de la morale en philosophie ne devrait être qu'une vue d'ensemble sur l'expérience toute entière des jeunes gens. Il n'en est rien. On les jette en pleine scolastique et la morale pour eux, ce sont les cyrénaïques, les stoïciens, Kant, Bentham et Spencer! Ce sont des discussions qui leur paraissent sans intérêt, car ils ne voient pas qu'il s'agit de leur propre vie morale. Il est à craindre que malgré l'effroyable guerre déchaînée en 1914 les professeurs ne traitent encore de la valeur de la vie individuelle avec des formules Kantiennes qui leur cacheront les réalités, à savoir que la vie individuelle est peu de chose quand on la compare à des réalités supérieures telles que l'existence même de l'indépendance nationale. Cette guerre nous oblige à constater que les réalités spirituelles sont tout, puisque sans une hésitation on leur sacrifie toutes les réalités matérielles. Leçon terrible que la folie raisonnante des verbomanes sera impuissante, espérons-le, à obscurcir par des abstractions scolastiques!

Que nos étudiants en philosophie se placent en face des réalités, qu'ils les examinent en toute sincérité, qu'ils refusent de laisser leur propre expérience se déformer et se durcir en formules rigides. Qu'ils nous donnent une philosophie neuve et vivante.

MÉTHODES COMMERCIALES

Une saine méthode de travail ne vaut pas seulement pour l'étude mais aussi pour le commerce. Réfléchir sur ce que l'on fait afin de le perfectionner, et d'éviter aux autres et à soi-même tout travail inutile,

voilà la tâche nécessaire. Le chef a pour rôle essentiel de découvrir les aptitudes des jeunes gens, de stimuler, d'aider, de pousser ceux qui sont doués, car les administrations, l'industrie, le commerce ont besoin d'hommes de valeur et d'initiative.

Le grand secret du succès, Carnegie l'indique (1): « Concentrez votre énergie, votre pensée et vos capitaux... Ayant commencé dans une partie, prenez la décision de la suivre jusqu'au bout. Adoptez toutes les améliorations, ayez les meilleures machines, et sachez tout ce que vous pouvez en savoir. Les maisons qui échouent sont celles qui ont dispersé leurs capitaux, ce qui veut dire qu'elles ont aussi dispersé leurs cerveaux ». « Vous devez prendre la décision de connaître la partie dont vous vivez, de la connaître à fond, afin d'être un expert dans votre spécialité. Ne laissez aucun homme de votre spécialité en savoir plus que vous ». Étudiez tout ce qui a été fait, sur la surface de la terre, dans votre spécialité. Le sage met tous ses œufs dans le même panier et surveille ce panier. « S'il est marchand de café, il s'occupe des cafés. S'il est marchand de sucre il s'occupe des sucres et laisse le café tranquille ». Il se borne à les mélanger quand il boit sa tasse. « Je n'ai pas encore rencontré un homme s'entendant également bien à deux sortes d'affaires ».

Comme on le voit l'expérience d'un grand homme d'affaires concorde avec les conseils que ce livre tout entier donne aux étudiants.

LE TRAVAIL ADMINISTRATIF

Il n'y a qu'une bonne méthode de travail et cette méthode devrait aussi être celle du travail administra-

(1) *L'empire des affaires* Trad. Maillet.

tif. Mais les grandes administrations de l'Etat ont une grave infériorité sur la grande industrie : c'est l'avancement à l'ancienneté, au « tour de bête », et l'impossibilité d'éliminer les non-valeurs. Les paresseux et les incapables y avancent presqu'aussi vite que les hommes d'élite et de ce fait, un grand découragement finit par gagner les meilleurs.

Un chef doit s'organiser de façon à être débarrassé des paperasses. Il doit être très mobile, et d'esprit très *expérimental*. Il doit voir par lui-même et contrôler constamment l'*efficacité* de ce que l'on fait sous ses ordres, car la déperdition d'énergie en administration est formidable. Il faut voir ce que deviennent des instructions quand de cascade en cascade, elles viennent se heurter à des habitudes ! Personnellement, j'ai pu constater quel temps il a fallu pour amener la suppression dans un tiers des écoles à peine de l'exercice absurde de la dictée (1). Il faut, hélas ! se contenter de peu et se souvenir qu'aucun médecin âgé de plus de quarante ans n'a accepté la théorie de la circulation du sang de Harvey !

D'autre part, un chef doit accepter comme un axiome sans exception qu'une note qui n'est pas très facile à classer, et surtout facile à retrouver *immédiatement et sans peine*, est du travail inutile. Si celui qui a besoin du document ne le retrouve pas *sans peine et sans dérangement*, *au moment même où il en a besoin* il s'en passera dans les moments de paresse ou de presse et une injustice sera commise. Il ne faut pas que la recherche du document utile interrompe le travail en cours. Après bien des tâtonnements, j'ai remarqué que la fiche est le seul mode de classement

(1) Dans le grand duché de Bade, quelques mois après la publication de mon article dans la *Revue Universitaire*, la méthode était rendue obligatoire.

pratique. Ce qui concerne le personnel que j'ai sous mes ordres tient dans une petite table à portée de ma main. Chaque nom est représenté par une fiche de papier fort sur laquelle je fais coller des papillons de dimensions uniformes où sont relevées mes notes d'inspection, les notes des inspecteurs généraux, des inspecteurs d'académie, des chefs d'établissement. J'y inscris au fur et à mesure les incidents notables, les manquements, les preuves de dévouement ou d'initiative. De la sorte, au moment des promotions, des mutations ou des notes annuelles, j'ai sous les yeux, en l'espace de vingt secondes, tous les renseignements utiles : âge, grades, valeur professionnelle, qui permettent de prendre une décision, de comparer des mérites et de renseigner le Ministre. D'autre part, ces documents se « recoupent » et permettent de juger la valeur des appréciations des chefs locaux : avec ces « recoupements », les chances de commettre une injustice sont réduites au minimum.

D'autre part, quand un subordonné vient me voir je puis immédiatement lui dire les paroles qui conviennent, lui adresser les critiques nécessaires ou bien le féliciter et le réconforter comme il convient.

De même, comment faire un mouvement en toute équité si l'on n'a sous les yeux, pour chaque poste, la liste des postulants, avec les motifs invoqués, qu'il faut peser et faire entrer en ligne quand on examine les mérites respectifs des candidats?

Les chefs d'établissement devraient tous établir pour les élèves de leur collège, de leur lycée, de leur école des fiches conçues de la même manière : un papier fort par élève — et des papillons de dimensions identiques venant pour ainsi dire se joindre automatiquement à la fiche. De la sorte le chef d'établissement aurait sous les yeux, quand les parents viennent l'entretenir, les variations de poids, les maladies, les absences,

les places de composition, les jugements des maîtres divers sur les qualités et les défauts de l'intelligence, de la sensibilité, de la volonté, du caractère de l'enfant. Quels conseils précieux un proviseur, un principal, un directeur, ne pourraient-ils pas ainsi donner pour adapter la carrière aux tendances profondes de l'enfant !

Léon XIII avait organisé un système de fiches, qu'il gardait sous la main. Il y inscrivait en signes abrégés la conversation qu'il avait eue pendant son audience et les personnes qu'il recevait à nouveau étaient stupéfaites quand le pape leur rappelait le sujet d'un entretien qui datait de dix ans !

L'ordre rigoureux dans le classement et la tenue à jour des fiches demande une volonté ferme et la décision prise une fois pour toutes de toujours noter l'essentiel et de le classer. Mais quelle sécurité d'esprit ne gagne-t-on pas à cette méthode ? Chaque jour, par la suite, l'économie du temps est considérable. On peut travailler sans énervement, sans à coups, avec certitude et on épargne l'énergie mentale.

CLOISONS ÉTANCHES

Par le calme, par la sécurité paisible qu'elle apporte à l'esprit, une méthode de classement ordonné permet de pratiquer dans le cerveau des *cloisons étanches*, de façon que jamais la préoccupation d'une affaire ou d'un ordre d'études ne vienne déborder sur les autres ou troubler le repos et gâter les heures de loisir.

Tout le monde peut pratiquer en petit l'aménagement qu'avait imaginé Cuvier : « Chaque travail avait un cabinet qui lui était destiné et dans lequel se trouvait tout ce qui s'y rapportait, livres, dessins, objets. Tout était préparé, prévu pour que nulle cause extérieure ne vînt arrêter, retarder l'esprit dans le cours de ses

méditations et de ses recherches » (1). C'est grâce à cet ordre impeccable que Cuvier, malgré ses nombreux emplois et ses travaux si variés et si importants, a pu suffire à une tâche écrasante.

Sans avoir autant de chambres que de travaux projetés, on peut et on doit séparer par des cloisons étanches les occupations très différentes. C'est la seule façon de garder la fraîcheur d'impression et la vigueur d'attention nécessaires pour voir clair dans les décisions importantes à prendre. Un chef qui fait la besogne de ses collaborateurs et qui s'enlise dans les détails ne peut plus diriger ni surveiller et nécessairement la lucidité et l'énergie du cerveau directeur ne demeurent plus intactes. Or le travail de la pensée où se réalise l'unité d'action d'une grande administration est d'une qualité très supérieure au travail limité, *tracé* des subordonnés. Cette pensée, immobile au centre du monde, comme la νοησις d'Aristote, ordonne tout le reste : au milieu du changement, de l'incohérence et de l'étourderie universelles, elle garde le sens de l'orientation : κινοῦν ἀκινητον.

Le meilleur maire qu'ait eu l'Amérique, l'homme qui a renouvelé l'administration municipale, Tom Jonhson, conseillait ainsi M. Brand Whitlock (2) : « Ne passez pas trop de temps à votre bureau. Un quart d'heure chaque jour est plus que suffisant.. pourvu que vous sachiez trouver quelqu'un qui sache faire la besogne que vous aurez décidée ». Faisons la part de l'humour américain. Il reste vrai toutefois qu'un chef doit garder son cerveau frais et lucide : s'il se fatigue à des détails, c'est un médiocre comme Bazaine qui à Saint-Privat, plaçait une batterie : en faisant le métier

(1) *Eloge de Cuvier* par Flourens.
(2) Whitlock, *Un Américain d'aujourd'hui*. Traduction de Mme Carton de Wiart, ch. XXXV.

d'un capitaine, il perdait la bataille qu'un chef eût gagnée.

C'est qu'il faut des mois de méditations tranquilles pour découvrir les réformes efficaces et même pour imaginer la plus petite modification heureuse qui augmentera le rendement du travail : souvenons-nous du prieur qui alla dénoncer au duc les « flâneries » de Léonard de Vinci !

Nulle part il n'y a plus de pseudo-travail et de pseudo-intelligence que dans les administrations.

Un chef qui dirige apporte à son travail une méthode harmonieuse, un ordre parfait et un sens de ce que les Anglais appellent *efficiency*, qui n'est que la claire aperception que pour produire tel effet, il faut trouver, puis vouloir la cause. Au fond, c'est *le sens profond de la causalité qui fait les esprits supérieurs* et les distingue des brouillons. Le premier moment, c'est donc de discerner les causes efficientes, *qu'on ne découvre jamais dans son bureau*, mais seulement au contact des réalités et de ceux qui les vivent. Quand on les a découvertes, il faut vouloir énergiquement, persévéramment, opiniâtrément qu'elles donnent leurs pleines conséquences.

Ici, donc, comme dans tout travail réel, la sagesse est de discerner le point essentiel, de ne plus s'en laisser distraire, de façon à faire l'unité de ses forces cérébrales, et de ne pas galvauder son énergie à des besognes que d'autres feront mieux que nous. *Tu regere imperio populos...*

II

LA SUPÉRIORITÉ C'EST DE BIEN EMPLOYER CE QUE TU AS

La conclusion de ce chapitre c'est que la véritable supériorité est formée des éléments que tout enfant d'intelligence moyenne trouve dans son berceau. A part quelques musiciens et quelques mathématiciens dont

on cite des exemples de précocité sans doute exagérés par les panégyristes amis du merveilleux, la supériorité intellectuelle et le génie ne sont qu'une longue patience. Les grands hommes ont eu une foi robuste dans l'efficacité souveraine du travail et de bonne heure ils ont découvert la puissance de l'ordre. Ils n'ont pas divisé leurs forces comme les généraux qui se font battre et comme les hommes qui avec tous les dons de l'intelligence, avortent. De bonne heure, ils ont été sauvés du découragement par le vif sentiment de la présence de cet ange gardien que nous avons appelé l'*Incorruptible Comptable*. Ils ont eu la chance de discerner que le temps n'est pas seulement une puissance de dissolution et de destruction qui accumule les ruines. Sphynx redoutable, le temps dévore ceux qui ne savent résoudre l'énigme qu'il pose aux passants. Les grands hommes l'ont résolue : ils ont deviné qu'il suffisait de ne pas aborder le monstre avec crainte, qu'il fallait aller à lui en souriant et lui faire confiance.

Aux regards distraits, le temps dans sa course paraît semblable aux hordes d'Attila, qui détruisent tout sur leur passage, mais celui qui observe, s'aperçoit qu'il ne détruit pas ce qu'on a édifié en respectant ses lois. Les grands hommes ont discerné ce qu'il respecte et ce qu'il ne respecte pas, et en obéissant à ses lois, ils ont fait bâtir par cette puissance de destruction l'édifice de leur supériorité intellectuelle ! De même que nous avons amadoué le tonnerre sauvage et que nous l'avons attelé à nos machines, de même les hommes de génie séduisent la puissance indomptable du temps et ils la font travailler pour eux.

Confiance dans la fécondité de l'ordre et du travail ; confiance dans la collaboration du temps, le talent et le génie n'ont pas d'autre secret. En ce sens, il est vrai de dire que le génie n'est qu'une longue patience.

CONCLUSION

LE CHOIX D'HERCULE

Le baccalauréat passé, le jeune homme qui jusqu'alors a été encadré, guidé, stimulé, se trouve tout à coup dans une grande ville, étudiant isolé, livré à ses propres forces. Moment redoutable! Il est d'abord comme enivré d'une liberté nouvelle pour lui : il n'a pas conscience de la rapidité avec laquelle le temps fuit ni du privilège précieux que représentent pour lui quelques années d'études désintéressées qu'il ne retrouvera plus jamais. Tandis que les jeunes gens de son âge doivent gagner leur vie, lui, enfant gâté de la destinée, n'a qu'à songer à l'enrichissement de son esprit et de son âme. Au lieu que tout de suite il subisse le contact des dures réalités de la vie matérielle, on ne lui demande que de vivre dans l'intimité des savants et des penseurs qui sont l'élite de l'humanité.

Mais il a dès les premiers jours à faire son choix d'Hercule, choix d'une importance décisive entre deux conceptions du travail : de ce choix dépendra sa destinée.

La foule des étudiants irréfléchis livrent leur vie intellectuelle au hasard. Ils n'ont pas évolué et ils ont les tares des peuples enfants : violents, impatients,

imprévoyants, gaspilleurs, ils vivent enfermés dans le présent. Ils s'en remettent, pour le gouvernement de leur vie, aux événements et aux directions de rencontre. Ils suivent des cours, prennent des notes, au hasard des emplois du temps, sans consulter leurs aptitudes propres. On pourrait dire de beaucoup d'étudiants qu'ils sont des machines à prendre des notes. Prendre des notes, ce n'est pas travailler. C'est une espèce de récitation servile de la leçon du maître qui, souvent, récite lui-même ses livres. On n'apprend pas en étant passif, on n'apprend qu'en agissant, en travaillant activement. Une façon passive d'écouter et de retenir n'est que du pseudo-travail, et ne peut conduire qu'à une vie intellectuelle médiocre.

Ce n'est pas dans cette voie que s'engage l'étudiant qui a médité notre livre. Il refuse résolument de livrer sa vie au hasard. Il ressent comme une offense qu'on l'en croie capable. Il ne veut pas être le jouet des circonstances ni de ses maîtres. C'est une forme de servitude qui lui répugne. Il veut être un homme libre, indépendant, et accomplir ce pourquoi il est fait. Il est apte à prendre nettement conscience de lui-même, à concentrer ses énergies, à se réaliser, à développer sa personnalité, à élever jusqu'à la pleine clarté les tendances qui dorment obscures en lui et à produire une lente synthèse de sa sensibilité et de sa raison.

Peut-être le bouillonnement de ses jeunes énergies l'empêche-t-il de faire ce qu'il veut, mais il sait qu'il peut, avec de la patience et de l'esprit de suite, marcher à la conquête de sa propre liberté.

« Quoiqu'on ne puisse point vouloir ce qu'on veut, on peut pourtant faire en sorte par avance qu'on juge ou veuille *avec le temps* ce qu'on souhaiterait de pouvoir vouloir ou juger aujourd'hui. On s'attache aux personnes, aux lectures et aux conditions favorables à un certain parti, on ne donne point attention à ce qui vient

du parti contraire, et par ces adresses et mille autres on réussit à se changer et à se convertir » (1).

Sa première réflexion sera qu'il n'est pas nécessaire pour acquérir une solide culture, d'avoir des aptitudes hors de pair. Il suffit de bien administrer les dons qu'on a.

Chacun connaît des familles qui, avec des ressources modestes, économisent et prospèrent. Elles élèvent leurs enfants, qu'elles peuvent pousser, et la vieillesse venue, c'est l'indépendance et la large aisance. D'autres familles, avec des ressources supérieures, vivent au jour le jour. Les enfants auront à se débrouiller comme ils pourront : les études supérieures leur seront fermées faute d'argent. Quand l'âge de la retraite sonne, c'est là gêne, la pauvreté.

Simple question de méthode. Les unes ont su distinguer l'essentiel de l'accessoire, les autres, non. Les unes ont évité les vaines dépenses, les coûteuses distractions, les autres, non; les unes ont évité le terrible « coulage », les autres, non : heure par heure, la sécurité du lendemain, l'éducation supérieure des enfants s'en sont allées...

Il en va de même des ressources intellectuelles et de l'énergie : on peut les gaspiller. « Si la vigne, dit Paul-Louis Courrier (2), peut passer fleur et ne point couler, on ne saura où mettre tout le vin cette année ». De même l'étudiant prévoyant sait que si ses sentiments « peuvent passer fleur et ne point couler » il ne saura, lors de la récolte où mettre ses affections puissantes, amour du travail, amour de la famille, patriotisme, etc.

Si son énergie mentale ne coule point, c'est-à-dire

(1) Leibniz, *Nouveaux essais*, II, § 24. Voir également notre livre l'*Education de la Volonté*.

(2) *Gazette du village*, IV.

s'il ne la dissipe point à mille occupations sans valeur, à mille et une lectures de hasard, il ne saura où mettre sa vendange intellectuelle tant elle sera abondante!

LE CAS DE CEUX QUI GAGNENT LEUR VIE

Mais il n'y a pas que des privilégiés, c'est-à-dire des étudiants libres. Beaucoup d'instituteurs, de professeurs, d'étudiants en médecine, en droit, de futurs ingénieurs, beaucoup de jeunes filles doivent gagner leur vie dans des situations qui consomment une grosse part de l'énergie. Ceux-là sont tentés de perdre courage et de se laisser aller. Leur démoralisation augmente du fait qu'ils évaluent trop haut la chance de ceux qui suivent les cours d'une Faculté. Ils ne peuvent se douter que cette bonne fortune a son revers dans la difficulté qu'ont les gens trop aidés de résister à la douceur du travail passif. C'est une loi presque sans exception que la volonté des jeunes gens riches est attaquée par des ferments de décomposition. Carnegie, qui a publié un livre à méditer sur les causes du succès en affaires, était si persuadé de l'influence mauvaise de la fortune que « les fils d'associés ou de parents » n'étaient pas admis dans ses usines et n'avaient aucune part dans la direction, et il aimait à répéter le mot du président Garfield « que le plus riche héritage qu'un jeune homme puisse trouver à sa naissance est la pauvreté ».

Mon expérience me permet d'affirmer qu'il en est de même pour l'éducation supérieure de l'intelligence. On a remarqué qu'en Allemagne les grandes découvertes ont été faites dans de misérables laboratoires. La production ultérieure n'a pas été en rapport avec l'enrichissement, ce qui s'explique sans doute par la perte partielle de l'ingéniosité qui était constamment

excitée par l'absence d'instruments et de commodités. Il fallait y suppléer par beaucoup de sagacité et de finesse. L'énorme richesse des laboratoires d'Amérique et, en regard, la faible production de travaux de premier ordre, confirme cette remarque.

J'ai, pour affirmer qu'il doit en être ainsi, mon expérience personnelle, car, tant que j'ai été environné de secours, j'ai négligé tout autre effort que le travail de mémoire. J'ai le sentiment profond que j'aurais continué dans cette voie facile, mais médiocre, si je ne m'étais trouvé sans aucune aide, jeté comme en pleine eau et obligé de nager ou de sombrer. Je pourrais citer bien des noms pour prouver qu'un nombre considérable de jeunes gens fort bien doués n'ont rien fait qui vaille parce que l'énergie de l'intelligence était atteinte dans sa vitalité par la profusion des secours.

La volonté, pourrait-on dire, ne donne son plein rendement qu'à chaud. Quand on la laisse refroidir et s'éteindre, c'est toute une affaire que de la remettre en action. Or les gens trop aidés se servent surtout de la mémoire — ils ont tendance à laisser la volonté languir et marcher à basse pression. Il leur est pénible ensuite de lui redonner de l'entrain et peu à peu ils en deviennent incapables. Ceux qui sont contraints à un travail semblent désavantagés à cause du prélèvement qu'ils opèrent obligatoirement sur le temps quotidien, mais peut-être ce dommage est-il compensé par le fait que la volonté est maintenue chaque jour en activité par les nécessités du métier et qu'elle garde ainsi une chaleur qui rend facile la marche à haute pression. Un professeur qui enseigne dans un petit collège ne peut tomber à ces périodes de morne atonie que connaissent tous les étudiants et qui est l'équivalent de l'*acedia* des moines.

Les jeunes gens obligés de gagner leur vie ne doivent donc pas se décourager : il n'est pas sûr que leur lot ne

soit pas le meilleur. J'ai souvent vu, dans des concours, de jeunes professeurs de province supérieurs à leurs camarades surchauffés dans les écoles spéciales, et si les concours mettaient en relief non la facilité brillante et le pseudo-travail, mais les qualités essentielles de l'esprit, il en serait presque toujours ainsi.

AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS DE LA GRANDE VILLE

Il ne faut donc pas surfaire, au fond de sa province, les avantages de la grande ville. Ils sont considérables pour le développement de la vie artistique, à cause des musées et des grands concerts classiques. Pour l'étude des sciences, elle offre ses laboratoires et ses bibliothèques. Elle offre surtout l'avantage de camarades ardents, qui font les mêmes études que vous et qui, par leurs discussions, provoquent la pensée. Mais hélas ! la grande ville n'offre guère qu'un exemple de collaboration fraternelle des maîtres et des élèves : c'est l'Institut Pasteur. Rien, dans nos Universités, d'analogue à l'entr'aide et au soutien mutuel qu'on trouvait à Port-Royal des Champs et dans les ateliers des grands peintres et des grands sculpteurs d'Italie. Nous avons déploré déjà que nous n'ayons pas su organiser le travail fraternel en commun.

Mais au fond, tout ce que peut donner à l'étudiant la grande ville ne vaut pas ce qu'il peut se donner à lui-même. Nul ne peut vouloir pour lui, bien plus, nul ne peut vraiment l'aider dans son développement intellectuel. Il est très bon d'avoir passé par Paris, mais surtout, à mon sens, pour que nous y fassions la découverte capitale que *personne ne peut nous aider*, bien plus, que toute aide a une part de danger, en ce qu'elle risque de nous empêcher de faire l'effort total de notre énergie. Nul ne peut vouloir pour nous, nul ne peut travailler pour nous, nul ne peut penser

pour nous. Chacun doit faire son salut lui-même et gagner lui-même à la sueur de son front, le pain de l'âme et celui de l'intelligence. Tant qu'on n'a pas fait cette découverte, on compte sur l'aide d'autrui, qui ne vient pas, et on ne se met pas résolument au travail. On ne peut apprendre, dans un laboratoire, que la technique du métier et quand on est ingénieux, c'est vite fait.

Mais la vie de Paris, avec ses avantages, apporte ses inconvénients, dont le plus dangereux est l'émiettement, la dispersion. La perte de temps, en allées et venues, y est énorme. La vie y est fiévreuse, trépidante, passionnée de nouveautés et d'aventures. L'esprit s'y évapore par une attention continuelle à de petites choses. Il faut, pour résister à cette dissipation une énergie surhumaine. Le temps, les longues méditations patientes, le silence, Paris les refuse à ceux qui se laissent entraîner dans son tourbillon, comme il leur refuse l'air pur, les saines promenades et le profond repos de la nuit.

Ajoutez à cela que la vie y est très dispendieuse et qu'immense est le nombre des jeunes gens de talent qui perdent leur énergie à des besognes alimentaires : recherche des leçons, des cours, journalisme, revues qui payent, etc. Pour peu que la femme ne se résigne pas à une vie d'héroïque pauvreté, le mari : écrivain, peintre, dessinateur, doit s'exténuer sans autre résultat que de vivre. Destinée fréquente et plus douloureuse, il doit ahaner à essayer vainement de remplir le tonneau des Danaïdes, seule comparaison qui convienne aux besoins mondains des femmes vaniteuses qui veulent « paraître ». Le talent est galvaudé à surproduire pour « faire de l'argent » (1).

A Paris, le gaspillage du temps est effroyable : il

(1) Lire deux livres poignants : Georges Lecomte, *Les Hannetons*

n'y a qu'à voir comment le parisien subit dans les ministères, dans les administrations, à la porte des théâtres, à l'arrivée dans les gares, des pertes de temps invraisemblables par défaut d'organisation, pour qu'on ait le sentiment que pour lui, le temps n'a pas sa valeur réelle (1).

Par conséquent, si la destinée nous fixe dans une province tranquille, sachons profiter du loisir, du calme qui permettent les longues méditations. Félicitons-nous que notre vie intérieure ne soit pas mise au pillage par la cohue des impressions qui assiègent la conscience dans les villes. Faisons tout ce que nous pouvons faire pour notre avancement intellectuel : dans un village, avec une bibliothèque réduite aux quelques « livres royaux », et si l'on est scientifique, avec un microscope, avec un laboratoire de chimie ou de bactériologie qu'on monte avec l'argent qu'un clerc de notaire dépense en six mois au café, on peut faire des progrès immenses. Si la grande ville est nécessaire, nous pourrons y réduire le séjour aux quelques semaines indispensables et qui, solidement préparées par le travail personnel, seront fécondes.

LES LONGS LOISIRS NE SONT PAS NÉCESSAIRES

Malheureusement le problème du travail personnel est obscurci par des préjugés. Le plus dangereux, parce

de Paris, 1905. Camille Mauclair : *La ville lumière*, 1904.

(1) Un industriel français, qui a le sens de l'organisation, M. Citroën, fait régler le samedi 1. 300 ouvriers en 8 minutes. Il ne paye que les sommes rondes : les restes sont reportés. Il établit des guichets à 80, à 90, à 100, à 120 francs et chaque compte a la couleur de son guichet.

Il serait simple, quand on a 30 personnes à recevoir, de les convoquer à sept minutes d'intervalle : la trentième ferait l'économie de trois heures vingt et d'une grande dose d'exaspération. Quel ministre s'en avise ?

qu'il est le plus décourageant est celui qui affirme qu'un grand nombre d'heures sont nécessaires pour que l'effort soit fécond. Gifford, éditeur de la *Quarterly Review*, déclare qu'une heure d'improvisation dans les intervalles du labeur obligatoire vaut mieux qu'une journée de celui qui fait de la littérature un état. Dans le premier cas, c'est un rafraîchissement joyeux pour l'esprit comme quand le cerf va à la fontaine, dans l'autre c'est le cerf harrassé et haletant « ayant derrière lui les loups de la nécessité ».

En effet, il est très désagréable d'écrire, de tirer du fond de son cerveau les ressources pour composer, quand on y est contraint par la nécessité de gagner sa vie. Si ce travail n'est pas spontané, si comme le journaliste ou le critique, on doit le faire même dans les moments où l'énergie ne coule pas à pleins bords, c'est un travail de forçat, sans spontanéité et c'est sans doute de ce travail que parlait Brunetière quand il l'assimilait à un suicide lent. Une heure de travail libre, spontané, joyeux vaut, pour l'inspiration, des journées de besogne morne d'esclave. Aussi vaut-il mieux une besogne de professeur ou d'employé, que le travail usant de vivre de sa plume.

Tout professeur, tout employé peut trouver les deux ou trois heures de pleine spontanéité intellectuelle qui permettent les grandes œuvres. Cicéron était avocat et homme politique, Bacon était ministre, Rabelais médecin, Descartes soldat, Newton et Herschell directeurs de la Monnaie, Stuart-Mill employé au bureau des Affaires Indiennes, Grote était banquier.

Le temps ne manque pas, d'habitude, si l'on sait retrancher les plaisirs médiocres et les besognes languissantes et si l'on est capable — hygiène rare — de défendre son temps contre l'ingéniosité tenace des gens qui ne savent que faire d'eux-mêmes et qui infes-

tent les travailleurs à la façon des mouches qu'on ne parvient pas à chasser.

Le préjugé dont nous parlons a fait un grand mal à notre pays, car beaucoup de médecins, d'avocats, de magistrats, de professeurs, d'instituteurs, d'employés, convaincus qu'une œuvre demande de nombreuses heures chaque jour et un effort énorme que leurs occupations rendent impossible, ont jeté le manche après la cognée et abandonné l'œuvre personnelle qu'ils eussent pu amener à bien. On trouve encore en province des savants et des artistes désintéressés : celui-ci consacre ses loisirs à quelque question historique, cet autre s'attache à un grand homme. Je connais un serrurier d'art qui est un paysagiste de réelle valeur. D'autres étudient une famille de plantes, d'insectes. Mais ces vies modestes, pieusement consacrées à quelque œuvre de longue haleine, refuge spirituel contre la monotonie de l'existence et contre les tristesses inévitables de la vie, se font rares. La Provence, par exemple, n'a pas encore trouvé l'érudit qui emploierait ses loisirs à écrire sur Vauvenargues le livre charmant et douloureux qui nous manque. Personne ne songe à écrire sur Mistral et sur Fabre l'entomologiste de Sérignan le livre qui recueillerait l'essentiel de ces vies exemplaires. Il paraît à l'étranger des œuvres de haute valeur, qui attendent qu'un jeune homme ou une jeune fille consacre à leur traduction les longues soirées d'hiver.

A chacun de mesurer sa tâche à ses forces, mais n'est-il pas pénible de penser que l'instruction répandue à profusion ne donne pas plus de résultats? C'est sans doute que nos routines éducatives ne préparent pas les esprits au travail désintéressé.

Quand on regarde autour de soi, dans une petite ville, on est frappé de voir que la plupart des gens des professions libérales ne concentrent pas leurs

énergies intellectuelles sur leur profession et que médecins, magistrats, professeurs glissent à l'exercice machinal du métier. Le malheur est que si l'on ne travaille constamment à se perfectionner, on devient vite inférieur à son devoir. On ne se maintient en forme que par l'habitude de l'attention infatigable à ce qu'on fait, par l'observation constante, par le goût du jugement personnel, de la méthode réfléchie, par la recherche de l'ordre profond des choses et par le courage de la raison clairvoyante. C'est seulement ainsi qu'on conserve la liberté de l'esprit et l'aptitude à saisir les ensembles.

Quand les hommes de caractère et de lucide intelligence, ayant l'habitude du travail efficace, seront nombreux, nous pourrons briser la tyrannie de l'Etat et administrer d'une façon scientifique nos cités et nos communes qui auront reconquis les libertés qu'elles avaient au moyen-âge et qui seront débarrassées de la politique. Pour cela, il faudra des hommes formés par le travail intellectuel aux sévères méthodes de la critique historique et de l'investigation scientifique. Seules, elles peuvent développer, dans un équilibre harmonieux, la hardiesse de conception alliée à la prudence dans l'affirmation et dans l'action.

DEVOIR DE DONNER L'EXEMPLE

Naturellement, chacun ne peut prétendre à exercer l'influence formidable des grands hommes.

Des écrivains comme Montaigne, comme Descartes, comme Auguste Comte, des savants comme Geoffroy Saint-Hilaire, Darwin, Pasteur ont sur l'avenir de l'humanité une influence immense. M. Frank Harris remarquait à l'occasion du couronnement du roi d'Angleterre que, dans le cortège « nulle part on n'a pu apercevoir

l'un des hommes qui sont les vraies gloires de l'Angleterre et les maîtres de ses meilleures destinées ». Il y eût à profusion des politiciens et des dignitaires, mais aucun de ceux qui remuent les esprits et leur inspirent des pensées nouvelles, des croyances nouvelles, des formes artistiques nouvelles, de ceux qui offrent au monde des découvertes et des inventions. Au couronnement du roi Jacques Ier, Shakespeare fut du cortège comme serviteur et on lui avait donné un manteau de six shillings pour qu'il pût y faire figure. Aujourd'hui Shakespeare dépasse de toute la hauteur de son génie les dignitaires d'alors et le roi.

Si Rodin n'eut pas vécu, nous serions tous plus pauvres. Il nous a appris à comprendre mieux nos cathédrales, il nous a donné l'exemple de la probité artistique, et surtout il nous a donné une magnifique illustration de la grandeur et de la beauté d'une vie concentrée autour du travail : il nous a révélé quelle saveur chacun de nous peut donner à sa destinée en la spiritualisant par le travail réfléchi.

Il est un peu agaçant que les véritables hommes d'action, les révolutionnaires qui convainquent les esprits, provoquent les réformes en les faisant désirer par tous, soient méconnus. Pendant ce temps la scène publique est bruyamment occupée par les « théâtreux », les politiciens, les journalistes, les écrivains à la mode. On souffre de les voir encombrer de leur prétention même les pages des historiens. Mais cinquante ans après, quel changement de perspective ! Qui sait le nom du premier ministre anglais qui gesticulait sur la scène l'année où parut l'*Origine des Espèces* ? Qui sait le nom du président du Conseil qui tenait le pouvoir l'année où Pasteur trouva le vaccin de la rage ?

Sans prétendre aux premiers rôles dans l'influence sur son temps, chacun peut, dans les fonctions qui lui sont dévolues, avoir de l'action autour de lui : il peut,

par son exemple,rendre quelques cœurs plus sages, plus virils, plus heureux. Quelle influence rayonnante n'a pas autour d'elle une âme saine, équilibrée, noble ? Il suffit qu'il y ait à la tête d'un service public un homme de droiture pour que tous les cœurs déloyaux se sentent jugés et paralysés. La probité a une influence magnétique.

Puisqu'un médecin, un magistrat, un professeur, etc., peuvent avoir une influence communicative, ils *doivent* l'acquérir. Après cette guerre où nous avons été sauvés par l'héroïsme de la foule, chacun sera comptable de son instruction, de son intelligence vis-à-vis de la communauté. Chacun devra efficacement coopérer à la grande œuvre du relèvement national.

Le premier devoir de tout Français digne de ce nom sera de se rattacher résolument à la tradition de nos admirables ancêtres qui ont construit les cathédrales et à celle des penseurs, des poëtes, des grands artistes qui ont créé l'âme et l'intelligence françaises.

La tradition qui a fait la France si belle et si grande est celle des plus hautes qualités morales et intellectuelles : courage persévérant, intelligence capable de *percer* à travers préjugés et apparences jusqu'à la réalité des choses. Ces qualités primordiales n'ont tout leur emploi que dans le travail méthodique. *Le travail bien fait donne le verdict décisif sur un homme* : on peut juger de son intelligence réelle, de son caractère, de sa moralité à la qualité de son travail. Il en est de même pour les nations. La grandeur de la civilisation française, l'étendue de son empire colonial qui prolonge son action directe sur une partie du globe plus grande que l'Europe, sont la *preuve* des qualités d'énergie et de méthode de la nation française. Les victoires de la Marne et de Verdun, de la Somme, sont la récompense d'un long passé de sagesse et de volonté.

Si l'on regarde au fond des choses, on aperçoit que ce

qui fait la valeur essentielle du génie français, c'est son amour du travail bien fait. C'est ainsi que les constructeurs des cathédrales ont apporté à leur travail une conscience scrupuleuse. Ils n'ont rien négligé jusque dans les détails les plus minimes, car si la perfection est faite de menus détails, elle-même n'est pas un menu détail. Tous ont travaillé avec une telle joie et un tel désintéressement qu'ils n'ont même pas songé à sculpter leur nom dans la pierre et nous l'ignorons.

C'est avec le même travail patient que le paysan français a défriché les forêts, asséché les marais et qu'il a cultivé les plus petits lopins de terre. L'attrait des villes, de leur vie agitée et vide, où le paysan déplanté apprend les doctrines du « sabotage », qui sont la forme pratique de la guerre allemande faite au génie français, tend à atténuer ce profond besoin national de l'ouvrage bien fait. Mais on peut dire que ce que les étrangers reconnaissent comme excellent dans le goût français, c'est ce souci, jusque dans le détail, de la perfection. Le reproche qu'on nous fait d'être des esprits logiques n'est aussi que l'intolérabilité pour nous de l'inachevé, du confus, de l'obscur. Nos grands classiques dans tous les arts, ont le souci de l'exactitude, de la vérité. Qu'on étudie chez Corneille l'admirable épanouissement en héroïsme de la volonté de Pauline entièrement soumise au devoir et la découverte qu'elle ne pouvait pas ne pas faire de l'incurable médiocrité des satisfactions de vanité, de situation, de bien-être. Cette découverte ils l'ont refaite pour leur compte les centaines de milliers de nos jeunes gens qui sont morts sur le front.

Qu'en relisant les *Méditations* de Descartes, on étudie comment cet admirable Français en arrive par sa puissance logique à découvrir que le monde extérieur n'a d'existence que dans la pensée : cette découverte fut le point de départ de l'idéalisme ; elle a transformé notre conception du monde. Comparez le travail *mal fait*,

grossier, illogique, incohérent du plus puissant cerveau allemand, de Kant, qui, par un coup d'état rétablit dans la philosophie les dogmes de son enfance, impuissant à voir que la pensée est le fond des choses, qu'elle est, avant tout, ordre et lois immuables, et que c'est sur la raison que doit se fonder la loi morale. Kant introduit le devoir par un acte de foi irrationnel, ne pouvant ni le déduire de la raison, ni le fonder sur l'expérience.

Chaque fois que le pouvoir sut organiser le travail et mettre les esprits de valeur à leur place, la France a suscité l'admiration du monde entier. Que n'a pas donné en 1792 l'union des savants et d'une armée enthousiaste, commandée par les plus capables ! Sous Napoléon Ier, malheureusement pris de vertige vers 1800, ce fut l'épopée. De même, après le cruel réveil de la défaite de 1870, la France se remit au travail et en quelques années, elle acquitta une dette formidable et se reconstitua. Depuis la victoire de la Marne, en deux ans, elle a réalisé une puissante organisation industrielle que l'Allemagne avait mis vingt-cinq ans à conduire à bien ! Cette organisation, en pleine guerre, fera quand elle sera bien connue, l'admiration du monde au même degré que les victoires de la Marne et de Verdun.

Mais, inversement, l'absence de méthodes efficaces de travail a toujours mis le pays en danger. Par exemple, notre régime parlementaire, sauvegarde de nos libertés, n'est pas organisé en vue de l'efficacité du travail. « Parcourons les couloirs et observons de près : c'est l'agitation lassée et déçue dans son fond, plutôt qu'activité joyeuse. L'ennui fait l'expression secrète des visages, car l'ennui naît moins de l'oisiveté que de la dispersion ou de la mauvaise adaptation du travail. On rentre chez soi, le soir, accablé d'une fatigue particulière que je ne suis jamais parvenu à bien m'expliquer, et qui tient moins, je crois, à l'intoxication de l'air, à la durée prolongée de la station debout ou de la station

assise, qu'à des causes d'ordre affectif.. On a fourni sa tâche.. et pourtant l'on est mécontent des autres et de soi-même. Une impression d'éparpillement, d'inutilité, de désharmonie, prévaut sur le reste et emporte tout » (1).

L'absence d'organisation du travail au Parlement, l'absence d'organisation du travail ministériel, donne à la nation un sentiment pénible d'impuissance du gouvernement et risque de réveiller les absurdes tendances césariennes qui dorment dans les esprits simplistes. Absurdes, car ces tendances détournent l'attention de la seule question essentielle : l'intelligente mise en œuvre des capacités et des énergies. Il est douteux qu'un César puisse être autre chose qu'un démagogue, un « théâtreux » et qu'il se complaise aux réformes modestes mais profondes et efficaces, car les grandes réformes, comme les causes agissantes sont silencieuses. Elles demandent du temps. Or du silence et du temps, les violents, qui sont toujours des vaniteux et des gens de parade, en ont horreur. Un César ne changerait rien et aggraverait le mal.

Le manque d'organisation a été criminel au début de la guerre dans les services de santé — et, cependant, au milieu de l'effroyable drame, des méthodes de travail ont été improvisées et après deux ans et demi, l'organisation devint excellente.

Le manque d'organisation est encore très grand à l'arrière, où les chefs militaires vieillis n'ont pas su utiliser les compétences. Dans combien de bureaux compte-t-on vingt ou trente hommes qui seraient mieux à leurs champs ou à leurs usines!

Même dans l'Université, où, avec un personnel d'élite, désintéressé et dévoué, on pourrait réaliser de

(1) Revue de Paris. *Lettres sur la Réforme Gouvernementale*, n° du 1er janvier 1918.

grandes choses, le travail des professeurs n'est pas mieux organisé que celui des élèves : aucune cohésion, aucune convergence dans les efforts — aucun esprit critique constamment occupé à vérifier les résultats. Comme effet inévitable surgit chez les maîtres et chez les élèves « le mécontentement des autres et de soi-même... une impression d'éparpillement, d'inutilité, de désharmonie... », sentiments inévitables quand chacun fait ce qu'il peut et que cependant le rendement est insuffisant.

CHACUN DOIT FAIRE SA PROPRE RÉVOLUTION

Cet état de choses est d'autant plus déplorable que partout il suffirait de peu d'efforts pour mettre en valeur les admirables réserves d'intelligence de notre pays. Il suffirait qu'il y eut à la tête un cerveau qui se donnât comme mission de réorganiser le travail politique et administratif. Quelle nation puissante nous deviendrions !

Mais n'oublions pas que nos conseils s'adressent à des étudiants. La réorganisation du travail national n'est pas leur affaire immédiate : ils doivent d'abord faire leur propre révolution. Une révolution féconde est toujours un approfondissement qui exige l'étude calme et patiente des réalités auxquelles nous devons ajuster notre travail. Doit venir ensuite la décision de rompre avec les pratiques défectueuses. A la fin de ce livre, il est clair que les deux conditions essentielles du travail intellectuel c'est d'éviter d'une part l'éparpillement et d'autre part l'idée fixe, monomane, du travail.

L'éparpillement est le danger le plus grand à l'époque actuelle et dans chaque génération des milliers d'esprits qui pouvaient enrichir la nation, « coulent », belles fleurs qui ne produiront aucun fruit.

Mais c'est un danger aussi que le travail sans joie, sans spontanéité, sans loisir et qui tourne à une espèce de manie. On ne peut rien faire d'excellent sans un bon cerveau et un bon cerveau implique, nous l'avons dit, une administration intelligente du corps.

Gardons donc intacte notre énergie corporelle en réduisant au minimum les longues immobilisations assises, le confinement dans un air vicié, surchauffé. Comme les jeunes Spartiates regardaient les ilotes ivres pour prendre le dégoût de l'alcool, toi, jeune étudiant, examine les fabricants de camelote intellectuelle : blanchis avant l'âge, les bras grêles et débiles, les épaules voûtées, la poitrine rentrée, le derrière et le ventre énormes, les yeux myopes... toutes les déformations de l'homme constamment assis, dont le sang est stagnant comme la vase des marais... demande-toi si c'est là l'idéal que tu veux atteindre? C'est à cette débilité, à cette atrophie que tu es candidat si tu ne sais pas réduire au minimum le temps de sédentarité, en apportant à ton travail, par une concentration énergique, une activité fraîche, saine et joyeuse. Garde-toi de la boulimie, aberration maniaque, qui pousse les gens sans volonté à dévorer des livres, des revues, des journaux, à émietter, à dissiper leur énergie intellectuelle.

Ce n'est pas seulement ton intégrité physique que tu dois sauvegarder mais aussi ton intégrité sentimentale. Les pédants, emprisonnés dans leur cabinet de pseudo-travail, voient leur vitalité baisser et leur caractère s'aigrir. Ils n'ont jamais le temps d'aller regarder les cerisiers fleurir. C'est en vain que la nature prodigue ses enchantements : ils demeurent tassés devant leur table, le sang visqueux, le cerveau engourdi, sans élan. Par leur seule présence, ils abaissent autour d'eux la température morale. Aigres parce que mal portants, ils sont pour leur femme et pour leurs enfants des rabat-joie : ils n'ont pas le temps d'être affectueux ni de s'in-

génier à créer de la gaîté et de l'enjouement autour d'eux.

Moroses et maussades, ils installent dans la maison l'humeur chagrine, qui empoisonne la vie. « Le pessimisme allemand, dit Nietzsche, est essentiellement de la langueur hivernale, sans oublier l'effet de l'air renfermé et du poison répandu par les poëles dans les habitations allemandes (1) ». L'érudition lourde, pédante, qui produit beaucoup de fumée et peu de flamme, ne serait-elle pas aussi en rapport avec des estomacs en perpétuelle et laborieuse digestion?

Toi, jeune étudiant français, garde parfaite la grande qualité de la race, l'action alerte. Aussi, vas écouter les oiseaux chanter et quittant, avant la fatigue, ton travail que tu auras abordé gaîment et avec toute ton énergie, apporte à tes parents, et plus tard, à ta femme et à tes enfants ta jeunesse rieuse de travailleur bien portant!

SACHE FAIRE TON CHOIX

Certaines sources dans la haute Ardèche, semblent hésiter à couler vers la Loire ou vers le Rhône et à choisir entre la Méditerranée et l'Océan : un choix aussi décisif est à l'origine de toute vie d'étudiant et s'impose à ton discernement. Tu peux choisir une vie incohérente, soumise aux circonstances extérieures, subordonnée aux protections puissantes, aux amitiés fructueuses, aux relations, aux intrigues, avec un but précis, celui de gagner de l'argent.

Mais si tu choisis de trouver en toi-même ton appui, si tu cherches le bonheur où il est, dans une activité réglée et précise, dans l'effort conforme à tes tendances profondes ; si tu cherches à développer ce qu'il y a

(1) *Le gai savoir*, § 134.

de plus noble en toi, à élargir et à faire plus intense ta puissance de sympathie pour la nature et pour les hommes, choisis cette destinée qui est la plus belle, mais accepte-la dans son intégralité. Ne fais pas comme les gens de volonté faible qui achètent à crédit parce que la marchandise les tente, mais qui, ensuite, sont contrariés d'avoir à en donner le prix. Quand tu auras choisi de vivre comme les meilleurs et les plus nobles des hommes, accepte ce qui est la condition inévitable de l'énergie et de l'influence, à savoir la pauvreté et les longues années de travail silencieux. Le temps, qui chérit ceux qui le respectent, te récompensera avec son habituelle générosité — mais ne pense même pas à la victoire qui viendra. Fais-toi semblable à nos héros innombrables qui défendent la France dans les tranchées : prends l'habitude d'une vie relevée, sereine, lucide et entretiens dans ton âme une flamme d'enthousiasme. Cela t'est facile, à toi à qui on ne demande que de vivre dans la fréquentation des grands écrivains, des grands artistes, des savants et des penseurs. On cite de beaux exemples du désintéressement et de l'état d'esprit épique des armées de la révolution à qui les prouesses admirables paraissaient toutes simples. Epique aussi est l'âme de nos combattants de la grande guerre ! L'effort vers le mieux, l'énergie qui émerge lentement dans la lumière, l'absence de tout espoir de récompense extérieure — la vraie récompense provenant de l'action elle-même — voilà ce qui constitue la vertu secrète des grands hommes. C'est le devoir de chacun des privilégiés qui ont le bonheur de pouvoir pleinement libérer leur intelligence, de cultiver en eux-mêmes cet état d'esprit épique qui seul rend possible la conquête des lois de la nature et la lutte de l'élite humaine contre l'ignorance et la barbarie.

Valrose (par Barjols),
novembre 1914 à janvier 1919.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE II

Les Fondements psychologiques d'une bonne méthode de travail

CONCLUSION

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE J. DARDAILLON

